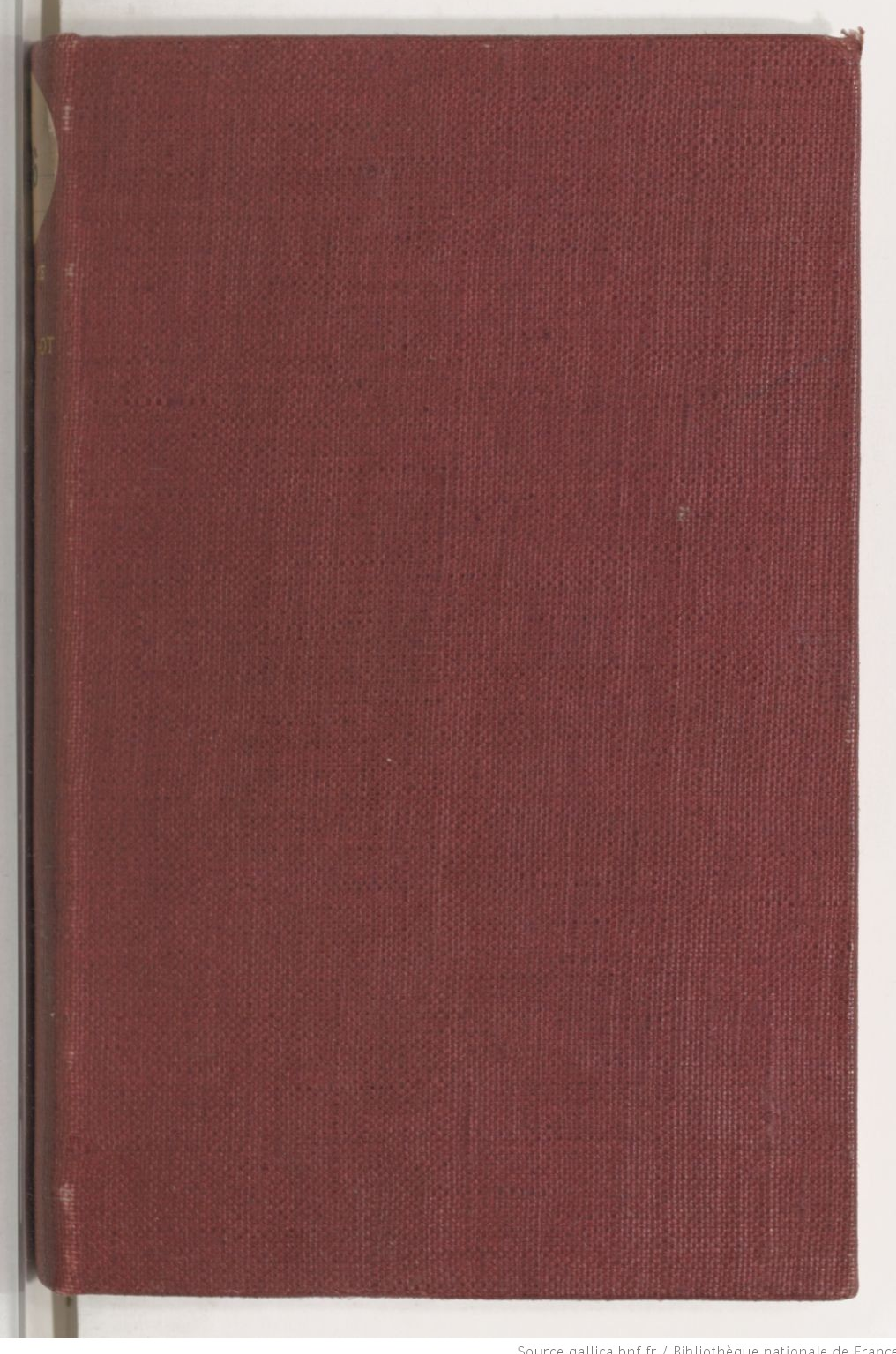
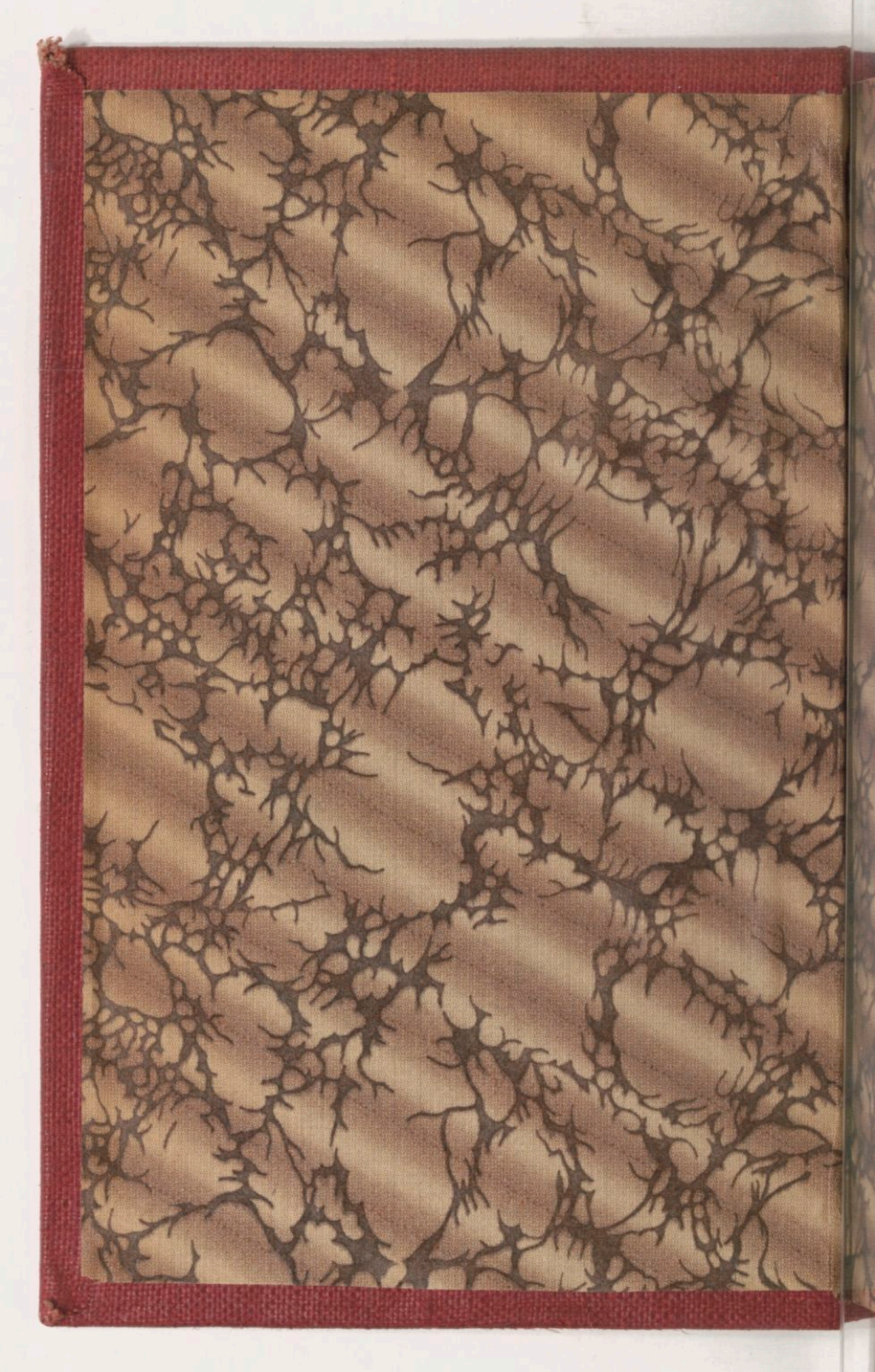
Tristan Derème. L'Escargot bleu . [7e édition.]









Tristan Derème





BERNARD GRASSET

7e Edition

L'ESCARGOT BLEU

DU MÊME AUTEUR

LE POISSON ROUGE. Ed. Bernard Grasset.

LE VIOLON DES MUSES. Ed. Bernard Grasset.

LA VERDURE DORÉE, poèmes.

L'ENLÈVEMENT SANS CLAIR DE LUNE *ou les propos et les amours de M. Théodore Decalandre.*

LE ZODIAQUE *ou les Etoiles sur Paris,* poème.

POÈMES DES COLOMBES.

PATACHOU, PETIT GARÇON.

En préparation :

LES COLIBRIS ET LEURS AMOURS, roman.

TRISTAN DERÈME

L'ESCARGOT BLEU

EDITIONS BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES 61,
PARIS (VIe)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE HUIT EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL NUMÉROTÉS JAPON 1 A 5 ET JAPON I à III; NEUF EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE NUMÉROTÉS HOLLANDE 1 A 5 ET HOLLANDE I à IV; SEIZE EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS VELIN PUR FIL 1 A 10 ET VELIN PUR FIL I à VI; SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES SUR ALFA OUTHENIN CHALANDRE NUMÉROTÉS ALFA 1 A 50 ET ALFA I à XX;

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE : POUR LA SOCIÉTÉ DE BIBLIOPHILES LES AMIS DES BEAUX LIVRES, CINQUANTE-DEUX EXEMPLAIRES SUR VELIN A LA FORME DES PAPETERIES DE RIVES A SON FILIGRANE MARQUÉS A.B.L. 1 A A.B.L. 50, H.C. A.B.L. I et H.C. A.B.L. II.

A

MONSIEUR JOSEPH BÉDIER

EN SOUVENIR

DES SOIRÉES SÉQUANAISES

HOMMAGE AFFECTUEUX

T. D.

PRÉFACE

Les remerciements qu'à la première page de mon livre, j'exprimais, l'an dernier, à la critique et au public, en songeant à l'accueil qu'ils avaient fait, en 1934, au Poisson Rouge, *il m'est bien agréable de les leur renouveler sur le propos du* Violon des Muses, *en souhaitant que leur bienveillance maintenant se mue, si je l'ose dire, en une feuille de laitue tendre et choisie, pour les délices de l'*Escargot Bleu *que je leur confie.*

J'avais songé, je l'avoue, à vous donner cette année, un recueil d'élégies; mais il y faudrait encore beaucoup de loisirs, car les vers naissent lentement et quand ils sont venus au monde, leur père doit encore s'occuper d'eux et pendant plusieurs saisons et pour tout dire, les corrigeant avec douceur et avec amour, les élever ainsi que des enfants, avant de leur ouvrir les grandes portes où il leur dit adieu. De ce recueil dont je rêve, je voudrais pourtant transcrire une page ici que je vous demanderais d'entendre :

Vous savez de ces cœurs tristes et langoureux;
Je connais leurs secrets voluptueux et sombres;
Le soleil ni l'amour ne brillent plus pour eux,
Et pour rêver encor d'un paysage heureux,
Ils évoquent des Ombres.

Un fleuve s'attardait sous les coteaux fleuris
Et les roses riaient à leurs jeunes journées.
Ce n'est plus aujourd'hui que guirlandes fanées
Et lierre morose où leurs songes sont pris.

La mer les fait penser à d'obscures tempêtes,
Aux rêves dont l'orage arrache les lambeaux;
Et dans les tourbillons des plus brillantes fêtes,
Ils voient leurs souvenirs éteindre les flambeaux.

Le printemps qui revient n'a plus pour eux de
[charmes;
Ce sont de vieux avrils que couve sa chaleur;
Egarés dans le monde ils se plaisent aux larmes,
Et dans la solitude emportent leur douleur.

Adieu, Mélancolie! et qu'une corde neuve
Bruisse en souriant sous un ballet de mots;
Qu'Amour brille en mes vers comme se mire au
[fleuve
La fleur qui bourdonne aux rameaux.

Je ne sais s'il convient de remuer plus longtemps des pensées qui ne réussissent guère à sourire et l'on connaît assez, au demeurant, que les élégies ont accoutumé de n'être point de gais poèmes. Elles peuvent fleurir aux climats les plus divers et jusqu'en cette Ville où nous nous sentons à peu près tous exilés et dont nous rêvons pourtant avec je ne sais quel bonheur dès que nous sommes à quarante lieues d'elle. N'est-elle pas toute pleine de féeries ou, du moins, de songes nocturnes?

Tandis que d'un luth j'accorde
La triple ou quadruple corde
En rêvant à des chansons,
Sous le pont de la Concorde
Bondissent mille poissons.

Ce sont poissons volants qui jaillissent des ondes,
Ouvrant leurs ailes à mes vers,
Et frôlant l'Obélisque et planant à l'envers,

Par l'ombre, sur Paris, ils mènent d'amples rondes,
Et dans le fleuve enfin ne reviennent fourbus
Qu'à l'heure où l'on entend les premiers autobus.

Beaux songes de la nuit dont le vol se balance!
D'une aile transparente ils battent le silence,
Effleurent Montparnasse et glissent dans le ciel,
Cependant que montant des profondeurs du monde
La lune se suspend comme une rose ronde
Au sommet de la Tour Eiffel.

*Mais voici l'*Escargot Bleu, *et je ne vous parlerai point de ce livre puisqu'aussi bien il est déjà dans votre main, mais je vous avouerai que durant de longues semaines, j'ai bien cru qu'il s'appellerait :*

ENTRE LA ROSE ET LA PEAU D'OURS.

J'ai renoncé à ce titre qui semblait tenir du bizarre et que j'eusse pourtant aisément expliqué, si l'on m'en eût prié, car il me paraissait très bien fait pour servir de marque à des propos qui vont vous être rapportés et qui ont été tenus sous la rose à la fin des festins ou, s'il vous plaît mieux : sub rosa. *Quant à l'ours ou, pour mieux dire, à sa peau, vous verrez que cette fourrure, par quelque caprice, pouvait trouver sa place au même décor, puisqu'aussi bien Chactas, revenu chez les Natchez, nous confie qu'il retrouva ses compagnons qui le menèrent à leur hutte d'écorce : « J'y passai la nuit avec eux, dit-il. Nous y racontâmes* sur la peau d'ours *beaucoup de choses... »*

Je ne sais point si, dans les repas, votre siège est couvert de peau d'ours, de tigre ou de panthère; au surplus, il n'importe guère et je vous demande seulement de faire bon accueil à cet Escargot Bleu. *Dans le tumulte contemporain,*

cet animal est silencieux et, du moins, il ne parle ici qu'à voix basse. Je crois qu'il vous entretiendra de divers objets où je souhaite que vous preniez du plaisir, qu'il s'agisse d'un mouton couleur d'herbe, des larcins d'un poète, des noix dorées, de l'art de composer les vers alexandrins ou des songes nouveaux du jeune Patachou.

T. D.

2 juin 1936.

LES PANTOUFLES DU POÈTE ET SON CHEVAL

à Louis Vitalis.

JE connais un poète en retraite, à qui l'homme survit. Il n'a jamais fait de beaux vers. Il le sait, hélas! et s'en console comme il peut, mais assez mal, en considérant que s'il n'a point foulé la haute et double cime du Parnasse, il est du moins, quand il le constate, excellent juge de soi-même. Il essaye de trouver un refuge dans cette magistrature amère. Mais il aime à composer des vers et se plaît parmi les livres, où il butine, comme une abeille assez délicate, mais fort gloutonne et qui ne ferait point de miel. Il s'appelle M. Rémi Lapomme. Il a écrit une trentaine de quatrains sur son nom, où, pour le faire entendre, il évoque trois notes de musique et puis un fruit. C'est d'un esprit qui se contente aisément. Il aime aussi les madrigaux et, singulièrement, les acrostiches, où il excelle. Mais on le voit pleurer en lisant de beaux vers. Accordez ces goûts, comme il vous plaira.

Il est grand, maigre, sec, un peu jaune. Il fait

songer à un roseau, — pensant, vous alliez, en riant, le dire. Mais il a bon cœur; peut-être est-il utile de le préciser, si vous avez la malice de rêver à l'expression béarnaise *co de canabère,* cœur de roseau, qu'on applique aux gens qui n'ont pas de cœur; et l'on n'ignore pas que les roseaux sont creux.

M. Lapomme a des cheveux rares et gris, autour d'un crâne pointu. Son nez est souple et fort long; il rappelle assez bien la trompe, modérée, d'un petit éléphant mélancolique. Il ne peut lire dans un courant d'air, car il est myope et si, au souffle des zéphyres, son nez mollement se balance, son binocle n'est plus en face de ses yeux. Il habite, en Auteuil, une petite maison et, dans le jardin, jouent ou rêvent deux grandes chiennes : Diane et Mirabelle. Elles ne se couchent pas, le soir, avant qu'il ait regagné le logis, et dès qu'elles reconnaissent son pas sur le trottoir nocturne, elles aboient. Il ouvre; il entre; Diane et Mirabelle montent l'escalier derrière lui et s'étendent, pour la nuit, devant la porte, à côté de ses souliers.

Il allume sa lampe; il regarde sa chambre, elle est pleine de livres. Ce sont des pyramides chancelantes sur les tables, sur les chaises, sur le parquet. On en voit même sous le lit. C'est là que M. Lapomme souvent glisse, avant d'éteindre, l'ouvrage qu'il a lu. Un amas de volumes enfle, entre le plancher et le sommier. Le lit s'élève doucement. M. Lapomme, pour se coucher, devra bientôt user d'une petite échelle; et sa vieille gouvernante, quelque matin, le trouvera, vaincu par les livres, étouffé entre l'oreiller et le plafond. Pour le moment, elle dort, car Rameline n'attend pas, le soir, le retour de son maître. Elle murmure que c'est un original et que la

nuit est faite pour se reposer et le jour pour travailler. Elle se couche à l'heure des poules. Je ne sais pas si je vous ai dit qu'elle s'appelle Rameline parce qu'elle est née le jour des Rameaux.

M. Lapomme grogne : tandis qu'il se déshabille, il ne trouve pas ses pantoufles. Avez-vous remarqué que des personnes en grand nombre estiment que les pantoufles sont des objets honteux? On ne sait pas bien pourquoi. Toujours est-il qu'elles les cachent. Si, du moins, elles les dissimulaient toujours au même endroit! Voici M. Lapomme à quatre pattes et rugissant — mais faiblement, pour ne pas éveiller la bonne Rameline. Il glisse sous les meubles son parapluie, dont la poignée est recourbée; il cherche dans la pénombre et trouve enfin ses pantoufles sous l'armoire à glace. Il les avait pêchées, hier soir, sous la grande bibliothèque.

— Rameline, dira-t-il demain matin, quelle est cette manie, dont je vous ai mille fois gourmandée, et qui pourtant demeure la vôtre, et continuerez-vous de me contraindre à faire, tous les soirs, la chasse sous les meubles, à l'heure où je songe, comme il est naturel, à mettre mes pantoufles? Considérez-vous que ces objets innocents puissent blesser la vue ou qu'ils insultent à la pudeur? Je ne parviens point à comprendre comment ce vêtement de mes pieds doit être, selon vos doctrines obscures, écarté de mes regards, qui volontiers se poseraient sur lui. Pendant deux jours, jadis, vous m'aviez obéi et je ne manquai point de louer votre zèle. Durant ces deux journées, cet hommage dix fois je me plus à le rendre : un si charmant discours ne se peut trop entendre; mais, soucieuse de bien faire, vos méditations eurent bientôt formé,

couvé, puis fait éclore l'étonnante idée d'enfoncer si profondément l'une de mes pantoufles en l'autre, que je dus, pour les séparer, afin de les pouvoir chausser, prendre leur couple à deux mains et tirer si violemment que j'en pensai perdre le souffle. Entendez-moi, de grâce, et comprenez enfin que ce n'est pas avec les mains que, selon mes caprices éclairés, j'entends prendre mes pantoufles. Je veux, et ce n'est pas l'heure de vos sourires narquois, je veux directement et négligemment, et sans y penser le moins du monde, enfoncer en elles la pointe distraite de mes pieds. Mettez-les, je vous en prie et vous l'ordonne depuis longtemps, Rameline, l'une à côté de l'autre, et non point la semelle tournée vers le plafond, sous la chaise qui est à mon chevet, et que leur pointe soit tournée vers la muraille, car c'est ainsi seulement qu'elles présenteront à mon pied leur ouverture bienveillante.

Cette chaise, comme toutes les chaises en cette chambre, supporte une montagne de livres. Le lendemain, les pantoufles sont bien à la place dite et tournées dans le sens prescrit. M. Lapomme enfonce un pied dans la première, mais elle ne le suit pas, à l'instant que, d'un orteil qui frémit, il pense l'emporter. Horreur! chaque pantoufle est fixée sous un pied de la chaise et tout le poids des livres empêche qu'elle ne bouge.

— Monsieur, dira Rameline, vos chiennes s'amusent, du matin au soir, avec vos pantoufles et je passe mon temps à les leur tirer de la gueule. Grâce au poids de la chaise et des livres, Diane ni Mirabelle ne pouvaient plus les emporter...

Laissons gémir cet homme infortuné. Il vou-

drait que tous les petits actes de sa vie matérielle fussent si parfaitement réglés, qu'il les pût accomplir sans même y songer. Et pourquoi donc? Pour penser à autre chose qui lui plaît mieux, sans doute, et même qui l'enchante.

Je l'ai vingt fois entendu gémir parce que la blanchisseuse lui rapportait des chemises soigneusement boutonnées.

— C'est son travail, dit Rameline.

— Quelle honte! crie M. Lapomme. Comment veut-elle que j'entre dans ma chemise! Et pourquoi la boutonne-t-elle, si c'est pour me donner la peine de la déboutonner? J'ai rencontré autrefois, chez des amis, une domestique... On portait alors des bottines à boutons; et, pour se montrer zélée, elle me rapporta les miennes, le matin, toutes boutonnées. Je passai un grand quart d'heure à les déboutonner, pour y pouvoir pénétrer. J'avais les mains pleines de cirage.

— Que Monsieur est injuste, dit Rameline, et y a-t-il du cirage sur ces plastrons?

M. Lapomme veut si bien échapper à la vie quotidienne qu'il se heurte, sans cesse, aux mille petits ennuis, tracas et tribulations, que vous acceptez en souriant, qui même parfois vous amusent et qui sont, au demeurant, la trame de nos journées.

Il hait le téléphone et se hérisse à la pensée qu'un importun le puisse appeler, sans plus de façons qu'il n'en met lui-même à crier : *Diane!* ou *Mirabelle!* Il voudrait, si l'ordre des choses en donnait licence, qu'on lui téléphonât d'abord, pour lui demander si on peut lui téléphoner... Je déjeunais l'autre jour chez lui. Il avait mis le téléphone sur la table, à côté de la carafe, et il me fit soudain ce petit discours :

— Faut-il, pour nos repas nous cacher dans quelque île,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où de manger en paix on ait la liberté?
Quel jour pourrai-je à table être une heure tranquille
Sans que personne songe à me téléphoner!
Celui-ci d'un bon mot me voudrait étonner;
Cet autre d'un sonnet me vient assassiner :
Un poème jamais ne valut un dîner.
Faut-il, pour les entendre, expirer de famine,
Et de me restaurer n'aurai-je le moyen?
Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne;
Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

— Je reconnais bien, lui dis-je, dans vos propos, deux vers de Berchoux, un de Boileau, un distique de Molière, que vous avez accommodé à votre caprice, que sais-je encore? Mais ce que je ne comprends pas, c'est que, si vous haïssez, comme je l'entends, cet appareil, vous le vouliez garder si près de vous que vous le posiez sur la nappe à l'instant du déjeuner.

— C'est, me répondit-il, pour me donner un plaisir aisé; car si vous le voulez bien considérer un instant, vous verrez que son fil est coupé et que tous les importuns de Paris peuvent bien m'appeler à la fois... Je n'entends même pas le tumulte de leur impatience et de leur colère. Cris impuissants! Fureurs bizarres! Tandis que ces monstres barbares poussent d'effroyables clameurs, pour châtier leur insolence, je verse un torrent de silence sur ces bruyants blasphémateurs.

— Etes-vous assuré, lui dis-je, que les personnes soient si nombreuses et si criardes qui tentent de vous téléphoner en ce moment?

Il se mit à rire.

— Nul, sans doute, reprit-il, à l'instant qu'il est, ne se soucie de moi; mais, par ce moyen, je l'ignore; et l'hypothèse m'est ainsi permise

qu'une foule me harangue, suspendue à ce fil comme une grappe énorme et bourdonnante. La vie heureuse, continua-t-il, doit être nourrie de ces illusions que j'appellerai bienfaisantes; et il convient, si l'on ne veut point souffrir, de se tenir assez éloigné de la réalité, qui est rarement aimable. Quand j'avais votre âge, monsieur, et que je publiais des recueils de vers, je lisais tous les journaux, tant j'étais avide de gloire, et je n'y trouvais mon nom qu'une fois l'an, et pour me voir rangé parmi les poètes mineurs. Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'au temps où nous sommes, mineur est le bienveillant synonyme de médiocre. J'ai donc renoncé à ces lectures quotidiennes; je ne lis plus que des ouvrages qui aient au moins cent ans, et ne saurais donc m'étonner si je ne rencontre en leurs pages aucun jugement sur mes poésies. Quelquefois, je rêve et je me dis : Peut-être, parle-t-on de mes livres... Peut-être, les loue-t-on en des articles émus? Je ne sais; et vous pensez bien que je ne vais pas me reprendre à lire les journaux, pour vérifier cette hypothèse, qui est un songe délicieux. Je crois qu'on a déjà dit : *Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole;* je voudrais dire que le bonheur sourit sur les ailes du doute... Mais je ne sais comment faire le vers; et puis, les ailes servent à s'envoler et à voler, et non pas à sourire. La Fontaine avait raison. Mais goûtez de ce vin.

C'était une bouteille ancienne de ce jurançon que Toulet, autrefois, aimait.

— On me l'a fait porter hier, dit M. Lapomme; j'ai attendu votre présence pour la déboucher, mais j'ai envoyé, dès ce matin, à ma voisine, une dame béarnaise, qui m'en avait fait don, un madrigal, où vous verrez, puisque nous sommes

tous deux à table et que la cire est encore intacte sur le bouchon, que les poètes ne disent pas toujours la vérité :

Ce flacon, d'un trait je le bois,
Veuillez, madame, en tirer gloire,
Car s'il me plaît d'ainsi le boire,
C'est afin de vous voir deux fois;
Et ne faut-il qu'un cœur se trouble
Et fleurisse en vœux hasardeux,
Quand devant lui l'Unique est double,
Vénus est deux?

Vénus... Ne sied-il pas toujours, lorsque l'on parle aux dames, ou quand on leur écrit, de les comparer ou, pour mieux dire, de les égaler à Vénus? Mais est-ce encore suffisant de leur déclarer que nous les voyons, brûlant au feu charmant de transports inconnus, surpasser Cléopâtre et balancer Vénus? Mirabelle jamais n'est rassasiée de sucre, et l'encens, plus encore que le sucre, est sans doute délicieux.

Ma voisine au reste n'a pas été dupe. Elle m'a répondu sur l'heure que ce n'était qu'au dernier de mes vers que j'avais pu voir double, si je l'avais cru aussi long que les autres, encore qu'il s'en manquât de la moitié.

Il dit, et tristement but un grand verre d'eau.

— J'ai fait, reprit-il, beaucoup de ces petits vers pour elle. Je me rappelle...

Iris, dahlia, lis, tulipe et renoncule,
Et le souci qui s'ouvre avec le crépuscule,
Je les voyais fleurir et je voyais grimper
Un liseron candide au seuil du vestibule.
Pour en parer la table où vous deviez souper,
J'aimais jusqu'à ces fleurs que je faisais couper...

— J'ai bien reconnu : *dahlia, lis, tulipe et renoncule,* qui est un vers de Verlaine; mais je

vous assure, et vous vous en doutez, que Néron n'a point parlé comme vous, et qu'il a dit, dans *Britannicus :*

J'aimais jusqu'à ces pleurs que je faisais couler.

Nous quittâmes la table pour le jardin; Diane et Mirabelle nous suivaient silencieusement, et au fond, sous un petit hangar, je vis un étrange animal. C'était un cheval, qui avait l'air très vieux et qui, fort petit, était à peu près de la taille d'un bouc. Sur son dos, à droite et à gauche, deux touffes de longues plumes, un peu fripées, remuaient mollement, tandis que nous le regardions. Il essaya de hennir; ses grosses lèvres tremblaient et nous entendîmes à peine une sorte de gémissement tout plein d'une affreuse mélancolie.

— Le voilà! dit M. Lapomme.

— Qu'est-ce?...

— Eh! ne savez-vous pas à quoi, dans les familles, on reconnaît un jour qu'un enfant est poète?... Un beau matin, on voit dans l'écurie un des chevaux qui laisse de son dos jaillir deux flots de plumes et qui doucement ouvre ses ailes. C'est ainsi qu'est née, à l'usage du vulgaire, la fable de Pégase...

— Si je vous entends bien, une famille qui ne posséderait aucun cheval, ne saurait avoir un enfant poète?

— Quelle erreur! Mon Pégase était d'abord un pauvre petit bouc. On baissait les yeux pour le regarder. Les forces d'Apollon ont su l'accommoder.

— Tout le monde n'a pas un bouc...

— Tout animal est bon, pourvu qu'il soit vivant, pour porter le symbole et marquer le

poète. L'un de mes amis fut éveillé, la nuit, comme il avait dix ans, par un grand fracas dans sa chambre, au huitième étage, sous le toit. On alluma la lampe et l'on vit une bête fort exiguë, qui battait des ailes et menait un vacarme étonnant, en frappant le plancher de ses sabots de corne. C'était une mite. Elle a grandi depuis lors; elle s'est encore mieux transformée : c'est un grand coursier robuste aux vastes ailes blanches; et notre confrère, qui est aujourd'hui fameux, a l'un des plus beaux Pégases que l'on connaisse. Ce sera, comme il sied, sa dernière monture.

— Comment?

— Ignorez-vous donc qu'à leur mort, les poètes sont emportés par leur Pégase, qui s'envole à travers l'azur, et qu'ils montent, de la sorte, en un paradis où les Muses les attendent? Mais le Pégase, quand il se révèle, est un animal qui déjà vivait au logis du petit poète. C'est une heureuse allégorie, car la poésie n'entre pas dans les maisons comme un monstre inconnu et qui tombe on ne sait d'où, en brisant les ardoises du toit, et parmi les plafonds écroulés. Non. Elle monte, au contraire, de la vie coutumière et des objets familiers...

— Vous êtes un réaliste.

— Les Pégases...

*
* *

Si je vous parle de M. Lapomme, c'est qu'il est mort ces jours derniers, et je n'ai pas voulu qu'avec lui périssent tous ses propos. Dès que j'appris qu'il était très malade et presque au point d'expirer, je courus vers Auteuil. Trop tard! Il était nuit, mais je vis distinctement, tan-

dis que j'approchais de sa maison, une étrange monture ailée qui abandonnait le toit, pour s'élancer aux chemins dangereux de l'espace aérien. Elle emportait mon ami. Je demeurai muet et balançai mon chapeau. Une plume tomba; je la mis dans mon portefeuille, et je regardai longtemps ce cheval et ce cavalier, qui montaient dans les airs, et tournaient et glissaient sous les étoiles. Mais le Pégase de M. Lapomme n'était pas assez robuste pour une entreprise aussi terrible. Il faiblissait et perdait encore des plumes, qui erraient par le ciel et brillaient au clair de la lune. M. Lapomme avait beau lui caresser l'encolure et l'encourager en vers de huit syllabes qu'il improvisait... Hélas! je les contemplais mélancoliquement.

Cieux longtemps entrevus, cieux pour toujours fermés, ô dernière infortune!

Et pour s'y fixer à jamais, ils se posèrent sur la lune.

DESTIN DES POÈTES

La peine que j'ai sentie à la mort de mon ami M. Rémi Lapomme ne s'affaiblit guère. Je ne cesse point de penser aux discours familiers qu'il se plaisait à répandre et je me souviens, ce soir, d'un certain dialogue qui s'institua, sous la tonnelle tiède, au fond du jardin, entre cet érudit frivole et M. Larbalète, qui n'entendait plus rien ni ne voulait plus rien goûter aux aventures de la poésie.

M. Larbalète a pourtant beaucoup chéri, dans sa jeunesse, les songes des poètes et leurs cadences et leurs images; puis ce grand amour est tombé, le jour qu'après mille essais, M. Larbalète s'est trouvé certain qu'il ne saurait jamais composer une page de vers ni prendre place, par conséquent, parmi ceux dont il admirait les ouvrages. Il s'est rué à d'autres entreprises et l'on salue en lui, comme vous le savez, l'un de nos plus subtils amateurs de vitesses.

Je ne voudrais certes point que l'on crût à quelque plaisanterie quand c'est gravement que je vous écris, mais les sens et l'esprit de M. Larbalète sont si bien exercés et forment un organisme si délicat que cet homme singulier jouit des vitesses diverses et les distingue entre elles

tout de même que vous faites un Château-Yquem, un Pommard et un Irouléguy. Il ne juge point des vitesses, ni de leur mérite, selon qu'elles sont plus ou moins grandes; ce serait préférer, parce qu'il est plus abondant, le vin de Béziers au Saint-Emilion, ou, comme plus élevé, le *sol* au *mi*; mais les vitesses, encore qu'elles ne soient toutes qu'espace parcouru, sont aussi différentes pour lui que les armagnacs qui ne sont jamais pourtant que d'anciennes grappes brûlées; et il vous montrera leurs qualités, comme un peintre vous entretiendrait des couleurs et saurait vous persuader qu'il est aussi loin du quatre-vingts au quarante à l'heure que du rouge au bleu. Dans son automobile, où il changeait à chaque instant de vitesse, il s'était même essayé à se jouer des sortes de mélodies de la rapidité, qui vous feront évoquer volontiers les prodiges du clavecin oculaire, où les sourds, au XVIIIe siècle, se pouvaient donner de musicales visions. M. Larbalète a rapidement usé deux voitures et ne parle plus de son dessein.

— Les poètes m'ennuient! disait-il.

— Qui vous force à les lire? Il n'est point aucune loi, que je sache, qui vous oblige à feuilleter leurs recueils d'une main nocturne ni diurne.

— Sans doute! Mais les journaux, dont je suis grand lecteur, me parlent d'eux, et beaucoup plus que de leurs vers, et bien souvent, et c'est ce qui m'irrite, pour m'exposer que ces malheureux se trouvent réduits au grabat, sous le chaume percé de la pauvreté.

— N'est-ce point vérité fort ancienne et valable encore, hélas? Attendez-vous des gazettes qu'elles vous montrent quelque faiseur d'élégies, nonchalamment couché sur un divan, sous un plafond

doré, dans le palais heureux que lui ont valu ses vers alexandrins pleins de mélancolie? Vous diriez : Mon journal donne en quelque folie.

Vous n'avez pourtant pas oublié le propos que notait Ménage : « M. S... dit que la plus ancienne de toutes les plaintes, c'est celle des poètes sur le malheur du temps et sur l'ingratitude de leur siècle. »

— Leur siècle...

— Nous savons bien que le siècle, et que ce fût au temps de Cromwell ou à l'époque de Geta, les poètes, qui en vivaient les années, n'ont pas manqué de le définir, à l'accoutumée, ignorant, injuste et barbare et aussi fort avare de salaires que de lauriers. «... M. de Segrais disait souvent, rapporte Ménage, que le siècle était devenu prosaïque, et cela est vrai. Les poètes n'ont point de crédit : les grands n'ont point d'égard pour eux aujourd'hui... » A ces mots, il vous souviendra de Maynard et vous direz ses vers :

Depuis que je connais que le siècle est gâté
Et que le haut mérite est souvent maltraité,
Je ne trouve ma paix que dans la solitude.

Les rimailleurs n'ont point d'ailleurs, sur ce propos, autre doctrine. Régnier s'en indigne, quand ils l'importunent :

...Ils vous suivent,
Vous alourdent le cœur, d'allégresse vous privent,
Vous parlent de fortune, et qu'il faut acquérir
Du crédit, de l'honneur, avant que de mourir;
Mais que, pour leur respect, l'ingrat siècle où nous [sommes
Au prix de la vertu n'estime point les hommes...

Qu'il pense à lui, pourtant, et le même Régnier s'abandonne à la même indignation. Ne lui dites

point qu'il se contredit. Il nous répondrait qu'il a du génie quand les autres ne sont pourvus que d'orgueil. Ha! s'écrie-t-il :

> Ha! c'est que notre siècle est en tout perverti...
> Juste postérité, à témoin je t'appelle...

Au reste ce pourvoi devant les cours futures n'est que l'une des marques du mépris des hommes à l'égard de leurs contemporains. Comme le temps où ils vivent est le temps où ils luttent et comme, d'autre part, ils ne manquent pas d'être bien assurés de leurs talents, toutes les murailles où ils se heurtent prennent figure, en leur esprit, de remparts terribles, d'où tombent sur eux les pierres et flèches d'une injuste barbarie. Leur époque donc est une sorte de mauvais et dangereux passage entre deux plaines souriantes, magnifiques et fleuries. Derrière eux, c'est le paradis perdu; devant eux, c'est la terre promise; et ils peuplent ces deux immenses territoires, où ils n'ont point vécu ni ne vivront point, d'images charmantes que peignent leurs regrets et leur espérance. Oubliant les hommes qui respirent autour d'eux, ils se plaisent à considérer dans ces deux régions la véritable humanité qui, comme chacun sait, est indulgente, serviable et nourrie aux lettres... Ne sourions pas de ce rêve, ou bien sourions de nous-mêmes, car nous faisons tous volontiers le même songe et les hommes, dès qu'ils se laissent aller à leur pente, s'abandonnent à de bien grandes illusions sur les saisons qui les ont précédés et l'on a déjà dit que nous pensions aisément que, quelques lustres avant nous, il était plus de gens qui eussent le cœur délicat et l'esprit délié, qui prissent un profond plaisir à la lecture des poètes et qui

entendissent naturellement les secrets qu'enferment les élégies. Tout était mieux, jadis, et même naguère...

Bons fut li siècles al tems ancienour.

Quant au futur, tous les appels ne vont point jusqu'à ses oreilles et l'on sait bien, depuis le mot de Lamartine, que la postérité ne juge que les immortels.

Laissons donc les rêveries où elles sont, et disons-le tout crûment, Monsieur :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense gagner sa vie avec son éditeur,
S'il a senti du ciel l'influence secrète,
S'il veut être poète et seulement poète...

Nous ne parlons point, par conséquent, de ceux qui, s'ils composent des vers, donnent en outre au public des romans ou des pièces de théâtre, mais seulement de ces hommes qu'on estime parfois bizarres et qui passent leurs jours et souvent une partie de leurs nuits à composer des odes, des madrigaux, des épopées ou des acrostiches. D'aussi étonnants travaux ne sauraient leur procurer aucun de ces carrosses automobiles, où notre époque considère d'un œil amer le signe de ce qu'elle nommait hier sa prospérité.

Encore que ravis aux Muses, les poètes sont fort malheureux, à l'accoutumée, s'ils ne possèdent point de ces biens matériels, dont Apollon n'a cure, sans doute, mais qui sont si fort utiles à l'entretien et subsistance de joueurs de lyre, qui sont hommes; et M. Paul Valéry nous disait, l'autre jour : « Remarquez que l'on peut considérer tout naturel et tout conforme à l'essence des choses qu'un écrivain, un artiste — et même

célèbre, et même justement célèbre — quelle que soit sa renommée, sa valeur reconnue par tous — et quelle que soit la quantité de travail accompli, la quantité et la qualité de ses ouvrages, la quantité et la qualité de plaisirs supérieurs qu'il a dispensés à tant d'esprits — se trouve, un certain jour, à l'âge où la plupart se retirent et s'en vont jouir de la retraite, — en présence de la gêne, en proie à l'inquiétude quotidienne et à la terreur du lendemain. » Et M. Paul Valéry notait aussitôt que, dans une fable de La Fontaine, « tous les petits enfants de France apprennent qu'il faut que la cigale périsse pour avoir chanté. »

Un tel discours ne sera point pour vous surprendre si vous avez le goût de ce qui est, au contraire de tant de personnes, qui n'ont de plaisir qu'à se perdre en des paysages illusoires où ne joue plus aucun reflet de notre univers ni de l'homme; et, sans qu'il soit besoin de rappeler les vers du Tasse où, certain soir, dans l'ombre, ce poète, si pauvre qu'il n'avait point de chandelle, priait sa chatte de lui prêter, pour écrire, la lumière de ses yeux, vous savez comme Mathurin Régnier parlait de ses confrères et de lui-même :

C'est que la pauvreté comme moi les affole,
Et que, la grâce à Dieu, Phœbus et son troupeau,
Nous n'eûmes sur le dos jamais un bon manteau.
Aussi, lorsque l'on voit un homme par la rue,
Dont le rabat est sale et la chausse rompue,
Ses grégues aux genoux, au coude son pourpoint,
Qui soit de pauvre mine, et qui soit mal en point;
Sans demander son nom, on le peut reconnaître;
Car si ce n'est un poète, au moins, il le veut être.
Pour moi, si mon habit, partout cicatrisé
Ne me rendait du peuple et des grands méprisé...

Or, laissons donc la muse, Apollon et ses vers;
Laissons le luth, la lyre, et ces outils divers
Dont Apollon nous flatte; ingrate frénésie,
Puisque pauvre et quaymande on voit la poésie,
Où j'ai par tant de nuits mon travail occupé.
Mais quoi! je te pardonne; et si tu m'as trompé,
La honte en soit au siècle...

— Encore!

— ...où, vivant d'âge en âge,
Mon exemple rendra quelque autre esprit plus sage.

Guillaume Colletet ne dit guère autre chose, encore que plus mollement, lorsqu'il se demande :

Ferai-je encor des vers? Ami, j'en ai tant fait!
Plus j'enrichis ma langue, et moins je deviens riche;
Mon esprit abondant laisse ma terre en friche,
Et le vent de l'honneur n'emplit pas mon buffet.

— Mais à suivre Apollon, on ne s'enrichit guère,

murmure Quinault; et Colletet, jetant au feu, pour se chauffer, tous les lauriers, reprend sa plainte avec une spirituelle mélancolie. N'en riez pas : elle est venue jusqu'à nous.

Qu'il faut avoir l'esprit bizarre et de travers
Pour suivre avec ardeur les Muses à la trace!
Les gueuses qu'elles sont mettent à la besace
Ceux à qui leurs secrets ont été découverts.

Depuis que j'ai trouvé la source des beaux vers,
La fortune me fuit, le malheur m'embarrasse;
Je n'ai pour ma boisson que les eaux du Parnasse,
Et pour tout vêtement que des feuillages verts.

Ne me dites point que ces textes que je vous rapporte sont trop anciens pour exprimer la vérité de notre temps, ni que la destinée se montre, aux jours où nous sommes, plus douce et

généreuse aux poètes. C'est aujourd'hui que Léon Vérane chante encore, à la façon de mille aïeux :

Ne flairer du laurier qu'aux ragoûts de mouton,
Passer juillet sans ombre et décembre sans braise,
Signer pour vingt écus un morne feuilleton,
Voir Crès et Boutelleau vous refuser l'in-seize...

Ignoré de Fortune et méprisé de Gloire,
Dès le début du mois danser devant l'armoire
C'est le loyer de ceux qui servent Apollon.

Cette armoire ressemble singulièrement au buffet dont Colletet nous entretenait tout à l'heure. Vous le voyez, et il ne serait que de passer une heure en notre bibliothèque, « ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes » on ne cesse de les rencontrer dans les œuvres des poètes ou dans leur biographie; « c'est un cri répété par mille sentinelles, » et je n'en connais guère aucun qui, n'ayant dû vivre que du salaire de ses vers, n'ait été tout prêt à s'écrier, mouillant ce vers nouveau d'une larme sincère : Quel siècle fut jamais si fertile en misère!

— Ils m'ennuient, vous dis-je; et, s'ils ne sont pas contents, qui les oblige à composer des vers? Leur orgueil me donne à rire et leurs gémissements m'assomment. N'ont-ils donc jamais trouvé, en leur adolescence, une sage personne qui les détournât de ce funeste métier? N'avaient-ils point de père ou s'ils sont vraiment tous des enfants d'Apollon?

— Leur père, monsieur, leur parlait comme vous feriez vous-même, si vous aviez un jeune fils qui vous apportât un sonnet, une ode ou quelque autre de ces amusettes, qu'il viendrait de pêcher en son encrier, au lieu de dénouer son problème de géométrie. Ne pensez pas que vos

opinions sur ce point soient du tout singulières ou bien je vous dirais certains vers de Régnier :

Et bien que, jeune enfant, mon père me tançât
Et de verges souvent mes chansons menaçât,
Me disant de dépit, et bouffi de colère :
Badin, quitte ces vers; et que penses-tu faire?
La muse est inutile; et si ton oncle a su
S'avancer par cet art, tu t'y verras déçu...

Les plus grands de ton temps, dans le sang aguerris,
Comme en Thrace seront brutalement nourris,
Qui rudes n'aimeront la lyre de la muse,
Non plus qu'une vielle ou qu'une cornemuse.
Laisse donc ce métier, et sage prends le soin
De t'acquérir un art qui te serve au besoin.

L'oncle, c'était Philippe Desportes, mais on ne dit point que ses seuls talents à répandre l'inspiration de Phébus lui aient valu ses richesses. « Il fit sa grande fortune, souffle Tallemant, durant la faveur de M. de Joyeuse, dont il était tout le conseil... M. de Joyeuse le mit si bien avec Henri III qu'il avait grande part aux affaires. » On s'égarerait donc, peut-être, à penser que ses abbayes lui vinrent seulement d'avoir chanté : *Rosette, pour un peu d'absence*, ou encore, et qui saura vous divertir, en l'espèce :

O bien heureux qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmi les champs, les forêts et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois!

On n'aurait garde, en tout cas, de soutenir qu'un tel succès en la possession des biens de ce monde soit coutumier à la race des poètes. Vous souririez et me diriez, sans doute, aussi que

Richelieu fit don à Guillaume Colletet de cinquante ou de soixante pistoles, on en discute encore, pour deux ou pour six vers qui traitaient avec art de la compagne du canard. J'entends encore, il me semble, Saint-Evremond :

Qu'en tous lieux on exalte, et qu'en tous lieux on chante
De notre Colletet la cane barbotante.

Ce sont cadeaux qu'un poète ne reçoit guère deux fois en sa vie, s'il en bénéficie jamais. M. André Dumas nous confie que, pour improviser des madrigaux à l'usage des jeunes seigneurs pour leurs belles, Colletet demandait un écu par vers : on ne dit pas qu'il ait eu foule de clients et nous l'avons, au reste, entendu tout à l'heure comme il se plaignait que le service des Muses fût si mal récompensé.

— Un écu par vers! Vous n'y pensez pas! Parlez-moi plutôt du poète Marc de Maillet, celui qui proclamait :

Apprends que Maillet parle ainsi qu'on parle aux cieux,

et qui avait accoutumé, nous dit M. Maurice Allem, de vendre, pour trois francs, le cent de ses vers, s'ils étaient longs, et d'en abandonner le même nombre, pour deux francs, quand ils étaient courts. Pensez aussi à François Colletet, fils de Guillaume, et songez que Tallemant rapporte que les professeurs du Collège de Navarre « lui firent faire des vers burlesques pour des intermèdes à une comédie, à cent sous le cent, et on disait qu'ils pouvaient s'en faire relever, comme lésés d'outre-moitié du juste prix ». Vous fredonnerez encore les railleries de Berthelot, l'extravagant, quand il nous montre les rimeurs, dont la « verve divine » :

Se perd à faute de cuisine,
Et même en cet âge pervers,
Où ces pauvres gens font des vers
Pour quatre deniers la douzaine,
Car on les fait sans nulle peine.

Le temps n'est guère loin de nous d'ailleurs, où François Coppée aimait à déclarer, si j'en crois la renommée, que les poètes devraient du moins recevoir un franc pour chacun de leurs vers. C'eût été pour eux l'eau dorée du Pactole jaillissant de la caisse des publications périodiques! Ne manquez pas de remarquer qu'à ce tarif, un sonnet, de nos jours, vaudrait soixante-dix et sans doute même une centaine de francs; et le prote vous dirait que le plus beau sonnet du monde, ce n'est jamais que quatorze lignes. Coppée s'égarait...

Je suis un pâle enfant du vieux Paris et j'ai
Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé...

C'est dans ses songes qu'il voyageait. Il faisait, en tout cas, un rêve grandiose pour ceux dont le destin n'est point d'écrire en prose.

Les pères n'ont donc point tout à fait tort qui entreprennent de détourner leurs jeunes enfants du métier d'Homère et de Voiture. J'en sais un pourtant qui encourageait son fils à servir sous les bannières des Muses et le formait au bel art des paroles qui « chantent, qui émeuvent et qui enseignent. » C'était Jean Marot. Vous vous rappelez ce que dit l'ancien petit Clément, dans son églogue à François 1er qu'il nomme Pan :

Déjà pourtant je faisais quelques notes
De chant rustique, et dessous les ormeaux,
Quasi enfant, sonnais des chalumeaux...
Ce que voyant le bon Janot, mon père,
Voulut gager à Jaquet, son compère,
Contre un veau gras deux agnelets bessons
Que quelque jour je ferais des chansons...

Et vous savez le tableau délicieux des leçons paternelles :

Aussi le soir, que les troupeaux épars
Etaient serrés et remis dans leurs parcs,
Le bon vieillard après moi travaillait,
Et à la lampe assez tard me veillait,
Ainsi que font leurs sansonnets ou pies
Auprès du feu bergères accroupies...

Le jeune oiseau Clément de la sorte apprenait à moduler ce chant subtil et si fleuri de perfections gracieuses, que nous entendons encore. Ne songez point que son père était quelque fol, comme il était poète, et nous le savons bien, car s'il enseignait à son fils l'art et pratique des vers, c'était... Ne pensez pas que ce fût grand problème. Clément Marot vous le dira lui-même :

Certes, c'était afin qu'en l'imitant
A l'avenir je chantasse le los
De toi, ô Pan! qui augmentas son clos,
Qui conservas de ses prés la verdure
Et qui gardas son troupeau de froidure.
« Pan, disait-il, c'est le dieu triomphant
Sur les pasteurs; c'est celui, mon enfant...
...par qui foisonnera
Ton champ, ta vigne et qui te donnera
Plaisante loge entre sacrés ruisseaux
Encourtinés de flairants arbrisseaux. »

Cependant que vous contemplez et goûtez ces images champêtres, qui ne sont, en l'espèce, que pure allégorie — l'allégorie habite une humble bergerie et non pas, pour Marot, un palais diaphane — vous entendez bien que le bon Janot, qui aimait certes les Muses, mais qui aimait mieux encore son fils, faisait le rêve que la charge, qu'il avait auprès du roi, reviendrait plus tard au jeune Clément, qui en recueillit, en effet, la survivance, et ce ne fut point sans

patience, ni impatience ni peine. En 1528, l'état de nominations venait d'être arrêté :

L'état est fait, les personnes rangées,
Le parc est clos, et les brebis logées
Toutes, fors moi, le moindre du troupeau,
Qui n'a toison ni laine sur la peau...

Vous penserez, écoutant ces vers, aux futurs regrets de Joachim du Bellay, quand il harangue son pays :

Las, tes autres agneaux n'ont faute de pâture,
Ils ne craignent le loup, le vent ni la froidure :
Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau.

Marot des deux se montre le plus humble et c'est qu'il est, peut-être, plus habile, s'il ne dédaigne point, parmi tant de brebis ou d'agneaux, d'avouer ou de feindre qu'il est au dernier bout du dernier rang. Naïveté non moins subtile et plaisante quand il montre au roi que ce n'était point un effort de géant qu'il attendait de sa puissance :

Et ne fallait, Sire, tant seulement
Qu'effacer Jean et écrire Clément.

Et comme Régnier, tenant une prébende de Chartres, devait recevoir une abbaye, Marot vit enfin son nom sur l'état des charges, et mourut misérable, au demeurant, ainsi que son père avait fait.

— Mais il avait, à la façon de Régnier, bénéficié de quelques largesses qu'en nos temps, où nous pensons oublier notre mère latine, nous nommerions subventions.

— Ne triomphez pas, monsieur, car, encore que vous pensiez m'y inciter, vous ne me ferez pas aujourd'hui, pour votre divertissement, trai-

ter du problème fameux des rapports de l'Etat et de la poésie. Il y faudrait deux heures et je vous répondrai seulement que l'Etat ne donne, comme on dit, rien pour rien. Si sa bourse aux beaux-arts parfois semble ennemie, osez-vous le blâmer de cette économie? On le voit, à travers les siècles, soutenir de ses sesterces ou de ses deniers, ceux qui lui sont utiles et ce n'est qu'en certains cas, fort peu nombreux, du reste, que ces hommes, dont les travaux sont profitables au bien public, charment, en même temps, par les mêmes ouvrages, l'oreille, le cœur et l'esprit des délicats. L'Etat n'a point besoin de virtuoses si l'harmonie qu'ils répandent ne sert point à porter ses doctrines.

Je ne vous apprendrai rien, monsieur, si je vous dis, et quoi qu'en pense le grand nombre, que Mécène n'était pas une sorte de bourgeois opulent et heureux, qui, du revenu de ses biens, encourageait, comme on parle, le labeur des gens de lettres. C'était, et vous le savez, le ministre qui, au nom d'Auguste, était chargé de la propagande de l'Etat et de faire l'opinion ainsi que nous disons aujourd'hui. *Les Géorgiques*, *l'Enéide*, ce n'est point pour aucune autre raison qu'elles ont été protégées; et qu'elles nous enchantent encore au temps où nous sommes, où elles ont perdu leur vertu pratique, c'est un prodige, en quelque sorte gratuit, que nous devons à Mécène, si vous vous plaisez aux subtilités, mais surtout et je dirais même entièrement à Virgile. Vous me dispenserez, sur le même propos, de vous parler d'Horace, et ne manquerez pas de rêver que les ondes, sous les ponts, ont coulé depuis le temps où l'on saluait et honorait le génie d'Auguste. Gutenberg a monté sa machine et vous avouerez qu'en notre siècle, où règnent

le cinématographe et les feuilles imprimées, nul ne s'égarerait à songer que si l'Etat entreprenait de prêcher le retour à la terre, il lui pût venir à l'idée, afin de persuader les foules, de commander à aucun de nos joueurs de lyre un poème agricole en quatre chants. Qui lirait seulement pareil ouvrage? Au reste l'œuvre même, et fût-elle sans lecteurs, serait-elle seulement bonne? On en doute très sérieusement. Elle risquerait beaucoup de n'être qu'une tâche glacée, car la poésie, en nos temps, ne sait guère plus s'émouvoir aux affaires de l'Etat, on l'a bien vu, pendant la guerre, où la matière, qui était pourtant à tirer des larmes et des cris, n'a su inspirer aucun poème dont on ait gardé le souvenir, si ce n'est quelques feuillets, qui nous demeurent certes un enchantement profondément douloureux — je songe au De *Profundis* de Jean-Marc Bernard — mais qui sont d'un lyrisme personnel.

Ce n'est plus en vers que l'on parle aux citoyens; et qui écouterait les poètes, en une telle aventure, quand leur public ordinaire est déjà si restreint? Mais fut-il jamais plus nombreux? Il était, du moins, au temps de Virgile, formé d'à peu près tous les hommes que pouvait toucher la pensée écrite. Il n'en est certes plus de même, en ce moment; et parce que cet auditoire, qui n'a pourtant cessé de comprendre, sans doute, le même nombre d'hommes, s'est mué, par le fait, en une troupe fort exiguë, car il le faut comparer aux foules immenses qui lisent, allons-nous revenir aux plaintes perpétuelles des poètes, que nous rappelions tout à l'heure? Les joueurs de lyre ne finiront-ils pas d'étouffer leurs sanglots? Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on annonce la mort de la poésie.

Tellier encore, après mille autres, et il ne devait point demeurer le dernier: « Jamais, disait-il, le public ne se montra si indifférent à la poésie... »

— Est-ce, de nouveau, le thème du siècle barbare?

— « ...Un poète, poursuivait-il, c'était un homme qui faisait des vers. C'est aujourd'hui un homme qui en a fait, et qui y a renoncé, après avoir bien constaté que personne n'en voulait lire... » Et il concluait — c'était en 1888 — : « Chanter pour les sourds est un plaisir dont on se lasse. On ne fera plus guère de vers en l'an 1900. » Les dieux ont écarté le présage; on a continué de composer des vers, mais il ne vous est pas interdit de soutenir pourtant qu'on n'en fait guère, si vous entendez ne parler que des bons. Il ne faut accuser nos temps d'être barbares si les vers excellents ont toujours été rares...

— Je crois, fit M. Larbalète, que les poètes trouveraient de nouveaux lecteurs, s'ils consentaient à dire des choses neuves.

— Sur des pensers nouveaux, faisons des vers [nouveaux,

murmura M. Lapomme, en riant.

— Ne vous moquez point. J'ai beaucoup pratiqué les poètes et singulièrement en mon adolescence. C'est le bon âge de la mémoire et je sais encore, et par cœur, de longues suites de leurs vers. Mais j'ai renoncé à ces lectures pour ce qu'elles ne cessaient de m'apporter toujours les mêmes chansons! Pauvres poètes! Ils disent tous la même chose. Je n'ai point le loisir de passer en revue leurs thèmes coutumiers. Ils en ont cinq — la vie, la mort, l'amour, la nature et la gloire — qui se pourraient assez aisément réduire en un seul; et, s'ils font la cour à quelque

belle, ils ne savent lui rien dire d'autre, d'abord, sinon qu'elle sera bientôt vieille et morte. Ce sont les plus grands impertinents du monde et ils déduisent volontiers de ce propos injurieux qu'elle se doit hâter de leur donner son cœur. Entendez-les, et je ne songe guère à les appeler tous en témoignage, et je voudrais que nous eussions le temps et le talent de joindre d'un ciment agréable ces quelques pierres que j'emprunte à des édifices fameux :

GUILLAUME COLLETET

Claudine, avec le temps, tes grâces passeront...

RONSARD

Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté...

VILLON

Dites-moi où, n'en quel pays
Est Flora, la belle romaine...

RONSARD

Cueillez, cueillez votre jeunesse...

MAYNARD

Laisse-toi vaincre à mes pleurs
Et te ploie à mes demandes :
Tandis que l'on a des fleurs
On doit faire des guirlandes.

RONSARD

Pour ce aimez-moi cependant qu'êtes belle...
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

C'est à ce moment, à l'ordinaire, que ces scélérats font briller l'idée de la gloire, la montrant en leur jeu, comme un bel atout. Je ne sais

comme ils prétendent de persuader à leurs cruelles qu'elles ont un suprême intérêt à enivrer de leur beauté les siècles du futur. C'est un bon billet que signent là ces sophistes et pervers; et je vous demande s'il importera beaucoup à celles qu'ils tentent de conquérir que leurs grâces et leur teint soient admirés de leurs neveux, au moment justement qu'elles ne seront plus, et que leurs roses ni leurs lis, en effet, et comme parle l'autre, n'auront plus de nom dans aucune langue.

Vous ne manquerez pas de me répondre, je le sais, que la gloire à venir se peut goûter dès l'heure présente, tout de même que c'est à l'instant où nous sommes que vous prenez déjà plaisir à certaines délices que vous pensez cueillir demain seulement. Il est vrai; et nous prenons, de la sorte, aisément hypothèque sur les saisons qui ne sont pas encore et caressons, en souriant, de belles créances, qui seront peut-être à leur échéance trouvées nulles. Mais nous l'ignorons, n'étant point Pythies, et c'est, au reste, la grande ivresse et consolation des poètes, aussi bien des mauvais que des bons, car il n'en est aucun qui ne pense que ses vers soient promis à l'immortalité et qu'il sera berger de la postérité.

Je ne sais point, au demeurant, si en faisant miroiter sous les yeux des belles leurs habituelles promesses de renommée, ils emportent plus de cœurs en leurs filets brodés que ne font les muletiers. Mais les poètes nous en donnent beaucoup à croire pour ce qu'ils chantent complaisamment leurs aventures amoureuses, au lieu que les autres hommes ont assez bien accoutumé de s'en taire. Ecoutons donc ceux qui parlent, puisque les autres sont muets; et quasi en toute occasion, pourvu qu'ils veuillent plaire, et

c'est toujours leur souci, qu'ils s'adressent à quelque dame ou qu'ils haranguent un prince, nous entendons qu'ils ne cessent guère de déclarer que les siècles qu'espère la race humaine seront leurs humbles serviteurs.

CORNEILLE

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

RONSARD

« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle... »

MALHERBE

Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

MAYNARD

La gloire seulement
Que la Muse parfume,
Dure éternellement.

MALHERBE

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

MAYNARD

Tant qu'on fera des vers, les miens seront vivants.

GUILLAUME COLLETET

Tu mourras, et mes vers jamais ne périront.

Pour montrer que ces nourrissons des Muses ne cessent pas de marquer une constante opinion sur le propos des mêmes choses, je ne pense point à parler des simples rencontres de paroles

ni de tant de poètes, si heureux de se muer en aimables échos qui, en leurs humbles recueils, se divertissent à montrer qu'ils ont pratiqué les vers fameux et qui, s'ils songent à l'alexandrin de Malherbe :

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,

écrivent aussitôt, comme fit Gomberville :

Dans l'heureuse cabane où le chaume me couvre.

Ce ne sont point plagiaires. Certes, non! Devant le public qui sourit avec eux, ils emportent les tours de Notre-Dame, leur ajoutent un petit clocheton ou les ornent d'une glycine dont ils ont pris la bouture en leur jardin. Connaissez-vous Courval et ce poème où il nous rapporte les propos des oisifs, sur la promenade : « Ce sont les entretiens de la troupe mondaine. » Ronsard disait : *Mignonne,* et Courval dit : *Madame :*

Madame, allons au cours; allons voir si la rose
Que les rais du soleil ont ce matin déclose
N'a point perdu son pourpre et son beau teint vermeil,
Qui tout autre surpasse et du vôtre est pareil,
Et là nous pourrons voir en un petit espace
Cette rose effeuillée au milieu de la place,
Sa beauté, son odeur et son teint laissant choir,
Dans un si peu de temps du matin jusqu'au soir,
Et pourrons appeler marâtre la nature
Qui fanit de la rose en un jour la verdure;
Et lors, par son exemple, en cette nouveauté,
Nous cueillerons la fleur d'excellente beauté
Qui ternit par le temps; car la verte jeunesse...

— Dites : *Etc...* car je tombe en faiblesse. Mais Courval aujourd'hui nous montre le chemin. A nous les grands travaux! Et je veux, dès demain, profitant des loisirs qu'un dieu nouveau nous donne, mettre en quatorze pieds la rose et la mignonne!...

Rien, au reste, ni qu'ils s'imitent les uns les autres, volontairement ou à leur insu, rien de tout ce que vous pourriez me faire entendre ne saurait me détourner d'aimer les poètes. Ils disent tous la même chose? Nous le savions! Les petits copient ou reflètent les grands? Nous ne l'ignorions guère! Mais songez, de grâce, que s'ils ne pratiquent que fort peu de thèmes, c'est pour la raison toute simple qu'il n'en est point d'autres au monde que ceux-là qui soient en possession de nous émouvoir et de nous intéresser. De la seule pensée de la mort, certains feront jaillir les images du néant; d'autres en feront monter les chansons de l'amour et d'autres encore les visions de la vie éternelle. La matière est vaste; et les poètes n'ont point à nous révéler des vérités nouvelles. Si l'on exigeait d'eux de semblables trésors, ils ne trouveraient pas souvent l'occasion d'écrire. On leur demande seulement de nous enchanter d'âge en âge, sur le propos d'immuables réalités, et de les rendre présentes et vivantes à notre pensée, en émouvant d'abord notre cœur. C'est déjà bien assez difficile; et, de siècle en siècle, ils tentent de trouver les métaphores neuves et de composer les musiques inouïes, qui sauront porter en l'esprit des hommes les vérités qui demeurent toujours les mêmes. Ces jeux de l'imagination et ces séductions de l'harmonie, ce sont les impostures des poètes, comme parlent certains. Elles sont indispensables.

L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour les mensonges.

Mais dans le prodige des lyres, les mensonges ne sont que les messagers de la vérité. Ces diables portent pierre et souvent bonne pierre.

— Eh! monsieur, je suis las de ces antiques vérités. encore qu'elles ne cessent d'être les nôtres, je l'avoue. Mais dans un monde si nouveau...

— Le pensez-vous?

— Ne pourrait-on, par exemple et pour nous prendre aux entrailles, composer quelques poèmes sur les avions?

— Je n'y verrais certes rien à redire et bien au contraire; mais ce nouvel art de glisser dans les airs, croyez-vous qu'il vous apporte, en des vers, ce que vous en attendez? L'expérience a déjà été faite quand on a, jadis, chanté les navires et vous m'accorderez qu'il y avait, dans les temps anciens, quelque danger — il en est encore, hélas! — à s'abandonner en une pauvre barque, sur des mers inconnues, dangereuses et pleines de pirates; et le poète a chanté qu'il avait sur le cœur une cuirasse faite de trois planches de chêne et de trois lames de bronze, celui qui avait osé, le premier, confier un radeau misérable à la tempête.

— Horace n'avait pas vu les premiers navires! Il évoquait, en ses vers, une époque fabuleuse; tandis que nous avons vu... Mais enfin je l'ai vu...

— ...Vu de mes yeux, vous dis-je!

— Est-ce quelque propos de sens si dépourvu?

— Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu, ce qu'on appelle vu.

— C'est un nouveau prodige! Et vous pouvez bien mêler vos souvenirs de La Fontaine et de Molière!... Nous avons vu les premiers avions qui s'envolaient. Nous en avons reçu un coup dans la poitrine. N'est-ce point une émotion digne d'être chantée?

— Sans doute! Mais un poète ne pousse pas

seulement d'amples exclamations et, pour exprimer ce qu'il sent devant nos miracles aériens, que pourra-t-il faire? Il chantera l'audace de nos pilotes — et c'est le thème de la nature vaincue; — les triomphes de notre science — et c'est le même, et c'est le thème de la vie, qui enferme tous les travaux humains; il nous fera trembler à la pensée du risque — c'est la vie et la mort, thèmes déjà cités; il portera ses palmes aux héros qui tombent de l'azur, — et c'est le thème de la gloire. « Icare chut ici le jeune audacieux... » Si vous avez le loisir de relire l'ode d'Horace, que vous sembliez dédaigner quelque peu, vous y pourrez rencontrer plusieurs de ces motifs... Victor Hugo, dans l'azur de ses rêveries, considérait un navire aérien. C'était sa manière de peindre les ballons de son temps; et son *Plein Ciel* n'est qu'un flamboyant lieu-commun de morale. Voyez-vous son aérostat?

— Grâce à lui la concorde...
— La concorde?... La bombe est la gerbe des cieux ;
Il va, rempart mobile au ciel mystérieux,
  Mitrailleuse dans les nuées...

Est-il rien qui puisse vous étonner en mon dicours? Ne savez-vous pas que la poésie est faite d'idées générales? Les sonnets de Ronsard, sans doute, et la plupart des poèmes ne sont qu'anecdotes, et il le faut, car il faut au poète une aventure personnelle où il s'émeuve, s'enflamme ou pleure; mais ces mêmes sonnets, s'ils nous touchent encore, c'est pour ce qu'ils sont formés de ces sentiments et de ces pensées qui vivent en tous les hommes. Ne pensez pas échapper au général ou bien renoncez à la poésie, et vous perdrez un trésor, et vous feriez bien de la

peine, si votre exemple avait de l'efficace, aux poètes qui, déjà, sont assez malheureux.

Nous en sommes tombés d'accord : ce n'est point du produit de leurs vers qu'ils peuvent penser à payer le loyer de leur maison, et si vous évoquez l'ombre d'un Fouquet ou d'un Mécène, vous ne faites que montrer plus vivement que les poètes ne sauraient trouver leur pain qu'aux libéralités de quelque puissant.

Je ne songe point, au demeurant, à vous peindre aujourd'hui tous leurs chagrins ni toutes leurs misères ni à vous persuader qui si Platon les voulait exiler, c'était pour la terrible raison que ce cruel était poète lui-même. D'autres les voudraient voir en prison.

— En prison!

— Je l'entends pour le bien de la poésie; et c'est aussi l'opinion de ces juges. Vous vous rappelez qu'il n'y a guère, une pauvre femme de ménage fut menée, à Paris, devant le tribunal, pour quelque méfait et qu'elle proclama son bonheur de se trouver captive, comme elle l'était depuis quelques jours, en attendant justice. Les magistrats s'étonnèrent.

— C'est, dit-elle, qu'en mon cachot, j'ai découvert ma vocation : je suis poète.

Ne riez pas ou bien riez, autant qu'il vous plaira, mais songez que le savant M. Pierre Champion, en son *François Villon,* qui est l'un des ouvrages les plus utiles, en même temps qu'agréables, que l'on connaisse, nous enseigne les bienfaisants effets de la prison sur les poètes: « N'est-ce pas, par excellence, écrit-il, l'industrie secrète du prisonnier que cet enchâssement ingénieux des mots dans un nombre et une harmonie?... Dans cette solitude, le battement du cœur s'entend mieux et s'achève en rythme... Un Char-

les d'Orléans doit peut-être à sa prison l'attendrissement de sa poésie, un Villon, la véhémence de la sienne, un Philippe de Commynes, sans doute, la gravité de son jugement. »

— Marot...

Marot, le pauvre, y fut aussi,
Dont connut peine et grand souci,
Criant à tous miséricorde!
Il y gémit en lourd danger.
Y faut-il tous autres loger,
Pour qu'ils méditent sur la corde?

— Jules Renard amèrement écrivait, à propos d'Oscar Wilde : « Si chacun de nous passait une année ou deux en prison, la littérature y gagnerait sans doute. »

— Les prosateurs, maintenant! C'est la trappe d'Ubu!

— Eh! je ne suis point si sûr que vous que M. Pierre Champion ne se montre fort raisonnable.

— Vous voulez faire incarcérer les poètes et ils écriront, pour vos délices, de belles poésies, comme l'ortolan compose sa graisse, pour votre table, dès qu'il est captif dans les ténèbres!

— Je n'ai point le cœur si mauvais! Vous parlez au lieu de m'entendre. Ne pensez-vous pas que la méditation, dans la solitude, serait fort profitable à tous les hommes et singulièrement aux poètes? Vous n'en doutez pas, je pense; ou bien, vous feriez l'éloge de ces improvisateurs qui démêlent leur propre pensée à mesure qu'ils bâclent leurs vers. Les poètes, eux aussi, et non pas seulement les politiques, pour songer au mot de Renan, auraient grand besoin de faire oraison. Mais tout les divertit en ce monde, où le

plus humble des spectacles leur paraît être un prodige. Ils sont chose légère et vont de fleur en fleur, et d'objet en objet...

— Mais celui-là même, dont vous estropiez les vers...

— La Fontaine méditait toujours; on l'a déjà dit; et j'ajouterai que cet air hébété, qu'on lui trouvait souvent dans les compagnies, n'était pas la marque, quoi qu'en pensent certains, de je ne sais quelle simplicité d'esprit, que tous ses vers démentent, mais le signe qu'ayant jugé, dès le potage, que les convives n'étaient que des sots, il s'était replié en lui-même pour jouer seulement avec ses beaux rêves.

C'était sa prison; et celle que nous peint M. Pierre Champion, je ne l'entends ainsi qu'à la façon d'une limite, comme parlent les personnes habiles aux mathématiques; et je suis assuré que l'historien de Villon plaint, comme nous le faisons, les poètes que leur mauvais destin enferme en un véritable cachot.

— Je ne comprends guère qu'il se trouve encore des poètes! Tout ce que nous venons de dire de leur sort, les débutants le savent aussi bien que nous.

— Chacun pense qu'il vaincra. Il sait tout, mais ne croit rien. Il ne croit qu'en son génie qui saura crever tous les obstacles, comme une écuyère s'élance, en souriant, aux cercles de papier. Je ne sais, dit Régnier, parlant de son père :

Je ne sais, mon ami, par quelle prescience,
Il eut de nos destins si claire connaissance,
Mais, pour moi, je sais bien que, sans en faire cas,
Je méprisais son dire, et ne le croyais pas,
Bien que mon bon démon souvent me dît le même.
Mais quand la passion en nous est si extrême,

Les avertissements n'ont ni force ni lieu,
Et l'homme croit à peine aux paroles d'un dieu.

Allez donc prêcher une flèche à l'instant que la corde vibre sous ses plumes! Et peut-être conviendrait-il de partager les hommes en deux classes : ceux qui ne travaillent que pour assurer leur subsistance; et ceux qui, en leur labeur, ne voient ni n'aiment que leur labeur et qui, pour le poursuivre, consumeraient leurs propres biens, s'ils en ont, comme l'autre jetait ses chaises et son armoire dans la flamme, afin de voir enfin luire l'émail. Ne pensez pas que cette classe soit surtout celle des fols. C'est du moins celle où fermente le précieux et spirituel nectar des hommes. Combien sont-ils qui pâlissent et s'épuisent à leur œuvre! Je songe à des explorateurs, à des missionnaires, dans les forêts lointaines, où règnent les serpents et les fièvres mortelles; à des savants qui, dédaigneux de tous les biens, ne veulent plus quitter leur laboratoire, où, dans une humble éprouvette, ils découvrent les secrets de l'Univers; à des poètes, qui, dans les tempêtes de la mer quotidienne, élèvent un manuscrit au-dessus des vagues, ainsi que faisait l'autre en son fameux naufrage.

Que les poètes soient, en leur sort, misérables, au sens où l'entendent les bonnes gens, il n'en faut pas douter; mais il nous faut les envier, s'ils puisent un réconfort et une volupté perpétuelle dans la contemplation de leur propre gloire, qu'ils regardent déjà, tandis qu'elle monte, comme un soleil, sur les flots du futur.

Ce n'est, le plus souvent, qu'illusion d'optique. Il n'importe, en l'espèce, si les grands poètes et les mauvais rimeurs trouvent, en cette vision, un bonheur quotidien dont nous ne savons que rêver.

TOUTE LA VÉRITÉ SUR ŒDIPE...

à Maurice Rat.

Je ne sais comment, par cette soirée d'hiver, nous nous mîmes à parler d'Œdipe ou, s'il faut tout vous avouer, car je n'ai rien oublié de nos propos, Mme Baramel avait depuis un moment entrepris d'imaginer le costume que porteraient les plus fameux héros de la légende et de l'histoire, s'ils vivaient encore parmi nous; et comme elle alléguait que le malheureux père d'Antigone devrait être vêtu d'un complet veston noir, très ajusté, précisait-elle, mais rafraîchi d'une rose rose qui marquât son innocence, l'un de nous voulut évoquer une antique peinture où le pensif Œdipe au flanc d'un vase grec est assis devant le Sphinx : il est coiffé d'un chapeau mou, comme on en voit encore sur la tête de quelques poètes; des lanières de cuir montent de ses sandales et s'enroulent à ses jambes, cependant que de ses épaules descend un manteau court.

— Œdipe, dit M. Lalouette, est un personnage qui ressemble à la plupart de nos contemporains...

Et comme l'on se récriait, il poursuivit :

— ... je veux dire sur ce point précis que tant

que son existence est toute pleine d'étonnantes aventures, il ne comprend rien à ce qu'elles sont réellement. Combien d'hommes dans notre siècle et dans tous les siècles, — mais le nôtre paraît singulièrement obscur — qui n'ont rien deviné ni ne devinent rien des secrets dont ils ne voient autour d'eux que les quotidiennes apparences.

— J'entends bien, dit M. Polyphème Durand, que nous pensons tous connaître Œdipe tel qu'il fut; et ce n'est donc point pour vous étonner que je prendrai licence de rappeler ici qu'il était fils de Laïus, roi de Thèbes, et de Jocaste. L'oracle avait prédit à son père qu'il trouverait en cet enfant son propre assassin dont la mère deviendrait l'épouse. Laïus, qui donnait assez bien dans la superstition, mais on ne l'en saurait peut-être point blâmer, décida de perdre ce nouveau-né. Recueilli par un berger, le nourrisson fut offert à Polybe, roi de Corinthe, qui, vous le savez, l'éleva comme son fils. Devenu jeune homme, Œdipe, qui se croyait enfant de Polybe, rencontra, dans un chemin creux de la Phocide, son vrai père Laïus qu'il ne connaissait point et le tua d'un coup de bâton pour ce que le bonhomme refusait de lui laisser le passage. Arrivé devant Thèbes, il devina l'énigme du Sphinx, et le monstre, qui désolait le pays, se jeta dans la mer où il mourut aussitôt. Son vainqueur épousa la souveraine, qui était Jocaste, dont il ne savait rien sinon qu'elle régnait en ces lieux.

— De grâce!... Nous savons tout cela!

— Ne vous avais-je point dit que je ne pensais guère vous surprendre? Il n'est pas mauvais pourtant, si l'on veut poser un problème, d'en rappeler les données, et je ne prétends point

que je les aie toutes évoquées en mon petit discours, mais je les ai sans doute en assez grand nombre ranimées pour qu'il nous soit aisé de retrouver aux arabesques, si je l'ose dire, de cette fable vénérable et monstrueuse quelques-unes des aventures qui se montrent, dans la race des hommes, assez coutumières.

— Comptez-vous nous confier des horreurs? demanda Mme Baramel d'une voix inquiète, tandis qu'elle rougissait agréablement.

— Point du tout! Mais je songe à un tout autre Œdipe, qui est un enfant charmant et c'est-à-dire assez insupportable, qui ne veut point manger son potage et qui tape sur son assiette avec son petit couteau pour le seul plaisir de faire du bruit. Il tire la queue du chat qui dort; il ouvre la cage pendue au mur et les deux perruches bleues s'envolent. Son père lui dit :

— *Tu feras le malheur de tes parents!...*

Sont-ce là des paroles que les enfants n'ont jamais entendues? On ne pense guère pourtant que leur père, avant de les prononcer, ait pris soin de consulter les oracles! Je crois ouïr, du fond des siècles, la voix terrible de Laïus, un soir que le petit Œdipe refuse de s'en aller au lit :

— *On aurait beau le pendre par les pieds, on ne ferait rien de cet enfant!*

Cette parole ne sera pas perdue. Elle franchira l'océan des âges, comme disait l'autre. Mais vous savez ce qu'est une phrase, dès qu'elle se prend à voguer ou à voler. De bouche en oreille et d'oreille en bouche, elle se modifie : on nous assure maintenant que le petit Œdipe fut réellement pendu par les pieds. Les personnes savantes qui pratiquent l'étymologie vous diront que cette vérité demeure inscrite

dans le nom même de l'enfant et qu'*Œdipe* ne signifie rien autre que *pieds enflés*.

Mon oncle Philippe, quand j'avais six ans, me menaçait parfois d'un terrible supplice. Si je ne savais pas un mot de ma leçon, il me faisait entendre une harangue qui s'achevait toujours ainsi :

Je te ferai subir des peines sans pareilles
En te mettant la tête entre les deux oreilles.

Je tremblais et, alors que mon oncle me disait tout autre chose, il me semblait que mes deux oreilles allaient m'entrer dans la cervelle. Mais comment aurais-je distingué le sens des mots qu'il prononçait? J'étais trop effrayé de sa colère et des tonnerres de sa voix. L'oncle Philippe était un excellent homme; on le voit bien aux maux qu'il voulait me faire souffrir et je pense que le bon Laïus n'était pas, au fond, plus redoutable. Jocaste baissait la tête et quand le roi s'était tu, elle consolait le petit garçon, en lui disant tout doucement qu'il n'était pas encore coutume de pendre les enfants par les pieds. Œdipe souriait.

Quand il eut dix-sept ans, on décida qu'il passerait deux ou trois années à l'université de Corinthe, ville savante où l'on chérissait les beaux-arts. La Béotie était, comme disent aujourd'hui les bonnes gens, un peu provinciale, et les familles dont les récoltes étaient assez bonnes, ne manquaient pas d'envoyer leurs adolescents dans la ville fameuse au bout de l'isthme, où ils apprenaient l'art de bien parler ou de ne pas dire, du moins, trop de sottises après dîner. Les programmes des écoles corinthiennes étaient établis par une commission que présidait le souverain lui-même; c'est dire que

tous les élèves recevaient le même enseignement où se marquait la paternelle doctrine du monarque et l'on ne s'étonnera donc point que les auteurs de la légende en soient venus à déclarer, par une manière de fiction, que Polybe avait élevé Œdipe comme son fils, encore que l'enfant de Laïus n'eût jamais sans doute échangé quatre paroles avec le roi de Corinthe.

Que ce jeune homme ait quitté cette célèbre université fort ébloui de soi-même, ce n'est point chose qui puisse étonner personne et l'on connaît assez que ce n'est pas d'ordinaire à vingt ans que l'on manque de confiance en sa propre vigueur, science et destinée. On a tout appris, comme l'on sait, et revenu dans sa province agricole, le brillant Œdipe, tout bouillonnant sous ses couronnes scolaires, crut pouvoir briser par le moyen de trois ou quatre syllogismes bien déduits les bonnes et sages raisons que lui opposait son père sur le propos de je ne sais plus quelle affaire. On n'ignore pas que les syllogismes crépitent comme des mitrailleuses, mais que si le tireur est encore novice, il lui arrive souvent de ne les charger que de cartouches dépourvues de balles. Les personnes d'âge s'irritent alors et non point certes de n'être pas tuées; mais elles supportent malaisément qu'on pense leur faire la leçon par le moyen d'une si bruyante et vaine mousqueterie. Œdipe s'emporta comme s'il oubliait qu'il parlât à son père ou, s'il vous plaît mieux, comme s'il ne savait pas que ce fût à son père qu'il adressât ses impérieux et dérisoires discours, et le vieux Laïus en vint à lui dire :

— *Alors, vraiment, je n'existe plus!...*

— phrase dont on a fait ce que vous savez et d'où est née la fable du meurtre dans le chemin

creux. Le roi sentait d'ailleurs, et ne se trompait point, combien Jocaste admirait la vigoureuse éloquence du jeune homme. Ne l'avait-elle point porté et mis au monde? Comment ne l'eût-elle pas trouvé parfait? « *Mes petits sont mignons, beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons.* » On l'a déjà dit, et c'était un célèbre hibou qui parlait. Comment la jeune reine n'eût-elle pas pris parti, fût-ce en silence, pour son fils? Le monarque était déjà d'un autre temps. Il ne peut, songeait-elle, évidemment, rien entendre aux raisons des générations nouvelles. Il faut que les jeunes restent avec les jeunes. Il convient que les vieux demeurent avec les vieux pour ne s'égarer point jusqu'à ne pas admirer un enfant qui vient d'achever de si belles études et qui a découvert, comme en se jouant, le terrible secret du Sphinx... Ainsi rêvait-elle.

Laïus traînait mélancoliquement des jours pensifs, aussi triste en sa maison que s'il n'y était plus, ainsi que dans ces familles où les commandements de la morale sont respectés et honorés, mais où la mère et les enfants font une alliance si naturelle et si complète que le père n'y peut plus être compris. Nous sommes loin de l'Œdipe, Madame, que les poètes nous ont peint, mais vous démêlerez sans peine qu'il leur a suffi de pousser au tragique et au monstrueux des événements bien ordinaires et assez généraux pour construire cette légende qui nous épouvante encore.

Qu'est-ce qu'Œdipe sinon et tout simplement la lutte éternelle entre les générations qui se succèdent et où les femmes prennent parti et comme naturellement pour la jeunesse et la nouveauté? Œdipe vieillira. Il épousera une bergère ou une princesse : il aura des enfants à son

tour et verra renaître la même bataille où son âge l'aura mis du côté du couchant. C'est alors qu'il comprendra. On dit au Béarn : *Qui vit trop vieux voit trop de choses*... Et les poètes proclameront que pour ne plus rien voir du tout, Œdipe s'est crevé les yeux. C'est une allégorie, Madame, et dont vous ne croirez pas un mot, car la sagesse se refuse à distinguer rien de terrible, malgré la tradition, dans une légende où le grand secret qui faisait trembler Thèbes et que détenait le Sphinx n'était qu'une pauvre devinette qui n'amuserait même pas un enfant de dix ans.

— Une devinette!

— L'avez-vous oublié! Le Sphinx demandait aux voyageurs épouvantés : Qui a quatre pieds le matin, deux à midi et trois le soir ? Œdipe répondit : C'est l'homme, pour ce qu'au crépuscule de sa vie il s'appuie sur un bâton, après avoir, dans son enfance, marché sur les pieds et les mains. Voilà bien de quoi faire perdre leur temps aux gens qui passent! Œdipe... Ah! Madame, parlons, s'il vous plaît, de quelque légende plus sérieuse.

LES NOIX DORÉES

Je ne sais pourquoi, devant cet arbre de Noël, je me sens tout mélancolique. Peut-être simplement regrettè-je le temps heureux et lointain, si lointain, où je pensais que cette sorte d'arbres poussait dans un pays à peine fabuleux où les branches avaient accoutumé de produire entre leurs feuilles des chandelles roses, vertes, blanches et bleues, des comètes d'argent, de menus tambours, des trompettes dont l'embouchure était de porcelaine, que sais-je encore? à la façon naturelle où nos pommiers nous offrent des fruits qui ne sont pas moins mystérieux. Je rêvais au Pays de Noël qui était cultivé par des anges et où croissaient ces arbustes dans un air transparent et bleu. Je savais qu'en cet Etat, des lapins grands comme nos bœufs tiraient la charrue et mon oncle Théodore m'avait expliqué qu'on ne les mettait point sous le joug, mais qu'on les attelait à la manière de nos chevaux pour ce que, comme chacun le sait, les lapins n'ont pas de cornes. Tout cela me semblait fort heureusement déduit et je faisais le songe, quand je serais grand, de me rendre au Pays de Noël, encore qu'on me dît que pour y atteindre, il fallait pas-

ser une mer fort dangereuse où abondaient les loups nageurs de l'espèce la plus vorace.

Mais dans cet arbre de Noël, ce soir, et parmi tant d'autres ornements, je contemple des noix dorées et je pense aux vacances, qui me semblent à peine finies, à ces noix qui se gonflaient encore aux derniers jours de septembre aux rameaux tout chargés d'un lourd feuillage opaque dont le vert commençait à prendre les couleurs amères de l'automne. Le moindre coup de vent faisait une pluie de noix dans l'herbe mouillée; et dans ce grand noyer, comme aux saisons de notre enfance, habitait encore une chouette. Tous les jours, je la saluais.

Vous me direz que ce n'est plus la même et je le crois, hélas! mais c'est sa petite-fille ou sa petite nièce, je ne sais, et vous ne me défendrez pas d'ajouter qu'elle a toujours la même tête ronde — la même qu'on admire aux vieilles monnaies athéniennes — qu'elle est grosse comme un pigeon et vêtue d'un épais plumage fauve. Vers la fin de l'après-midi, alors qu'il fait encore bien jour, elle descend de sa haute branche, se perche sur un petit prunier et se pose enfin dans l'herbe où je ne sais point du tout quelle est son occupation, car, si je m'approche d'elle, ainsi que je faisais il y a plus de quarante ans, et le plus doucement du monde, sans fusil ni bâton et comme en souriant pour lui donner confiance, elle s'envole et disparaît dans son grand arbre.

Je ne vous ai point tout dit! C'est elle autrefois qui nous dénonçait à l'oncle Théodore quand nous avions mangé des noix. Vous ne me croyez pas? Je ne vous dirai certes point à la manière de Scarron :

Quiconque ne le voudra croire
Prendra la peine d'en douter.

Je vous supplie, au contraire, de me faire crédit et d'entendre mon histoire. On nous avait donc défendu de manger des noix, sinon au dessert; et l'oncle Théodore nous avait dit gravement :

— Si vous désobéissez, je serai prévenu par la chouette, qui est vigilante. Elle habite le noyer. Vous ne la voyez pas, mais elle vous voit; et si vous prenez une seule noix, dès que vous oserez arracher cette peau épaisse et verte qui enveloppe la coquille, elle vous lancera sur les doigts l'un de ses regards redoutables, et je saurai tout.

Nous étions fort interdits. Pendant plusieurs jours nous n'osâmes toucher à ces fruits défendus; mais il nous vint ensuite à l'idée que l'oncle, pour nous effrayer avait sans doute exagéré beaucoup le pouvoir de la chouette, et qu'au demeurant cet oiseau devait se soucier assez peu de faire punir des enfants qu'il ne connaissait que de vue. Bref, certain soir affreux, mon oncle, à table, considérant mon pouce et mon index :

— La chouette, dit-il, a regardé tes doigts! Le feu de son œil les a noircis. Qu'as-tu fait?

J'avouai en pleurant.

Ne me dites pas que c'est la peau des noix qui fait de telle taches. Je le sais maintenant. Je l'ignorais alors, comme l'année suivante où, pour éplucher en cachette les noix fraîches, sous l'arbre, et redoutant toujours le regard dangereux, je mis les vieux gants de mon oncle et constatai le soir délicieusement que les yeux de l'oiseau ne perçaient pas le cuir...

Nous rêvions sous les douces branches;
Tous les jours étaient des dimanches;
Rien d'heureux ne devait finir.
Où sont ces aurores lointaines?
L'eau qui chante par les fontaines

En emporte le souvenir.
Heureux matins, calmes soirées.
Mon cœur renaît à votre ciel
Quand je revois des noix dorées
Dans un feuillage de Noël.

MIDI

Midi sonne ou, peut-être, a déjà sonné. Lucinde au bras de son père entre dans l'immense église toute pleine de fleurs. Il lui semble qu'un flot de musique la porte. Elle baisse des yeux que trois mille yeux contemplent et ne sait plus du tout comment elle se trouve maintenant au pied de l'autel. Déjà dans l'assistance on songe aux compliments qu'on lui fera tout à l'heure comme à l'impourvu. C'est une vieille méthode que de préparer les impromptus; elle est excellente et il ne la faut point condamner si elle n'est qu'une aimable tricherie. Pourriez-vous d'ailleurs me faire aucun reproche d'avoir pris le soin de penser à vous? Ne me remercierez-vous pas plutôt si j'ai longuement cherché et choisi les mots qui pussent le mieux vous toucher? Je vois un monsieur qui ajuste sa phrase. Il détourne une célèbre maxime et je suis sûr qu'il vous dira tout à l'heure :

— Il est, sans doute, de bons mariages, mais le vôtre est, en outre, délicieux.

Comment?... Vous eussiez mieux aimé que le compliment vînt du cœur plutôt que de l'esprit, que l'on tentât moins de briller que de vous plaire et que les mots soudainement jaillissent

comme une fontaine qui se prendrait à chanter à votre seul regard? Certes... Mais peut-être que ce monsieur fort ému devant vous, vous dira sa phrase tout à l'envers. Ce sera votre triomphe.

Elmire n'est pas invitée à votre mariage. En aura-t-elle du dépit? Je ne sais. Peut-être n'étiez-vous pas conviée au sien et peut-être encore ne la connaissez-vous point du tout. Je la pourrais interroger sur ce propos, mais elle ne me ferait sans doute que de ces réponses incertaines qui seraient encore toutes mêlées de songes, car elle vient à peine d'ouvrir les yeux. Midi sonne pourtant, mais elle en a bien souci, je vous l'assure! On voudrait qu'elle dît comme Saint-Amant :

Je consacre un bel hymne à cette oisiveté
Où mon âme en langueur est comme ensevelie.

Entendez bien que dans l'état où elle est, on la verrait assez embarrassée de chanter aucun hymne, et tout son esprit, qui est le soir si vif, flotte encore sur cette vague mer dont les ténèbres s'ensoleillent et qui palpite confusément entre le sommeil et les décors quotidiens. Il n'y a pas deux minutes... Je n'ose vous le dire. Elle était encore « *comme un lièvre sans os qui dort dans un pâté* ». C'est un vers du même poète où il pense peindre le bonheur d'un paresseux. L'image, me direz-vous, est agréable si l'on parle d'un homme, mais il est bien vrai qu'on n'en pourrait user pour Elmire. Vous avez remarqué que j'hésitais tout à l'heure, et je retire donc ce lièvre où l'on ne saurait point en effet comparer une jeune femme. Mais elle a regardé sa petite pendule. Déjà midi! songe-t-elle en soupirant. Notez que midi en sonnant vient de l'éveiller et c'est dire qu'il la faut excuser de n'avoir su compter les douze tintements. Elle voudrait bien qu'il

ne fût que neuf heures. Pour se lever? Non point! Pour se retourner et se rendormir. Le sommeil est un bien si précieux! Songez que les grecs avaient pris beaucoup de peine pour inventer la tragédie à seule fin de débarrasser les spectateurs de leurs passions. A quoi bon se donner tant de mal et composer des centaines et des centaines de vers dont certains se montrent sublimes? Il n'est pas facile du tout d'écrire des vers sublimes, mais ils les tenaient pour une sorte de médicament à l'usage des mortels trop bouillonnants de mille fureurs. Vous me répondrez que vous seriez désolée que vos passions vous fussent enlevées, que les jours vous seraient aussitôt bien vides, et qu'il est, on l'entend de reste, Madame, de fort honnêtes passions. Acceptons pourtant le problème comme les grecs nous l'ont posé. Elmire ne lit point les tragiques d'autrefois si ses passions l'incommodent : il lui suffit de s'endormir pour n'en éprouver plus aucune. Voyez comme la vie est simple.

Rien ne vaut le charmant mystère
D'un cœur au sommeil engourdi
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures, dit Voltaire.

— Pourquoi dites-vous : « *dit Voltaire* »?

— Par extravagante honnêteté et parce que Voltaire a déjà cité ce fameux proverbe qu'il n'avait certes pas inventé; et s'il vous amuse d'entendre son quatrain qu'il avait écrit sur un cadran solaire, je ne vous ferai pas languir et le voici :

Vous qui vivez en ces demeures,
Etes-vous bien? Tenez-vous-y
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

Vous voyez qu'il suffisait d'allonger le dernier vers pour se divertir à nommer Voltaire, et il me souvient de la strophe la plus célèbre de Théophile Gautier où notre cher Fagus avait pris plaisir à glisser les deux mots : « *chanta Gautier* », comme l'on grave au flanc d'une maison le nom de l'architecte :

Tout passe. L'art robuste
Seul a l'éternité,
Chanta Gautier : le buste
Survit à la cité.

C'est une méthode dont on pourrait user en mille endroits, et tant de personnes qui savent un vers illustre et qui se demandent : « De qui est-il donc? » n'auraient plus à pâlir sur cette devinette où elles pensent parfois mourir d'angoisse. Mais ce sont problèmes dont Elmire n'a cure, tandis que le bout de son pied n'est occupé que de rencontrer l'une des deux mules bleues sur le tapis.

— Comme il est tard! dit-elle maintenant; et pourtant Isabelle murmure :

— Il n'est que midi!

Ne vous étonnez pas : je crois qu'elle a faim. Le déjeuner n'est, comme on dit, que pour une heure et quart; mais il sera certainement deux heures, quand on servira les premiers hors-d'œuvre. Dans ce bar, une tranche de jambon plus mince que l'ongle de son petit doigt et moins large qu'une feuille de capucine, va sauver Isabelle. Elle n'a pas faim; je me trompais, elle meurt de faim. Elle le dit. Sa voiture la ramène du Bois où elle a fait à pied presque une demi-lieue.

— Vous tombez donc du lit à l'aurore?

— Je m'y oblige, dit-elle, pour ma ligne.

Mais l'aurore est pour elle à neuf heures et demie. En se dépêchant beaucoup, comme elle parle, elle est prête à onze heures et quart. Elle a donc mis le nez dehors depuis moins de trois fois vingt minutes. C'est, vous n'en doutez pas, une grande sportive. Au saut du lit, elle se jette dans une piscine toute pleine d'une eau quasi glacée. Montaigne en frémirait d'une terrible horreur, lui qui détestait tout ce qui est brusquerie au moment de passer du sommeil dans la journée; il n'aimait point du tout les violences à cette heure ni à aucune heure et vous vous rappelez que lorsqu'il était enfant, pour ne le point trop émouvoir, son père le faisait éveiller, ainsi qu'il le rapporte lui-même « *par le son de quelque instrument* ».

— Je vous avoue, disait la paresseuse Elmire, que si je gagnais un petit gros lot, je ne manquerais pas d'avoir chez moi trois ou quatre musiciens dont la principale fonction serait de m'éveiller de la sorte en jouant un air tendre sur leurs violons; mais je leur commanderais de ne commencer leur léger concert qu'après le douzième coup de midi. Je ne suis point matinale. Je crois qu'on a déclaré que tout le plaisir des jours était en leurs matinées. C'est fort bien dit et il n'est que de s'entendre sur le mot de plaisir. Vous me pardonnerez si le mien est de sommeiller. Quand j'étais petite fille, j'avais un vieil oncle qui citait volontiers ce vers que je viens de vous rappeler et comme il le croyait bien connu de tous, il ne prenait pas la peine de le faire entendre jusqu'au bout.

Tout le plaisir des jours est en *etc...*

disait-il. C'était un nouvel alexandrin et je me

creusais la tête, pensant que les « ETC... » étaient les choses les plus ravissantes du monde et qu'on les nommait de ce mot bizarre pour que les enfants ne s'en pussent faire aucune idée. On en déduirait à loisir toute une philosophie. Qui ne se plairait à rêver à tous ces « ETC... » que l'on prend soin de ne pas mieux désigner, car les songes du bonheur souffrent malaisément qu'on les précise?

Pourtant Isabelle au bar est enchantée d'un quatrain qu'on vient de lui apprendre, car elle a l'âme fort naïve, et où il s'agit de je ne sais quel amour de l'*i-i* pour la *bre-bre* :

— De vous mon cœur est haï!
Que faire pour être cru?
La *bre-bre* dit à l'*i-i*
Qu'elle voulait un *ru-ru*.

Cela n'est point très clair, on vient de le reconnaître. Mais si *bis* veut dire *deux fois : bre-bre,* c'est *brebis, i-i,* c'est *ibis* et ses lèvres, de même sont le plus vivant et double *ru-ru* que l'on connaisse.

On avoue certes que l'on eût pu se contenter d'écrire, et plus simplement :

La brebis dit à l'ibis
Qu'elle voulait un rubis.

Mais que disons-nous? Du haut de la montagne au soleil glacée, le funiculaire vient de partir! Il est midi une, l'heure où Elmire voudrait qu'on l'éveillât doucement, l'heure où Lucinde s'agenouille. Iris aux skis légers se lamente. La neige lui était un délire et un délice, mais elle rêvait au déjeuner où on l'attend, hélas! Le petit train s'enfuit comme un plaisir manqué. Rien ne sert de courir, l'auberge est trop lointaine, où

déjà les truites en son honneur se dorent pour un festin qui devait être charmant.

Midi passé... Sur ton rocher
Faut-il, œil triste, que tu pleures?
Pourvu qu'on vienne la chercher
A quatorze heures...

LA RIME

à André Mars.

QUI songerait encore à composer des vers? A quoi bon forcer la nature, pour accorder deux sons s'infliger la torture et se mettre l'esprit et le cœur à l'envers? Un poète avouerait, si l'aveu n'était crime, à son sens, tant il a le jugement faussé, qu'il perd tout son loisir à chercher une rime, — et pour le seul respect d'un usage passé!

Une rime! Sait-on quelque jeu plus barbare? Si vous avez dit *marbre,* il ne faut dire *onyx,* mais *arbre!* Après *gabare,* on doit écrire *barre,* et *Vercingétorix* après *Ambiorix* (ou *Félix, Béatrix, Styx, Phénix* ou *larix*). *Larix* est le mélèze. Eh! bien, dites *mélèze,* et l'on vous entendra sans se rompre le front. Mais jamais les Enfants des Muses n'avoueront qu'à parler comme nous ils seraient plus à l'aise.

Pour moi, je n'entends pas comme ils font leur métier, et vous me donneriez un siècle tout entier, que je ne saurais pas, quand je fais mes articles, au lieu d'un *pince-nez,* écrire des *bésicles.* Le rime exigeât-elle absolument ce mot, je n'en voudrais user pour rien qui fût au monde. Mais voyez comme en prose on vogue au gré du flot et comme le navire est emporté sur l'onde.

Il n'est tout simplement que de vivre son sort et de s'abandonner à la manière arabe; le bon vent nous soutient et nous allons au port, sans crainte ni souci qu'il manque une syllabe.

Poètes malheureux, qui comptez sur vos doigts, vains légistes, pliés à de plus vaines lois, vous perdez tristement la plus belle journée. Pour dire votre rêve, il vous faut d'autres mots! Quand vous pensez *forêt*, vous écrivez *rameaux*, pour rimer. Quel métier et quelle destinée! Vous contemplez toujours votre songe qui fuit loin des mots que la Rime, en raillant, vous impose, poètes. Laissez-moi dormir en paix la nuit, sans rêver que j'attrape un double mot qui luit. Je ne veux écrire qu'en prose.

L'ACTUALITÉ

L'ACTUALITÉ, qu'est-ce donc? dit Ariste.

Nous causions au coin du feu, c'est-à-dire entre deux radiateurs. Dans une belle corbeille brillaient les premières oranges et fort acides; et une jeune femme dit en souriant, car elle avait beaucoup lu Verlaine :

J'ai peur d'un baiser
Comme d'une orange
Mais j'entends un ange
Qui veut se poser.

Dès qu'un rythme est donné, il faut être bien paresseux pour ne le suivre point, et l'un de nous, sur le même mètre, aussitôt entreprit, à sa façon, d'évoquer le dolent troupeau de Mme Deshoulières :

Sur ces bords fleuris
Qu'arrose le Gange,
Trouvez qui vous mange,
Mes chères brebis.

Là-dessus, Ariste, furieux qu'on ne lui eût point répondu, nous gourmanda de sacrifier de la sorte aux vains caprices de la rime.

— Tout beau! lui dit-on. Ne condamnez pas Virgile.

— Eh! quoi, Virgile rimait aussi? Nous ne l'avions jamais su.

— N'en doutez pas. Vous vous rappelez les quatre vers des *Sic vos non vobis* — ainsi vous. non pour vous — où il proclame que si les oiseaux font des nids, si les brebis portent la laine, si les abeilles composent le miel, si les bœufs traînent la charrue, ce n'est point pour leur profit personnel :

Sic vos non vobis nidificatis, aves;
Sic vos non vobis vellera fertis, oves;
Sic vos non vobis mellificatis, apes;
Sic vos non vobis fertis aratra, boves.

— Pauvres rimes! dit Ariste.

— Vous ne les voyez point toutes; et souffrez, pour vous convaincre, que de ces quatre vers nous en fassions douze. Lisez cette strophe, toute fleurie de rimes, et dont les vers ont tous cinq ou deux syllabes :

Sic vos non vobis
Nidificatis,
Aves;

Sic vos non vobis
Vellera fertis,
Oves;

Sic vos non vobis
Mellificatis,
Apes;

Sic vos non vobis
Fertis
Aratra, boves.

— L'agile Banville, en son langage, n'a jamais rien fait de mieux, vous l'avouerez!

— Mais l'actualité?... reprit Ariste.

— L'actualité, c'est l'orange un peu acide que vous pelez tandis que je parle; c'est la chose du moment et qui passe; et tout le plaisir de la vie est de rattacher cette chose fugitive à des choses plus anciennes et charmantes et durables, et d'assembler, comme nous faisons, autour de notre corbeille quotidienne, les ombres vivantes de Verlaine, de Mme Deshoulières et de Virgile — si, du moins, les *sic vos non vobis* sont de lui.

L'OPTIMISTE ET L'HUITRE

C'est en province, sans doute, et vous le pouvez vérifier au temps des vacances, que l'on rencontre le plus aisément des personnages singuliers. Les originaux ne chôment certes point à Paris; mais, dans les petites villes, où la vie quotidienne est plus retirée, où les hommes sont moins perpétuellement mêlés aux hommes, leurs bizarreries, s'ils en ont, trouvent toute licence de s'épanouir, sans que rien les puisse sérieusement gêner.

J'en ai rencontré un, dont la barbe blanchit, et n'ai jamais entendu de discours plus optimistes que les siens.

— Tout est bien, dit-il sans cesse; tout va bien et tout ira mieux.

Sa maison lui tomberait sur la tête qu'il saurait démêler en ce désastre quelque avertissement très utile à la conduite de son existence et à la perfection de sa philosophie. Il n'est point métaphysicien, au demeurant et se contente de vivre parmi les humbles réalités coutumières, dont les doctes, et non sans mépris, disent qu'elles ne sont que de misérables apparences.

Il a un petit jardin, où s'arrondissent quelques choux dont la couleur est d'un sombre azur.

Dans cet enclos brûlant, où il nourrit cinq ou six poules d'une race fort commune, il sourit au soleil, qui, ces jours-ci nous accable de rayons aussi gros et redoutables que des poutres enflammées. Comme l'une des poules soudain chantait, il me dit :

— L'entendez-vous ? Ne pensez pas, de grâce, qu'en ces cris heureux elle exprime, comme on le croit à l'ordinaire, son allégresse. C'est une erreur trop répandue. Elle vient de faire un œuf; et son chant, qu'elle répète, n'est que pour m'en prévenir, afin que je puisse le ramasser, sans retard, car j'aime les œufs frais qui sont un délicieux présent que la nature nous fait apporter par certains oiseaux. N'en doutez pas, monsieur, les animaux et les plantes n'existent que pour le service de l'homme.

— Je le crois volontiers, répondis-je, et vous dirai seulement, si vous me le permettez :

L'éléphant presque humain, les plaintives chamelles
Qui laissent les enfants épuiser leurs mamelles...

— Que ferions-nous ici de ces bêtes lointaines?

— Attendez, de grâce.

Et les oiseaux privés, dont le chant entendu
Avertit l'homme à jeun du fruit qu'ils ont pondu.

Voilà vos poules, Monsieur.

— Qu'est-ce là?

— Quatre vers seulement de *La Chute d'un Ange*.

Il épongea sont front, qui ruisselait, et reprit :

— L'homme est plein de génie et j'admire le tour de ses pensées. Songez, par exemple, qu'il a divisé la semaine en sept jours, qu'il a démêlé sept couleurs et sept notes musicales, mais que,

par une prodigieuse inspiration, c'est uniquement à ces notes qu'il a donné des noms d'une seule syllabe : *do, ré, mi...* Vous ne me suivez pas? Supposez qu'à la façon des jours ou des couleurs, le *fa* se fût appelé *lundi,* ou le *sol : indigo,* c'eût été deux ou trois syllabes pour une seule note et, par conséquent, la mort du solfège; ou, pour mieux dire, il n'eût su naître.

Je songeais à m'enfuir poliment, quand il ajouta :

— Dès que l'on a compris l'harmonie universelle et que tout tourne autour de nous, on s'élève aisément au point de se pouvoir satisfaire de plaisirs immatériels; et, toutes les années, au bord de l'océan, du haut d'un rocher, je pêche l'huître à la ligne.

— Vous en prenez beaucoup?

— Je lance ma ligne. Si l'huître se ferme sur mon hameçon, je tire. Mon fil se rompt. J'ai gagné.

— Vous avez gagné?

— Eh! oui. J'avais une huître.

C'est un extravagant. J'en connais des milliers.
Leurs exploits nous sont familiers.
Un plan de l'univers décore leur pupitre.
Ils cueillent en eux seuls les plus rares des fleurs,
Cassent vingt fois leur fil sans emporter une huître,
Et contemplent le monde à travers une vitre
Que leurs songes ont peinte aux plus tendres
[couleurs.

POÉSIE DE L'INDICATEUR

Qu'en dis-tu, voyageur, des pays et des gares?

chantait Verlaine, et nos grands-pères eussent été fort surpris que l'on pût vendre, ainsi qu'on l'a fait à l'Hôtel Drouot, entre des livres rares de La Fontaine et de Crébillon, un petit ouvrage qui contient sans doute moins de lettres que de chiffres et plus de nombres que de mots, et qui est, tout simplement, publié à Londres en 1846, l'un des premiers indicateurs de chemins de fer. Ainsi le temps s'en va, comme on l'a déjà dit ; mais il le faut remercier, peut-être, si sa fuite même a cette vertu de rendre précieuses certaines brochures dont leurs contemporains eussent pu faire des cornets à bonbons; et voici donc que notre matériel ferroviaire, pour parler le jargon de ce siècle où nous sommes, nous apparaît plus vénérable et qu'un indicateur lui sert de parchemin,

Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

Encore qu'il eût pu retrouver en eux le parallélisme heureux des alexandrins, Vigny, vous le savez, n'aimait guère les rails :

Evitons ces chemins. — Leur voyage est sans grâces...

Pour jeter en éclats la magique fournaise,

(c'est la locomotive et l'on en est bien aise;)

Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

Je ne sais point si les petits garçons ont accoutumé de faire dérailler les trains, et je songe, avec vous, à l'aiguilleur que nous a peint Charles Cros :

... Sa femme, hélas! qui serait blonde,
Sans le sombre glacis du charbon, le seconde.
Leur enfant, ange rose éclos dans cet enfer,
Fait des petits châteaux avec du machefer!

Il n'importe! Vigny ne peut souffrir les trains et proclame que le voyageur, ou, pour parler comme il fait :

... l'humaine créature
Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair...
Le paysage dans le cadre des portières
Court furieusement, et des plaines entières,
Avec de l'eau, des blés, des arbres et du ciel,
Vont s'engouffrant parmi le tourbillon cruel
Où tombent les poteaux minces du télégraphe
Dont les fils ont l'allure étrange d'un paraphe.

Que vous inspirez mal, beautés de la Vapeur! A vos seuls souvenirs les Muses prennent peur; mais dans ces quelques vers et sans reprendre haleine, n'aurions-nous pas quitté Vigny pour Paul Verlaine?

Emporte-moi, wagon!...

crie Baudelaire; mais Coppée :

Oh! dans le noir wagon l'horrible nuit passée!

Oh! qu'ils sont chers, les trains manqués...

murmure Laforgue.

Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares!

reprend Charles Cros.

C'est un soir que le train faisait halte en Pologne...

dit M. François Porché; et Bataille :

Peut-être un souffle triste ouvrira la croisée...
On entendra passer les longs chemins de fer...

et Mme de Noailles :

Sans vous, connaître encor le bruit sourd des [voyages,
Le sifflement des trains, leur hâte et leur arrêt...

et Samain :

Un chien perdu qui pleure, ou le long sifflement
D'une locomotive — au loin — mélancolique...

tandis qu'aux songes de Franc-Nohain, la locomotive, le même, peut-être, qui ne peut s'arrêter, regarde les vaches dans les prés, et leurs veaux, et fait le rêve d'un impossible bonheur :

Jouir en paix de la nature,
Avec une progéniture
De petits locomotiveaux.

C'est en vain qu'à Paris quelque nouvel auteur pense faire régner ses flûtes inquiètes. Parnasse est occupé sur toute sa hauteur, et pour ouïr chanter mille et mille poètes, il suffit d'entr'ouvrir un vieil indicateur.

D'UNE MACHINE A MESURER LA BEAUTÉ

QUEL siècle fut jamais si fertile en merveilles? C'est du nôtre, on l'entend, que je vous parle ici. Il faut, pour dire : *non,* lorsque l'on vous dit: *si,* fermer les yeux, le nez, la bouche et les oreilles. Il n'est pas de matin ni de soir radieux qui ne nous révèle l'invention de quelque machine; et vous n'ignorez point qu'un appareil nouveau, reliant, par un fil, un fruit aux mystères d'un microphone, sait exprimer en un son, plus ou moins aigu, le degré d'acidité du pamplemouse, de la pomme, de l'orange ou du chasselas. Une chanson, jadis fameuse, nouera bientôt sa mélodie au texte que je vous prie d'entendre : *Le printemps chante... L'acide chante, — dans les buissons;; — lyre charmante — des floraisons!...*

Mais il nous manque encore une machine : celle qui saurait mesurer la beauté. On en cherchera longtemps le principe et les éléments ingénieux. Un vieux monsieur fort docte, me disait hier soir :

— Nos idées sont si confuses que nous ne saurions déclarer si, dans l'absolu, les dames sont plus belles que les hommes ne sont beaux. J'inclinerais pourtant, continua ce railleur, à donner, sur ce point, le laurier aux fils d'Adam, pour la seule raison, je l'avoue, qu'une expérience,

déjà très longue et quotidienne, n'a point cessé de me montrer l'effort où s'appliquent, sans défaillance, les filles d'Eve, afin de se mieux parer. Mon grand-père aimait à dire que ce sont les belles plumes qui font les beaux oiseaux et il est hors de doute, en effet, qu'entre un colibri et un moineau, quand on les a plumés, la différence n'est pas grande. Mais, pour reprendre le fil de notre propos, que nous tenions d'ailleurs encore du bout du doigt, voyez comme les hommes, à l'accoutumée, sont peu soucieux de piquer des plumets ou de nouer des roses, à leur chapeau. Nous portons toujours les mêmes vêtements, qui sont fort simples, et si le poète eût pu dire : *La forme d'une robe Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel,* on ne saurait parler de la sorte, lorsque l'on songe uniquement à nos vestons, où les nuances de la mode, ou ses caprices, sont imperceptibles, comme les variations des lois, dans une république heureuse. De tout quoi, comme on écrit au Palais, nous déduirons que la beauté de l'homme est si parfaite qu'il se doit seulement occuper, comme il fait, de la couvrir de vêtements sans grâce et qui ne servent qu'à la voiler, pour garder les rues, boulevards et carrefours d'en être éblouis; tandis que la beauté des dames est en leurs robes, chapeaux, aigrettes, gants, souliers et fourrures, si bien que j'imagine parfois, en mes nuits insomnieuses, une manière de ballet délicieux de ces objets inanimés — avez-vous donc une âme? — où les renards naturalisés broutent la fraîcheur des tulipes artificielles.

Puis, il se prit à soupirer, car il était vieux, et songeait, en sa mélancolie, que le temps était passé, où ses lettres d'amour recevaient de tendres réponses.

MIROIRS

UNE étrange nouvelle est jusqu'à nous venue. Mais, au même moment, ne l'avez-vous connue? Vous savez donc qu'un ingénieur vient d'inventer une étonnante cuirasse. Elle n'est pas en cuir, malgré ce nom que je viens de lui donner; mais il y a beau temps, belle heure, belle heurette ou, comme l'on dit, belle lurette que le métal, pour protéger les combattants, a remplacé la peau des animaux. Cette cuirasse est d'ailleurs en verre. Je le pense. Je ne l'affirme pas. Mais ce dont je suis sûr — ou, du moins, je suis assuré qu'on nous l'a dit — c'est qu'elle est un miroir; et si elle sait envelopper l'homme de la tête aux pieds, il se trouve aussitôt invisible, par la bonne raison que toute sa surface reflète le paysage environnant. L'adversaire, loin de démêler l'ennemi qui la porte, contemple en elle des feuillages et des troupeaux. Imaginez, dans un bois, cent hommes habillés de la sorte, au clair de lune, et c'est, à vos yeux, la forêt qui marche, ô Shakespeare, tandis que frémit cette lumière gris de perle, et fameuse, qui descend sur la cime indéterminée des forêts... La petite troupe suit-elle un large chemin... Vous haussez les épaules? Vous répondez avec scepticisme :

— Un miroir qui se promène sur une grande route est un roman!

Mais à ces mots :

— Tout beau! téléphonerait de Grenoble notre ami Henri Martineau, penché sur les trésors de Stendhal. Respectez le texte et dites : « Un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. » C'est dans *Le Rouge et le Noir*.

Mais supposez que l'ennemi se sache aussi vêtir de pareilles glaces : les guerriers des deux armées, pensant marcher en de paisibles clairières, ne se verront qu'à l'instant qu'ils seront tout mêlés, en un horrible fracas de verre brisé. N'y touchez pas.

Nous aussi, par cette vie quotidienne, nous nous habillons souvent de miroirs. La politesse nous y convie, et je veux dire que nous glissons en nos paroles, en nos sourires, en nos gestes, les sentiments que nous devinons en celui ou celle qui nous parle. Nous les réflétons, afin que, se retrouvant en nous, ils nous jugent aimables. Leurs soucis deviennent les nôtres; leurs plaisirs fleurissent en nos yeux. Ils nous voient éprouver leur joie ou leur colère. Nous devenons miroirs tant nous aimons à plaire. Nous nous effaçons, car est-il rien de plus modeste qu'un miroir? On ne le voit jamais. On ne peut considérer en lui que ce qu'il n'est pas. Penchez-vous sur son cristal, pour le mieux observer : vous ne verrez que vous-même.

D'UN RÊVE DE BONHEUR

« Tout *le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer au repos dans une chambre.* » Ce n'est pas nous qui songerions à le nier; et, singulièrement, en nos temps si pleins d'agitations, nous sommes tout prêts à nous peindre une calme et belle image du bonheur, dès qu'on nous rappelle la découverte de Pascal.

On se demande, au demeurant, comment nous pourrions accorder avec cette sagesse le train de nos nuits et de nos journées. On admire certes ceux qui trouvent leur salut et la paix dans la retraite, et ceux mêmes qui, dans le silence, consacrent leur vie à quelque immense travail; mais, leur œuvre achevée, il leur faut bien sortir de leur tanière, s'ils veulent répandre les idées qu'ils ont démêlées et nouées dans leurs longues méditations. Ils courent chez l'éditeur; ils bondissent chez le directeur du théâtre, si c'est en une comédie qu'ils pensent avoir enfermé tout le secret de l'homme et de sa destinée; les voilà hors de leur chambre, loin du repos; les coups commencent de pleuvoir sur leurs épaules; l'éditeur se cabre ou gémit; il dit que les affaires sont mau-

vaises et qu'on veut le ruiner; le directeur exige qu'on supprime deux personnages, car tout est hors de prix, les couturiers comme les comédiens. Notre auteur est embarrassé; il est tout ébloui, à la manière d'un mulot, quand il sort brusquement de son noir souterrain et que son petit museau écarte l'herbe ensoleillée. C'est la vie quotidienne et ses tourbillons. Essayez donc d'y adapter heureusement et tout d'un coup les systèmes philosophiques que vous avez conçus dans l'ombre laborieuse! Déjà, dès qu'on discute vos idées, avant même que l'on ait tenté de les réfuter, le sage, que vous pensiez être, se montre le plus passionné des mortels. Vous prenez vos contradicteurs à la gorge; votre plume lance la foudre; l'encre bout dans votre encrier! Qui vous ferait rentrer dans votre chambre, quand vous êtes tout enivré du combat? Vous devenez pareil à tous les autres hommes; vous êtes jeté dans cette guerre qui ne connaît point de fin, car les humains succèdent aux humains, et les jeunes gens ramassent, pour les aiguiser, les armes de ceux qui tombent dans la nuit.

Le repos dans la petite chambre, quel beau songe! Mais il y faudrait d'abord du loisir. Qui saurait en donner aux hommes? Quelque dieu; *deus nobis*... chantait le berger de Virgile. Vains soupirs; et, nous en demandons pardon à l'ombre lumineuse de Pascal, autant vaudrait regretter que les épaules humaines fussent dépourvues, comme elles le sont, de ces longues plumes blanches qui nous donneraient licence, et comme en nous jouant, de passer dans l'azur les saisons moroses de la terre.

Des ailes!... Un instant chaque jour, il n'est pas défendu de se plaire à des songes; car que faire en un gîte?... Et le petit garçon Patachou

me disait, l'autre année, que lorsqu'il serait vieux, il ne manquerait pas, tous les soirs, de mettre des lunettes avant de s'endormir.

— Et pourquoi donc, Patachou?

— Pour mieux voir mes rêves.

LE CHIEN QUI SE TAIT

Monsieur, me dit le docteur Laverdurette, j'ai toujours goûté je ne sais quel plaisir à soigner mon chien Castor, quand il était malade. Entendez, de grâce, que ce plaisir était tout mêlé de mélancolie, car j'ai le cœur quasi fendu aux misères des pauvres êtres, qu'ils soient pareils à nous ou qu'ils aient coutume de marcher à quatre pattes; mais ce plaisir dont je vous parle naissait en l'espèce du silence de mon patient.

Je sais, Monsieur, que vous écrivez dans les journaux et que vous composez des livres, et si je vous le dis, ce n'est donc pas pour vous l'apprendre, mais afin de vous rappeler que vous rencontrez sans doute à chaque instant des personnes qui, non contentes de vous déclarer qu'elles ont lu vos ouvrages — alors qu'on distingue aisément aux paroles qu'elles prononcent à leur sujet qu'elles n'en ont assurément rien fait, — se répandent en jugements sur les belles lettres, comme si, poussées par quelque démon, elles voulaient montrer qu'elles ignorent absolument les mystères dont elles pensent parler. L'ignorance est assez bien répandue. Celui-ci, pour ce qu'il sait à peu près chanter *J'ai du bon tabac,* vous donne sans frémir son

opinion sur la déclamation selon Lulli; cet autre, qui distingue tout juste le violet du bleu, se croit fort propre à disserter de la peinture à la fraîche, que nous nommons, je crois, à fresque, mais je n'entends rien aux langues étrangères; et cet autre enfin, parce qu'il use dans la conversation et comme nous faisons tous, des mots de notre pays, mais qui croit encore qu'un auteur qui écrit compendieusement s'abandonne aux voluptés de l'abondance comme aux ivresses de la prolixité, — cet autre, dis-je, se juge en possession de discourir des ténèbres mallarméennes et proclame en deux demi-phrases, et sans songer à sourire, que Balzac et Stendhal, dont il tient pourtant à saluer le génie, ne savaient point construire ni nouer leurs propositions.

Ne pensez pas qu'à mon tour j'entreprenne de vous donner mon avis sur des matières que je n'ai point spécialement étudiées; mais si, durant de longues années où mes cheveux eussent blanchi s'ils n'avaient pris soin de faire une retraite qui m'a laissé la tête fort nue, j'ai donné mes soins à de très nombreuses personnes, je puis vous confier que beaucoup d'entre elles n'ont point manqué de m'exposer comme elles entendaient les méthodes de la médecine. S'il m'arrivait de visiter un ébéniste, je ne me mêlais point de lui montrer comment on doit choisir, tailler et ajuster les bois pour faire des meubles solides et qui enchantent les yeux. Je ne me fusse point aventuré à le haranguer imprudemment sur le propos d'un tel empire qui était le sien et dont il connaissait, je pense, tous les secrets; mais il n'avait garde de se montrer également discret et me faisait perdre mon temps à l'ouïr tandis qu'il me découvrait ses

vues particulières sur l'art que je venais pratiquer chez lui.

Mon chien, Monsieur, ne parle pas. Quand il souffre, il est triste; il se couche à mes pieds; son regard m'implore et, si je ne vous faisais une manière de discours depuis un quart d'heure, je vous avouerais que j'aime peu modérément les êtres qui se taisent. J'entends certes que je ne puis poser à Castor certaines questions qui sont, en l'exercice de notre art, fort profitables. Son silence du moins lui interdit de me répondre tout de travers et de rechercher, pour me les faire entendre, de ces formules ingénieuses où tant d'hommes risquent de nous égarer; mais il est si peu de gens qui aient le goût de la vérité! Vous savez que cette personne n'a point accoutumé d'être vêtue d'aucun voile quand elle sort de son puits. Ne me parlez point de tant de phrases, quand deux mots parfois suffiraient, et je sais bien que, selon la formule fameuse, la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée... Ah! Monsieur, si les insectes avaient parlé, J.-H. Fabre, leur célèbre confident, n'aurait à peu près rien su d'eux.

DE LA COULEUVRE AU TÉLÉPHONE

Il n'est point défendu de s'abandonner à des rêveries en ces semaines où commence le temps d'un court repos, et les hommes sont sans doute et à l'ordinaire assez laborieux, mais il n'empêche que toute l'année ils songent aux vacances, à celles qui sont passées, à celles qui viendront, et c'est de la sorte qu'à tout âge, et leur barbe fût-elle déjà blanche, leur cœur ne cesse point de battre comme il faisait jadis, aux saisons qu'ils étaient encore écoliers, dès qu'ils se prennent à penser aux journées d'un loisir ensoleillé; et déjà tout à l'heure, à l'ombre d'un pommier, dans les prés, nous étions quelques amis qui nous réjouissions d'avoir fui la ville.

— Tandis, nous disait M. Bonaventure Lalouette qui est sculpteur :

Tandis que la prairie est un lac de clarté,
Heureux qui sous un arbre où murmure l'été,
Respire et sait goûter en oubliant son œuvre
Le plaisir d'être assis qu'ignore la couleuvre.

— Vous ne dites que des folies! s'écria Mme Baramel, et je vous demande ce que vient faire ce serpent dans ces vers que vous improvisez!

— Il est permis, Madame, quand on est au mois d'août et que l'air est si chaud, de s'abandonner à quelque caprice, et ce n'est point pourtant ce que j'ai fait, car je me suis montré devant vous le plus raisonnable des hommes en prenant soin seulement de vous rappeler que les couleuvres n'ont point accoutumé de s'asseoir. Est-ce quelque erreur où je tente de vous entraîner? Ou bien soutiendrez-vous que les serpents, dans leurs tanières, ont un petit mobilier pareil au nôtre? Et s'il convient ici, Madame, qu'on précise, avez-vous vu jamais une couleuvre assise?

— Je crois que vous recommencez à faire des vers!

— Cela n'est point du tout défendu que je sache, et je voudrais vous convier à songer où en seraient les arts du meuble si la race des hommes avait eu la forme des couleuvres. Vous n'y aviez point encore songé, mais ce n'est pas une raison qui suffise pour que nous écartions cette hypothèse que je vois que vous jugez toute pleine d'extravagance. Il n'y eût eu sur cette planète ni chaise, ni fauteuil, ni canapé; et il faut donc que les ébénistes se réjouissent et plus amplement encore que je ne fais, à cette pensée qu'il nous est possible de nous asseoir et que nous y prenons un plaisir, je vous le confirme, que la couleuvre ignore; et j'avoue, encore que vous vous moquiez de ce que je dis, qu'il m'est agréable de vous haranguer ainsi, sans être à chaque instant dérangé par quelque importun, comme à la ville.

A ces mots, M. Polyphème Durand pria qu'on l'entendît et nous récita ces deux vers seulement:

Gob Eur Mai Wag Por Suf Pro Dan Mon Arc Alé
Opé Did Odé Car Ric Roq Tur Tri Tru Klé.

— Avez-vous perdu l'esprit?

— Non point! Quand vous avez parlé d'importuns, j'ai pensé tout de suite à l'un des instruments, dont ils usent le plus volontiers pour nos supplices... Il vous suffira, c'est chose aisée, de terminer chacun de ces mots dont je ne vous ai dit, selon la coutume nouvelle, que les trois premières lettres; vous reconnaîtrez *Gobelins, Europe, Maillot, Wagram, Port-Royal, Suffren, Provence, Danton, Montmartre, Archives, Alésia, Opéra, Diderot, Odéon, Carnot, Richelieu, Roquette, Turbigo, Trinité, Trudaine, Kléber...* C'est une revue des secteurs du téléphone à Paris. Ils n'y sont point tous. Dans cette tragédie, les mots les plus fameux perdent leur queue ainsi que le renard; et puisqu'il faut, comme parlent les bonnes gens, faire le numéro à l'automatique, on ne dit plus, par exemple, *Balzac,* mais *Bal.* Voilà dans notre siècle, où la machine mène ton malheureux auteur, ô *Comédie Humaine.*

> Bossuet serait Bos, comme Corneille, Cor;
> Corot, Coriolan deviendraient encor Cor...

Heureux les hommes, en cette aventure, dont le nom ne compterait que trois lettres, comme M. Rip ou comme Aba, qui fut roi de Hongrie, ainsi que je viens de le lire dans mon dictionnaire!

LE POISSON DU DOCTEUR

Monsieur, me dit le Docteur Laverdurette, en frottant doucement avec sa barbe, qui était longue, molle et blanche, les verres de ses lunettes, je ne songe point du tout à vous faire un conte sur le propos de ce mois d'avril où nous venons d'entrer et qui est pourvu en guise de concierge, et si je puis ainsi parler, d'un poisson fameux. On ne pense guère à lui le long de l'année, mais il ne manque pas d'occuper les esprits tous les douze mois et durant quelques heures au lendemain du 31 mars.

J'ai été jeune, Monsieur. Pourquoi souriez-vous? Sans doute ne fais-je en parlant de la sorte qu'énoncer une vérité si évidente qu'il peut sembler qu'il était tout à fait inutile de la proclamer, car on sait bien que le temps ne fait point de saut et que je n'ai donc pu parvenir à l'âge où vous me voyez sans être passé par l'âge où je vous considère. Que ces verdoyantes saisons soient à jamais pour moi disparues, je ne dirai pas qu'il n'importe guère, car je les regrette et, parfois, assez furieusement, mais encore qu'elles ne vivent plus que dans mes souvenirs, elles me sont précieuses et forment l'aliment de mes songes.

En des temps fort anciens et tandis que j'étudiais la médecine, je me trouvai fiancé. J'avais le cœur tout plein d'une allégresse émue et comme notre mariage ne devait être célébré qu'au lendemain du jour où je serais docteur, et qu'Isabelle dut accompagner son père, qui était veuf, jusqu'aux Indes où il allait régler quelques affaires dans une indigoterie dont il était propriétaire, je ne sais par quel caprice charmant et, sans doute, pour qu'à tout instant dans ma chambre je fusse prié de penser à elle, elle me fit présent d'un poisson rouge que nous nommâmes Colibri, me disant en riant que si je décidais de renoncer à notre mariage, je n'aurais qu'à lui retourner ce vivant cadeau. Vous me voyez, Monsieur, dans le cas où j'eusse cessé de chérir Isabelle, expédiant un poisson rouge, malheureux passager de quelque paquebot, et qui eût sans doute péri du mal de mer, comme certains disent qu'il arrive aux poissons d'eau douce, quand on les expose au trop long roulis des flots salés.

Il y a fort longtemps de cela. Je n'ai jamais revu Isabelle, mais j'ai toujours le poisson rouge. Il serait peut-être vain de vous conter que près de Bombay, elle fut mordue par un serpent très redoutable, mais qu'on la put sauver pourtant, ce qui la garda d'imiter le destin célèbre de la fille de Cérès à qui, vous le savez, le venin fit perdre la vie et qui devint la reine de ces empires souterrains qui s'étendent sous je ne sais quelle lumière incertaine, et qui frémissent depuis une trentaine d'années, si j'en crois quelques hommes doctes, au passage bruyant du métro. Que ce serpent ait été la cause de mes larmes, il n'en faut pas douter, puisque Isabelle ne manqua pas, comme je l'appris par la suite,

d'épouser le jeune médecin qui l'avait guérie. A cette nouvelle, je me trouvai si hors de sens, que j'en vins à penser que ce docteur avait d'abord introduit le serpent auprès de ma belle afin de se procurer ainsi l'occasion d'une cure si merveilleuse; mais plus sage aujourd'hui, je me ferais scrupule d'accuser si cruellement un de mes confrères.

Colibri ne respire plus; ce serait le Mathusalem des poissons rouges! Je l'ai fait empailler, et quelques grains de plomb, que l'on a glissés dans son ventre, font qu'il se tient entre deux eaux comme s'il vivait encore. Il dort. C'est tout ce qu'il me reste de ce rêve de ma jeunesse. Il m'est amer, sans doute, de le contempler; il m'est doux pourtant d'évoquer ainsi le temps où j'avais encore de ces illusions qui embellissent la vie. A mon âge, Monsieur, que vous connaîtrez, le passé semble tout plein de songes empaillés.

AHMED ET SA LIONNE

Monsieur, me dit le Docteur Laverdurette, au moment que je bouclais mes valises, je regrette fort que mon âge m'interdise de vous accompagner dans ces décors fameux de l'Afrique du Nord que vous allez admirer. Je ne saurais guère vous donner de conseils ayant été pourvu toute ma vie d'un de ces tempéraments qu'on nomme casaniers, qui a fait que j'ai beaucoup plus voyagé dans les livres que dans l'espace. Je ne le regrette point beaucoup, encore que les jeunes gens pensent que j'en dusse avoir honte, et me console de cette mauvaise opinion qu'ils ont de votre serviteur en songeant que mes lectures m'ont voituré, si je le puis dire, dans les régions les plus belles et les plus émouvantes en même temps que les plus sereines, sans que j'eusse à prendre la peine de quitter seulement mon logis. Je ne dis point cela pour vous décourager, et puisque vous me parlez de l'Afrique, je me souviens que mon vieil oncle Théodore y passa jadis quelques semaines et qu'il y pratiqua même la chasse aux lions. C'était, vous l'imaginez, en des temps très anciens, car vous êtes encore jeune, et pourtant j'étais déjà né.

Mon oncle avait donc gagné l'Algérie afin d'y recueillir, pensait-il, quelques éléments pour une *Vie de Regnard,* qu'il préparait, et vous n'avez pas oublié que ce fameux poète comique fut captif chez les Barbaresques avant que, traîné par des rennes sur les neiges de la Laponie, on le vît monter vers le pôle jusqu'au moment que la terre lui manqua, comme il l'a dit, avec ses compagnons, en quatre vers latins.

C'est à côté d'Alger que mon oncle eut soudain l'envie de chasser le lion. Vous me direz au reste, qu'il ne pouvait rêver de tuer aucun tigre en ce pays qui n'en produit point, quoi qu'il en soit dit dans *Ruy Blas :*

... Vous voulez que j'émigre
Dans cette Afrique où l'homme est la souris du tigre!

Il était donc raisonnable qu'il pensât aux lions, quoique l'on n'en trouve guère non plus dans la banlieue des grandes villes. Mais il avait rencontré Ahmed, qui avait une lionne assez apprivoisée dans une grande cage de bois, et qui dit à mon oncle :

— C'est le bon moment, car voici la saison où les lions cherchent les lionnes.

Et voilà nos deux hommes, par une belle nuit, assis dans la solitude, sous un palmier, les fusils prêts.

— Nous prendrons des lions vivants! avait dit Ahmed, mais il avait été convenu que s'il perdait sa lionne en l'aventure, on la lui paierait, et ce n'était que justice. A cinquante mètre des chasseurs, elle était donc dans sa cage où l'arabe l'avait attachée d'une corde assez longue, et la nuit était fort noire. Ahmed tenait le bout d'une autre corde. Mon oncle était inquiet. Attendre des lions sous un arbre nocturne : c'est un vers,

mais non pas un tranquille plaisir... Si brusquement le fauve paraissait...

— Je le sens, dit tout à coup Ahmed, qui avait la narine très subtile. Il tira donc sur sa corde qui, par un jeu de poulies, souleva dans les airs la porte de la cage. On entendit je ne sais quel grognement qui parut à mon oncle des plus effroyables.

— Il est dans la cage, dit Ahmed qui lâcha la corde, et l'on entendit la porte qui retombait. Les chasseurs attendirent prudemment que le jour fût revenu et, au premier rayon de la lumière, ils virent que la cage close était vide. La lionne, brisant son lien, s'était échappée par la porte un instant ouverte. Ahmed se prit à crier que la scélérate avait couru vers le lion, au lieu de l'attendre, et continua ses hurlements jusqu'au moment que mon oncle lui eût payé le prix de la bête. Ils se quittèrent.

Comme il repassait, quelques jours plus tard, devant la maison d'Ahmed, mon oncle Théodore entra. La lionne était là, dans sa cage. Ahmed se mit à trembler :

— Pardonnez-moi, dit-il en se jetant aux pieds de mon oncle : je suis si pauvre! Nous n'avons plus aucun lion dans le pays et ma lionne me fait vivre. S'il passe quelque voyageur, je lui propose une belle chasse, et cette lionne qui m'aime revient toujours à la maison.

LA SIRÈNE

C'EST le soir de Noël et dans sa chambre, le poète Polyphème Durand songe mélancoliquement aux Noëls de son enfance. Je suis tout seul, murmure-t-il. Quelques amis m'avaient prié à leur réveillon et je leur ai niaisement répondu que j'avais déjà pris un engagement. Quelle sottise! Je rêvais de passer cette soirée dans la solitude de mes souvenirs et ne connais pas maintenant de dessein plus stupide. Là-bas, on rit dans cinq ou six maisons, où je pourrais être. Je n'aurais su me trouver dans toutes à la fois, je l'avoue, mais une seule m'eût suffi. Une seule suffit pourvu qu'elle soit bonne! Quel est ce vers?... Ah! oui; ce propos sublime, on le chante dans *Faust*.

Polyphème, mon ami, tu n'es point fait pour être seul. Polyphème... Pourquoi me suis-je donné ce prénom extraordinaire et fabuleux? Eh! le sais-je! Il y a vingt-sept années... J'avais dix-huit ans et l'on allait imprimer ma première plaquette de vers. Polyphème Durand, cela me semblait admirable sur la couverture. C'était magnifique, et, pour tout dire, assez cyclopéen. Je m'appelle Théodore, et j'aimais déjà les vieilles légendes, les monstres qu'on retrouve

aux épopées, les mystérieuses déesses de la mer et ces belles nageuses qui chantent sur les vagues et dont le corps s'achève en écailles, cruelle allégorie, je pense, des entreprises et des songes humains, s'il est vrai que la plupart d'entre eux finissent en queue de poisson, et ma soirée ressemble assez bien à ce modèle amer. J'ai voulu être seul. Je suis servi, comme dit l'autre. Le beau spectacle que je me donne à moi-même! Tout à l'heure, je m'ennuyais tellement que je me suis mis devant la glace pour fumer une cigarette. J'avais l'espoir ainsi d'être moins seul, mais je ne suis pas surpris au demeurant que cet artifice ne m'ait point du tout consolé. Les miroirs assez bien ressemblent à la vie : on n'y retrouve que soi-même... Je vais dormir. Si du moins j'avais une cheminée! Mais le Progrès, cet autre Polyphème, a dévoré la mienne.

J'ai, comme on dit, le chauffage central. Je n'en suis pas mécontent, mais cet appareil laisse fuir l'eau, non point à flots, mais goutte à goutte. *Toc! Toc! Toc!* Le plombier devait venir. Je l'attends, et je puis l'attendre... Il réveillonne, à cette heure. J'ai heureusement une assez large coupe de cristal où brillent cinq pommes rouges. Enlevons les fruits et voici sur le parquet la coupe qui reçoit maintenant les gouttelettes. *Toc! Toc! Toc!* Pourvu que par ce tuyau mal ajusté, la Seine et la mer n'entreprennent point, goutte à goutte, d'envahir mon logis. Si mon lit demain au réveil flottait ainsi sur un petit océan... Je m'accrocherais au lustre et demanderais du secours. Et mon soulier? Je le mets lui aussi sous le radiateur. Quand on n'a plus de cheminée... J'aurais pu le poser sur la fenêtre. C'eût été plus sage! Le radiateur remplace la

cheminée en ce qu'il nous donne de la chaleur, mais ce n'est plus une ouverture vers le ciel. Oui; mais que mon soulier cette nuit tombe dans la rue et qu'on l'emporte... Il est bien, là où il est. Est-ce que le Père Noël passe par les radiateurs? Je crois que je commence à dormir.

Eh! non, je ne dors pas, à moins que dans mon lit je ne rêve que je suis éveillé. J'ai entendu un bruit léger. Le Père Noël s'est assis sur le radiateur. Il me regarde en secouant sa vaste barbe blanche. Je suis un peu effrayé, mais en souriant, il disparaît à la façon d'un nuage. *Toc! Toc! Toc!* Ah! oui, ce sont les gouttes. Où est le plombier? Je pense à lui qui ne songe guère à moi. Le monde est ainsi plein de sombres injustices... « Certainement, Monsieur... » Quelle est cette voix si douce et qui chante, encore qu'elle parle seulement? Quelle est cette petite personne dans la coupe où étaient les cinq pommes? Ah! ceci est tout simplement prodigieux et si je ne la voyais pas de mes propres yeux... Je la vois, dis-je, vois... Elle n'est pas plus grande qu'une colombe, et dans l'eau qui emplit à demi le cristal, elle nage et sourit. Imaginez, mais vous n'allez jamais me croire... Imaginez une petite poupée, mais vivante, qui au lieu de jambes, est pourvue d'une queue de poisson rouge.

— Certainement, Monsieur, vous êtes fort étonné, me dit-elle, et ce m'est une raison de vous pardonner si vous ne m'avez pas encore saluée. Je vous tiens, au reste, si peu de rigueur de votre accueil muet que, parlant la première, je me réjouis, et vous le confie, de me trouver en votre appartement où les destins m'ont conduite.

Elle est comme assise dans l'eau d'où son torse émerge et je retrouve assez d'empire sur moi-même pour lui faire un discours de bienvenue.

— Madame, lui demandé-je ensuite, de quel empire êtes-vous issue? C'est, je l'entends bien, du royaume des poissons, et je ne sais point vous dire combien je suis heureux que le plombier que j'attendais ait négligé les devoirs de son état, si son absence a laissé libre l'étroit passage par où, de la mer, vous êtes venue en cette coupe où je loge à l'ordinaire mes fruits.

— J'aurais plus de plaisir encore à vous entendre si vous n'aviez honte d'avouer que vous êtes ému de haranguer une sirène.

— J'avoue, lui dis-je en rougissant, et vos grâces, je les admire, mais vos aïeules, Madame, n'étaient-elles point d'une taille plus majestueuse?

— N'en doutez pas, Monsieur, mais si les sirènes sont assurément réelles, et vous en êtes témoin, elles sont, en quelque manière, nourries du songe des hommes, et dans les temps où nous vivons, les mortels pensent à nous si chichement que mes sœurs comme moi-même n'ont plus qu'un corps assez exigu. Vos contemporains, Monsieur, sont tout embarrassés dans des calculs d'intérêt qui ne laissent à peu près aucune place à leurs méditations et vous ne manquerez pas, en conséquence, de tenir pour déplorable un siècle, comme le nôtre, où les sirènes sont petites.

Cependant, et pour ce que cette aventure m'enchante, la coupe devient si vaste que quinze personnes pourraient plonger dans son onde où la sirène sourit, grande et belle maintenant comme mes rêves. Les premiers autobus roulent par la

rue et je commence à me demander comment leur bruit pourra m'éveiller si je ne dors point, tandis que la sirène murmure :

— Ne vouliez-vous pas être seul, et cette solitude n'est-elle pas peuplée de vos songes?

PETIT BALLET DU TEMPS ET DE L'ESPACE

MALGRÉ certaines heures trop amères, ne pensez-vous pas que nous vivons en une féerie? Vous vous rappelez qu'à la mort de César — et Delille le rapporte, après Virgile — les bêtes se mirent à parler. Il en est, au reste, certaines qui ne se sont pas encore tues. Mais on ne conte point que les clepsydres ni les cadrans solaires aient jamais songé à faire des harangues, et le monde en devait arriver au temps où nous sommes, pour que les machines qui marquent l'heure entreprissent de la faire connaître aux oreilles, non plus seulement par des tintements et des sonneries, mais en la disant, comme vous la dites vous-même, quand on vous en prie, en répandant le charme des paroles ailées et précises. Il suffit de décrocher le téléphone et de former un certain numéro, pour entendre l'horloge de l'Observatoire de Paris. Elle parle. Elle dit : « Il est dix heures, quarante-deux minutes, quatorze secondes. »

Vous pensez sans doute à la personne, s'il en est une, qui vit auprès de l'horloge, comme le cornac à côté de l'éléphant, et qui la surveille. J'imagine là quelque horloger subtil, car je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger... Mais notez que s'il vous arrive de de-

mander l'heure, une fois dans la semaine, il entend, lui, qu'on la lui dit à chaque seconde. C'est l'homme qui sent le mieux, je pense, ce qu'est la fuite du temps; et nous nous plaisons à rêver, s'il n'est pas en proie à la migraine, qu'il donne dans la philosophie la plus profonde, souhaitant, peut-être, que l'horloge enfin se taise après avoir répondu, selon le mot célèbre, au dernier curieux : « L'Eternité! »

Pourquoi cette horloge se contenterait-elle de prononcer des nombres? On la voudrait mieux ornée et qu'il lui arrivât, cinq ou six fois le jour, de ne point déclarer une seconde, pour dire : « Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame... *Fugit irreparabile...* », ou, comme La Bruyère : « Chaque heure, en soi comme à notre égard, est unique : est-elle écoulée une fois, elle a péri entièrement; les millions de siècles ne la ramèneront pas. »

De cette horloge littéraire on voudrait faire un poème, ou l'on rêverait du moins, mêlant aux rythmes de Virgile, les cadences de Lamartine et de Ronsard, et non sans donner un souvenir à Leconte de Lisle, de s'abandonner à composer quelque quatrain :

Ainsi, toujours poussé vers de nouveaux rivages,
(Le temps s'en va; *fugit irreparabile,*)
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Retrouver le repos que la vie a troublé?

Mais qui a le temps de composer des vers en cette époque, où la pendule elle-même nous dit au téléphone que l'instant qu'elle nomme est déjà loin de nous?

Car on le sait assez, ô Muse, les poèmes,
Et quelques mots d'Ovide ici le rediront :
Secessum scribentis et otia quœrunt;

Et s'il convient encor d'éclairer ces problèmes,
Traduisons que les vers (en latin : *carmina*)
Ne savent point fleurir parmi l'inquiétude
Aux malheureuses mains du poète qui n'a
Loisir, hélas! ni solitude.

A quoi bon, d'ailleurs, tenter d'écrire des vers sur ce sujet, quand il n'est que de murmurer : « 3.600 fois par heure, la Seconde chuchote : Souviens-toi... *Remember!* Souviens-toi! prodigue! *Esto memor...* Mon gosier de métal parle toutes les langues. » C'est la page fameuse de Baudelaire. Tout est dit, et l'on vient trop tard dans un siècle trop vieux, — s'il est permis d'unir de la sorte les mots de La Bruyère et de Musset. Mais quoi! nous arrivons toujours trop tard; et l'horloge qui parle nous rappelle, en ces temps mélancoliques, les heures silencieuses et douces des jours heureux où, les horloges étaient plus lentes; car les années, pour un même homme, il n'en faut pas douter, se font de plus en plus rapides.

Ne dites point que c'est une illusion, s'il est vrai que nous mesurons tout à nous-mêmes, aussi bien les opinions d'autrui que la durée des jours; et, me disait un soir. mon oncle M. Julien Fayet, pour un enfant de quatre ans, une année c'est le quart de sa propre existence. Rappelez-vous comme à dix ans, les vacances nous semblaient longues encore que délicieuses. Mais à quarante ans, douze mois ne sont plus que le quarantième du temps que nous avons vécu; à cent ans, le même nombre de jours, ne sera plus que le centième de notre vie passée...

Nous sommes notre propre mètre en cette affaire, et c'est un mètre qui devient de plus en plus long et qui rend, par conséquent, les saisons de plus en plus courtes. Pour Mathusalem, les

journées devaient passer à la façon des éclairs. Il était si vieux et las, qu'il n'avait pas fini de s'habiller que le soir, dans sa chambre, était déjà venu. Ce n'était plus la peine de vivre. Aussi les hommes se montrent-ils assez sages en cessant de respirer avant ces tourbillons de la rapidité où titubent les patriarches.

Mais qui pourrait se perdre aux rêveries du Temps sans évoquer aussitôt les songes de l'Espace? Ce sont deux puissances, ou, s'il vous plaît mieux, deux catégories qui s'appellent l'une l'autre et qui semblent parfois aussi unies que la rime et l'idée, en un poème heureux. Vous n'avez pas oublié que Jules Laforgue a composé une *Complainte du Temps et de sa Commère l'Espace*, dont vous savez encore ces quatre vers:

> Ma complainte n'a pas eu de commencement,
> Que je sache, et n'aura nulle fin; autrement
> Je serais l'anachronisme absolu. Pullule,
> Donc, azur possédé du mètre et du pendule!

— Le mot *Espace* est-il féminin, que Laforgue écrive *commère*, quand tous les grammairiens nous convieraient à dire *compère*?

— Ah! Monsieur, pensez seulement que lorsque l'on parle du temps et de l'espace, toutes les notions commencent de danser pour ce qu'on les emporte au pays des rêves. Notez aussi ce mètre et ce pendule et vous me direz que le premier sert à mesurer l'étendue comme le second fait les siècles. Nous n'en doutons pas; mais ne manquez pas de remarquer que sur le cadran de votre montre ou de votre horloge, les heures pour vous s'expriment en millimètres ou centimètres que parcourt la pointe d'une aiguille et que, si vous êtes à la campagne et demandez à quelle *distance* se trouve la mairie, on pourra

vous répondre qu'elle est à *dix minutes,* d'où vous conclurez que le temps peut servir à mesurer l'espace, et réciproquement, ainsi que parlent à l'accoutumée les géomètres, et ne serez plus étonné que les enfants mêlent si bien les deux notions qu'il leur arrive, s'ils marchent dans une obscure forêt, de penser qu'ils s'enfoncent dans le passé, et de s'étonner de ne point rencontrer enfin des druides; et ce n'est point à dire, malgré ces confusions puériles et ces manières humaines de parler, que personne ait jamais songé à exprimer son âge en décamètres ni à soutenir qu'un champ eût une surface de mille heures carrées, encore qu'en un certain nombre de provinces, on mesure encore les terres en *journaux* — le *journal,* dont la dimension varie avec les contrées, étant l'étendue qu'un homme seul peut heureusement cultiver, en lui donnant ses soins chaque jour de l'année. C'est traduire l'espace en un composé de temps et de travail.

— Songez encore, dit M. Escanecrabe, que si nous nous déplacions sans cesse, si, par exemple, nous étions comètes, nous confondrions sans doute mieux encore le temps avec l'espace, puisque, à chaque seconde, nous nous trouverions en un lieu différent et que l'espace nous semblerait être, dès lors, le visage changeant de la durée... Mais ne nous abandonnons pas à construire une psychologie des comètes, quand il n'est que de monter humblement en wagon pour que la même illusion commence de fleurir : chaque instant est un bouquet de peupliers, une église, un hameau, une prairie, une rivière, un tunnel.

— Pensez aussi au double sens du mot *lointain :* le siècle de Sidoine Appolinaire est *loin-*

tain; le Chili est *lointain;* et Racine écrivait au seuil de Bajazet : « ... le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. »

— Vous nous donnez bien du souci, dit Mme Baramel.

— Frémirez-vous donc désormais à regarder votre montre? Redirez-vous les quatre vers de Chénier, dont je crois qu'il faudra que je vous parle encore quelque autre jour :

Peut-être, avant que l'heure en cercle promenée,
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa course est bornée,
Son pied sonore et vigilant?...

Un pied, Madame... Des pas... Nous sommes donc dans l'espace? Et pourtant, c'est au temps que ce fragment nous convie à songer.

— Je voudrais, dit M. Théodore Decalandre, vous conter une historiette : c'était ces jours derniers, et je connais un petit garçon à qui rien de ce qui touche aux sports n'est étranger et qui se plaît à parler de *records*... Je lui donnai une montre; elle n'était pas de grand prix, et son cadran était vaste.

— Remarque, lui dis-je, que la pointe de la grande aiguille est peut-être la plus rapide du monde.

— Toutes les grandes aiguilles marchent ensemble! me répondit-il en son langage.

— Elles font toutes, comme on dit, l'heure en soixante minutes. Mais qui doit aller le plus vite, lui demandai-je : l'homme qui tente de faire le tour de son village, ou celui qui essaye de faire le tour de Paris, dans le même temps?

Ainsi, tandis qu'aux petits cadrans, l'aiguille se prélasse, aux grandes horloges, sa pointe

court, à la façon des lièvres. Il en va de même de la vie des hommes : certains, fort agités, se ruent dans leur destinée et pensent remuer des montagnes; d'autres se promènent tranquillement et comme en rêvant; et les uns comme les autres n'ont vécu, lorsque la nuit vient, qu'une seule journée.

— Le Temps et l'Espace... Certains ont pu supposer que ces deux mots n'étaient que les masques d'une illusion très utile à la race humaine. D'autres, sur leur propos, se plaisent à d'étonnantes métaphysiques. Ils fredonnent :

O Nature, pleine de grâce,
Rêve du Temps et de l'Espace...

— A la vérité, le livret de *Werther* dit tout simplement *Reine* et non *Rêve*.

— Et voilà un beau songe à terre.

— Un de plus!

L'espace et le temps sont notre double prison, ou notre double maison, ou du moins celle de nos pensées, dont ils sont peut-être la forme; mais ils ne nous sont point toujours amers et savent parfois nous consoler, car ils peuvent offrir à certains cœurs douloureux les voyages et l'oubli, et il me semble entendre pourtant à ce propos, les vers célèbres de Voiture sur la captivité de son cœur.

— Vous voulez parler du sonnet où l'amoureux se désole des rigueurs de celle qu'il aime, mais où sa raison même l'incite à servir toujours la cruelle :

Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Malherbe déjà, parlant de Caliste, avait écrit :

Qu'en dis-tu, ma raison? crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement et ne l'adorer pas?

Ce qui montre, du moins, qu'il est arrivé plus d'une fois qu'un poète se jugeât raisonnable à l'instant même que son cœur était le plus fou, et nous connaissons sur ce fait nombre d'hommes qui sont poètes, et vous me reprocheriez, je crois, de ne point citer ici le mot de Banville :

Garde bien ta belle folie,
C'est la sagesse!...

— Mais je voulais, quand vous m'avez interrompu, vous rappeler les deux premiers vers du sonnet de Voiture :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie!
L'Espace ni le Temps ne m'en sauraient guérir...

— Il a dit: *L'absence ni le temps...*

— Il est bien vrai, mais c'est tout de même, car on ne peut s'absenter que dans l'espace. Vous ne diriez point, sauf par quelque métaphore, que Charlemagne, à l'heure où nous sommes, est absent; et ce qui distingue peut-être le mieux, en la vie ordinaire, l'espace du temps, c'est qu'à notre caprice, nous pouvons nous déplacer dans l'un, mais non point dans l'autre. Il vous est aisé de quitter Paris pour Orléans, — qui sont dans l'espace; mais je vous défie de trouver aucun carrosse qui vous sache transporter au XII[e] siècle, et beaucoup s'en désolent, quand les autres en sourient.

— Emporte-moi, wagon!...

— C'est, sans doute, aux époques troublées, —

et la nôtre ne l'est pas peu — que l'on éprouve le plus naturellement ce besoin de s'évader, ce goût, comme dit l'autre, d'être ailleurs, que la littérature au demeurant a mille fois peint, qui semble assez moderne, qui est vieux comme le monde et qui a formé l'un des éléments les plus vivaces et les plus visibles de l'âme romantique.

C'est vainement que le sage Voltaire avait écrit dans *Zaïre* :

> On ne peut désirer ce qu'on ne CONNAÎT pas.

Victor Hugo, sans y songer peut-être, lui répondait tout enflammé :

> Oh! sur des ailes, dans les nues,
> Laissez-moi fuir! laissez-moi fuir!
> Loin des régions INCONNUES
> C'est assez rêver et languir...
>
> Des ailes! des ailes! des ailes!

s'écriait à son tour Théophile Gautier. Et combien d'autres après lui!...

Loin du monde réel... C'est vite dit ou chanté et il ne nous sera pas défendu de noter qu'il est un certain nombre d'hommes qui, dans leurs songes, mais seulement dans leurs songes, il est vrai, et sans penser à se déplacer, quittent le siècle, où le destin leur a donné de vivre, pour se réfugier aux rêveries d'un bel et juste et souriant avenir ou bien au mystère des époques disparues; et il n'est pas rare de rencontrer de ces érudits qui vous déduisent fort aisément la politique de Philippe le Bel et les secrets de Guillaume de Nogaret et qui ne savent point du tout comment se nomme le ministre des finances, à l'instant même qu'ils vous quittent pour porter au percepteur une portion de leurs misérables revenus.

C'est une consolation, sans doute, de vivre en quelque manière à la cour de Charlemagne ou de ramer sur le navire Argo, au pourchas d'une toison doublement imaginaire, au même moment que les autobus font vibrer les vitres de nos appartements; et Baudelaire et Gautier n'ont pas été les premiers à nous enseigner l'art de nous abriter au décor élu de nos pensées, sans nous soucier des remous ni des vacarmes de l'époque. C'est une pente que notre esprit trouve à l'ordinaire fort agréable et qui nous mène, sans que nous nous levions de notre fauteuil, en des paysages que nous gémissions d'avoir quittés ou que nous désirions, sans rien savoir de leur forme, ni de leur climat ni de leurs couleurs. Ne marquons aucune surprise d'un plaisir si grand que nous prenons à nos rêveries, si nous ne nous étonnons point que les hommes soient ainsi faits qu'ils ne puissent demeurer heureux à l'endroit où le sort les a mis.

On me répondrait, je pense, qu'il ne font qu'obéir de la sorte au vœu de la nature qui ne les a point pourvus d'une coquille qui sache à jamais adhérer à quelque roche dans l'ombre, et il est bien vrai que les huitres, par exemple, ou les moules tiendraient, si elles les pouvaient voir, les escargots pour de hardis aventuriers. On me permettra pourtant de rappeler les vers fameux de Baudelaire :

> L'homme ivre d'une ombre qui passe
> Porte toujours le châtiment
> D'avoir voulu changer de place,

où les amateurs de sources comme ceux qui les raillent, se rappelleront, peut-être, une phrase pascalienne sur l'imprudence et le malheur des hommes qui ne savent pas demeurer au repos

dans une chambre. Ce n'est pas remarque nouvelle et ce n'est point à dire pourtant que nous ayons jamais entendu parler d'aucune personne qui ait plié sa vie à cette sage maxime; déjà Dave se plaisait à railler Horace, son maître, qui ne savait rester en paix, ni aux champs, ni dans la cité :

— A Rome, tu ne rêves que de la campagne; mais, homme léger, dès que tu es dans ta villa, tes songes élèvent jusqu'aux astres la ville absente...

Ainsi alternent les désirs contradictoires, et, pour assurer leur synchronisme, Théophile Gautier n'hésita point à couper Horace ou, s'il vous plaît mieux, l'homme en deux parties, pour faire de son héros, si je l'ose dire, deux obélisques qui gémissent au même instant : l'un sur la place de la Concorde, pleure de n'être plus en Egypte, cependant que l'autre à Louqsor se lamente qu'on ne l'ait point porté à Paris.

Devant les colosses moroses
Et les pylônes de Luxor,
Près de mon frère aux teintes roses
Que ne suis-je debout encor!...

dit le premier; et le second :

Que je voudrais comme mon frère,
Dans ce grand Paris transporté,
Auprès de lui, pour me distraire,
Sur une place être planté!

Le premier, mélancoliquement, évoque le Nil,

Versant de son urne qui penche
Des crocodiles pour goujons!

mais le second, en ces mêmes crocodiles qu'il contemple, ne démêle aucun objet de félicité :

Et les crocodiles rapaces,
Sur le sable en feu des îlots,
Demi-cuits dans leurs carapaces,
Se pâment avec des sanglots.

Ces monstres ne répandent même pas cette odeur d'ambre où s'enchantait un illustre auteur.

Il n'est point aisé dans la vie courante, de se diviser en deux moitiés, afin de se trouver, en même temps, aux deux endroits où l'on voudrait être, et l'on vient de voir au reste, par le déplorable exemple des obélisques, que loin de rencontrer le bonheur aux deux climats, on ne saurait se nourrir, en l'un comme en l'autre, que de regrets. Peut-être, la sagesse serait-elle, et si on le pouvait, de s'installer en un site qui fût assez peu éloigné des deux lieux que l'on appelle tour à tour. C'était l'un des bonheurs d'Ausone :

— Mon domaine, dit-il, n'est ni loin ni près de la ville, afin que je ne souffre pas de la foule, et que je puisse jouir de mes biens...

Mais d'un saut, comme on dit, il était à la ville,
Et d'un autre à l'abri de ses ombrages verts.
Ni trop haut, ni trop bas, c'est le souverain style,
Celui, disait Ronsard, d'Homère et de Virgile;
Ni trop loin, ni trop très, dit Ausone en son vers.
Faut-il pour nos plaisirs nous mettre plus en peine,
Si le bonheur réside à la limite urbaine,
Et si ce bel oiseau sait construire son nid
Sur la ligne précise où la ville finit?

Un pied dans la campagne et l'autre dans la ville,
Heureux qui remplissant une charge civile,
Sait sur ses passions régner en sage roi!
Supputant les trésors qu'apportent les voitures,
Sans cesser de rêver à des littératures,
Que ne suis-je poète aux bornes de l'octroi!

Loin d'être ausoniens, nous sommes obélisques... Martial, à Rome, regrettait sa natale Bil-

bilis, et quand il y revint, ce fut pour déplorer d'être si loin de la Ville. Mais qui est sage, s'il est homme?

— Qui nous délivrera du Temps et de l'Espace?...

J'ai pu les entrevoir pendant quelques instants :
Le Temps se lamentait sur le manque de place :
Il a tant de cadrans à loger dans l'espace!
L'Espace ne dit rien : il n'avait pas le temps.

LES POÈTES SOUS L'ARC-EN-CIEL

à René Julliard.

C'ÉTAIT déjà la fin de la journée et nous avions passé l'après-midi dans cette bibliothèque béarnaise où M. Théodore Decalandre a coutume de vivre, à une petite lieue de la ville, dans le silence ensoleillé où monte de temps en temps le cri d'un coq qui s'enroue.

L'un de nous qui se penchait à la fenêtre, sous les glycines, se prit à dire cet alexandrin :

Le ciel VERT, au couchant, de POURPRE et d'OR se [frange (1).

— Que de couleurs! s'écria M. Lalouette; et j'entends bien que pour le seul plaisir de me contredire, vous me répondrez qu'elles ne sont pas plus nombreuses que les trois Grâces, les trois Parques, les trois Evêchés, que sais-je encore? et les trois déesses qui sur le mont Ida prétendaient à la pomme fameuse. Mais...

— La réunion de trois couleurs n'est point très rare en la poésie, déclara M. Larbalète, qui récita ces quelques fragments :

Le trésor libéral des neuves floraisons
ROUGES, ou pâlement ROSES, ou toutes BLANCHES. (2)

Sur les herbes, de givre BLANCHES
En bottes JAUNES, en frac NOIR. (3)

Il s'agit d'un merle, Madame.

— Je l'avais déjà deviné, répondit aigrement Mme Baramel.

— Le bouquet ROSE et BLEU s'alanguit jusqu'au
[MAUVE. (4)

NOIR je veux l'œil, et BRUN le teint,
Bien que l'œil VERT toute la France adore. (5)

Teintés d'AZUR, glacés de ROSE, lamés D'OR. (6)

Avec un certain dormitoire,
De couleur BLANCHE, GRISE OU NOIRE
(Car on ne l'a jamais bien su)... (7)

Car le NOIR dit la fermeté des cœurs;
GRIS le travail, et TANNÉ les langueurs...
Me faut porter ces trois tristes couleurs. (8)

Ce masque somptueux, BLEU, VIOLET et VERT... (9)

— Qu'est-ce, Messieurs, que trois couleurs! Groupons-en quatre, cinq et six! Songez à ce poisson :

Il fait par le cristal morne, immobile et BLEU,
Courir un frisson d'OR, de NACRE et d'ÉMERAUDE. (1)

Au moins tout le monde verra,
De Paris jusqu'à Barcelone,
Si cet amant du fa, sol, la,
Qu'ami très mauvais a mis là,
Est VERT, OU GRIS, OU BLANC, OU JAUNE... (10)

CÉRULÉENNE OU ROSE OU VIOLETTE OU PERSE
Ou BLANCHE... [1]

et cessant de rêver de la sorte à la mer pour admirer le monstre appelé Renommée :

La mâle bête a des oreilles
Des bouches PALES et VERMEILLES,
Et des yeux jour et nuit ouverts,
NOIRS, BLEUS, GRIS, BLANCS, JAUNES OU VERTS
(De la couleur il ne m'importe)
Autant que son maigre corps porte
De plumes... (7)

Ce grand serpent, long de deux aunes,
Tout parsemé de taches JAUNES,
De BLEU, VERT, GRIS, NOIR, ZINZOLIN,
Avait le regard très malin. (7)

— Mais de qui sont tous ces vers que vous nous dites?

— Vous le savez, sans doute, et les avez déjà lus. Ne reconnaissez-vous point ces couleurs et ces cadences? N'attendez pas du moins que je vous nomme ici mes auteurs; je vous convie à les démêler et c'est un jeu où vous pourrez passer une heure. Que si vous manquiez de patience, vous auriez licence de consulter la table des noms que je compte établir pour qu'elle se trouve imprimée juste à la fin de notre conversation. Mais, de grâce, n'y courez pas tout de suite et prenez encore quelque plaisir à chercher au secret de votre mémoire; et, sans plus tarder, je vous convie à monter une gamme que nous ne manquerons point de nommer chromatique puisque chaque note en sera formée d'un vers où vous verrez briller une couleur; une gamme, dis-je, car il est sept couleurs comme on connaît sept notes et l'on n'a point déjà manqué de nous le rappeler :

Le pinceau n'est trempé qu'au sept couleurs du [prisme,
Sept notes seulement composent le clavier. (11)

— Violet, indigo...

— Il me semble entendre parler le prisme.

C'est une prosopopée! « Objets inanimés, avez-vous donc une âme? » — ou, du moins, une voix :

VIOLET, INDIGO, BLEU, VERT, JAUNE, ORANGÉ,
ROUGE sont les couleurs, dit le Prisme, que j'ai.

— Le second vers est assez faible.

— Ne sommes-nous point en vacances?... Mais laissons la critique et montons notre gamme :

Rose au cœur VIOLET, fleur de sainte Gudule. (12)

Dans l'INDIGO l'artiste en tous genres oublie... (13)

Son manteau tout mangé des vers, et jadis BLEU... (14)

Ombragé par un bois de sapins toujours VERT... (6)

La colombe s'envole et le COQ JAUNE chante... (2)

Tu es, bon cidre ORANGÉ,
Tout songé,
Un bon meuble en un ménage. (15)

Il a l'oreille ROUGE et le teint bien fleuri. (16)

— C'est une gamme, sans doute, puisqu'il vous plaît de parler ainsi, dit Mme Baramel, mais comme l'autre qui trouvait que je ne sais quel sonnet était un peu court, il me semble qu'elle est bien vite finie et je vous demande si nous ne pourrions prendre un plus long bain de ces couleurs qui me paraissent fort agréables et de quelques autres que vous n'avez point nommées et que le prisme ignore, mais que je ne laisse point de chérir, comme l'incarnat, le neigeux et l'émeraude?

— Qui saurait nous interdire de ranger les couleurs dans l'ordre alphabétique, quelques-unes du moins, et de dire ici les vers qu'elles

nous rappelleront? Nous en oublierons beaucoup, c'est chose assurée, mais qui pourrait nous en faire aucun reproche s'il est vrai que ce n'est ici qu'un divertissement et si nous sommes en vacances, comme le rappelait fort justement tout à l'heure notre ami M. Lalouette? Elançons-nous donc à l'aventure!

AMBRE :

Ses bras d'AMBRE où la pourpre a mis des reflets [ROSES. (1)

Il inondait de sang cette peau couleur d'AMBRE! (6)

Phœbus au teint de couleur d'AMBRE,
N'était pas encore hors de l'eau,
Que notre amoureux jouvenceau
Était de retour dans sa chambre. (7)

AMÉTHYSTE :

Ce n'était rien; c'était dans le soir d'AMÉTHYSTE... (17)

Il a peint l'Océan splendide, immense et triste,
Où le nuage laisse un reflet d'AMÉTHYSTE. (1)

Et, sous leurs cils mi-clos, feignant de sommeiller,
Tes beaux yeux de sombre AMÉTHYSTE. (18)

ARC-EN-CIEL (couleur d') :

— Ce n'est pas une couleur! C'est, si l'on veut, une écharpe :

Un nuage ayant pour écharpe l'ARC-EN-CIEL. (19)

— Entendez :

Petits ruisseaux ARC-EN-CIELLÉS
Faisant des bulles... (4)

Par les pigeons COULEUR-D'ARC-EN-CIEL et [d'ardoises... (20)

AZUR :

Tourne vers moi tes yeux pleins d'AZUR et d'étoiles! (6)

Je me suis enfoncé dans l'AZUR des campagnes... (20)

L'AZUR phosphorescent de la mer des Tropiques... (1)

Pour goûter la saveur de tes lèvres vermeilles
Un papillon d'AZUR vers toi descend des cieux... (18)

— Mais il est, on le sait, plusieurs couleurs aux ailes des papillons :

Tandis qu'un papillon, les deux ailes en fleur,
Teinté d'AZUR et d'ÉCARLATE,
Se posait par instants sur ta peau délicate
En y laissant de sa couleur. (18)

— L'azur n'est point toujours distinct de l'écarlate; et de vous le montrer à l'instant...

— ... il se flatte!

— Dans le brasillement de l'AZUR ÉCARLATE. (20)

— Il est de noirs azurs, comme on en voit de verts :

Et, plus clair en l'AZUR NOIR de la nuit sereine... (1)

D'AZUR VERDOYANT elle est peinte... (5)

Dévorant les AZURS VERTS où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend... (21)

BAI CERISE :

Zo sur un BAI CERISE. (22)

BISTRE :

Carmen est maigre, — un trait de BISTRE
Cerne son œil de gitana... (3)

BLANC :

La lampe dans la chambre est une rose BLANCHE... (4)

Le quadrige, au galop de ses étalons BLANCS... (1)

Tout son col secouera cette BLANCHE agonie. (23)

Vierge au visage BLANC, la jeune Poésie... (24)

Montrez-moi patte BLANCHE, ou je n'ouvrirai point. (25)

Mais elle met du BLANC et veut paraître belle. (16)

J'aime à voir aux lapins cette chair BLANCHE et [molle. (26)

Notre BLANCHE maison, petite mais tranquille... (6)

Je me rappelle un jour de l'été BLANC, et l'heure... (22)

Son bras, comme un lis BLANC sur le lac suspendu... (27)

C'est là. BLANCHE, au milieu d'une touffe de thym... (1)

Sous leur tête mobile, un cou BLANC, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. (24)

Comme un camélia d'un BLANC mat qui se fane. (4)

Et quand le BLANC des yeux renverser je leur vois... (28)

Neiger de BLANCS bouquets d'étoiles parfumées... (23)

Ni le grand pâturage où meugle un taureau BLANC. (29)

Le grand prêtre de Thrace au long sourpelis BLANC. (28)

Laissent piteusement leurs grandes ailes BLANCHES
Comme des avirons traîner à côté d'eux. (6)

Et laisse un bloc boueux du BLANC couple nageur. (23)

Ou penchés à l'avant des BLANCHES caravelles. (1)

Le cou du cygne BLANC saigner sous le couteau. (2)

Le fils audacieux qui railla son front BLANC. (6)

J'ai tant tué de petits lapins BLANCS. (12)

Le BLANC troupeau de mes tranquilles tombes... (30)

La chemise aux plis nonchalants,
Comme une tourterelle BLANCHE
Vint s'abattre sur ses pieds BLANCS. (3)

Des BLANCHEURS de magnolia
Et des hymens de tourterelle. (4)

Le BLANC souci de notre toile. (23)

O lys, ô myrte, ô rosier BLANC...
O vous, ô vous, personnes BLANCHES... (31)

Un jour nos lèvres seront BLANCHES... (32)

Cet unanime BLANC conflit... (23)

Pareilles à des joyaux BLANCS,
Brillent les perles de tes dents. (32)

Tes nuits BLANCHES sans bougie. (13)

— Nous serons BLANCS tous deux. — BLANCS comme [l'avalanche.
— BLANCS comme le glacier qui s'irise et qui penche.
— BLANCS comme Eglé qui dort auprès d'un ami sien.
— BLANCS comme des cheveux d'académicien. (19)

Ma petite Nymphe Macée,
Plus BLANCHE qu'ivoire taillé,
Plus BLANCHE que neige amassée
Plus BLANCHE que du lait caillé,
Ton beau teint ressemble les lis
Avecque les roses cueillis. (5)

— N'êtes-vous las de tant de blanc? Mêlons d'autres couleurs aux reflets de la neige :

Fidèle un BLANC jet d'eau soupire vers l'AZUR...
De BLANCS sanglots glissant sur l'AZUR des corolles... (23)

Et le BLEU Titarèse, et le golfe d'ARGENT
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La BLANCHE Oloossone à la BLANCHE Camyre. (33)

Liez au BLANC muguet l'hyacinthe BLEUATRE...
Vos mains auront perdu la touche BLANCHE et
[NOIRE... (27)

Les jugements de cour vous rendront BLANC ou
[NOIR. (25)

Une femme au front BLANC que voile un NOIR lambeau...
Un bouc NOIR ou l'agnelle à la BLANCHE toison... (1)

Ou qui changeant le NOIR à la BLANCHE couleur... (28)

Apprenez, en l'honneur des Filles de Mémoire,
Que le sieur Dassoucy, que l'encre la plus NOIRE
De l'esprit imposteur en vain avait NOIRCI,
Est sorti glorieux, et BLANC comme l'ivoire. (34)

Il ne pouvait fermer ses paupières sans voir
Sa maîtresse passer, BLANCHE avec un œil NOIR. (33)

— Et si le lait, comme l'on sait, est blanc :

Pour trois ans seulement, oh! que je puisse avoir
Sur ma table un lait pur, dans mon lit un œil NOIR... (35)

Sur un tapis BLANC passe un corbeau NOIR. (32)

Le chemin de fourmis fourmille,
Sur leur dos NOIR le grain BLANC brille... (7)

— Le grain blanc brille!... C'est fort difficile à dire!...

— Beaucoup moins que de porter un grain sur le dos; je l'entends quand on est fourmi.

Un moutonnement, BLANC-VERT, de brebis
[mort-nées... (4)

Des brins VERTS piqués dans la neige BLANCHE... (32)

Cet écueil moitié BLANC et VERT,
Des flots enflés est tout couvert. (7)

BLEU :

Il a tourné. Salut, fils de Calchas le BLEU! (1)

Le nocturne bouquet de ces grands pavots BLEUS. (29)

Les grands trous BLEUS que font méchamment les
[oiseaux. (23)

Si par une nuit BLEUE et froide de décembre... (6)

Franchir l'horizon vaste et les collines BLEUES. (14)

Fileur éternel des immobilités BLEUES (21).

Et du métal vivant sort en BLEUS angelus...
Au filigrane BLEU de l'âme se greffant...
A travers l'encens BLEU des horizons pâlis...
Faune, l'illusion s'échappe des yeux BLEUS... (23)

Du haut des pays BLEUS où, radieux sérail...
Vers le ciel ironique et cruellement BLEU... (6)

Joyeusement baignés d'une lumière BLEUE...
Je suis né libre au fond du golfe aux belles lignes
Où l'Hybla plein de miel mire ses BLEUS sommets...
Hercule tout sanglant sourire au grand ciel BLEU... (1)

Mais tout le grand ciel BLEU n'emplirait pas mon
[cœur. (14)

... Les forêts
Du Nouveau-Monde, avec leurs singes BLEUS,
[s'ouvraient...
Les feuilles de Juillet à la mollesse BLEUE... (20)

Hydre absolue, ivre de ta chair BLEUE... (30)

Sylva, Sylvie et Sylvanire,
Belles au regard BLEU changeant. (17)

Bien des señoras long voilées
Descendent tes escaliers BLEUS. (33)

Va! nous aurons une chambrette
Bien fraîche, à papier BLEU rayé. (13)

Ainsi que des diamants BLEUS
Luisent les flammes de tes yeux. (32)

Comme une armée au BLEU visage... (9)

Dans le BLEU cristal du matin...
Tes cheveux, comme un casque BLEU,
Ombragent ton front de guerrière... (6)

Les dieux BLEUS au corps demi-bête
Mirent Cloantus dans le port...
Phorque un escadron conduisait,
Monté sur dauphins dont la queue
Se retroussait sur l'onde BLEUE...
Il vit le bon fleuve du Tibre
Sur un poisson en équilibre,
Jambe deçà, jambe delà,
Qui lui parla comme cela...
Un casaquin de toile neuve
Couvrait le dos de ce bon Fleuve,
Et ce superbe casaquin
Etait de couleur BLEU TURQUIN... (7)

J'aime la petite pluie
Qui s'essuie
D'un torchon de BLEU troué! (13)

Alors je rêverai des horizons BLEUATRES. (6)

Le ciel BLEU sur le coteau VERT. (14)

BOIS (Couleur de) :

Sa face, de COULEUR DE BOIS,
Avait d'une coque de noix
Et la sécheresse et l'écorce. (7)

CAFÉ :

Deux yeux CAFÉ, voilà tous ses papiers. (36)

CARMIN :

Son bouton aux feuilles mi-closes
De CARMIN à peine est teinté. (3)
Et le Garumne BRUN peint d'OCRE et de CARMIN. (1)

CARPE (Couleur de) :

— Que dites-vous?
— Vous penserez, de grâce, à la reine Didon :

Item, son superbe manteau
Fait à Sidon du drap d'Usseau,
Et qu'elle portait en écharpe,
Etait d'une COULEUR DE CARPE,
Car d'écailles d'or émaillé
Et très artistement taillé
L'étoffe était toute couverte,
Et, sur l'écaille JAUNE et VERTE,
Quand le soleil à plomb donnait,
PEAU DE CARPE elle devenait. (7)

CORAIL :
— A nous, le colibri!

Ses plumes de CORAIL qui craignent la poussière... (27)

C'est la sultane du sérail
Riant au miroir qui l'admire
Avec un rire de CORAIL. (3)

EBÈNE :

Tu contiens, mer d'ÉBÈNE, un éblouissant rêve... (6)

La bandelette auguste, au front de cette reine,
Pressait les flots errants de ses cheveux d'ÉBÈNE. (24)

Sous la tresse d'ÉBÈNE on dirait, à la voir,
Une jeune guerrière avec un casque noir! (33)

— Et les yeux de Rosine :

...C'étaient deux étoiles d'ÉBÈNE... (33)

ECARLATE :

La cordelière rouge et le gland ÉCARLATE...
Et le grand aloès à la fleur ÉCARLATE... (1)

EMERAUDE :

Non loin de trois grands cils d'ÉMERAUDE, roseaux. (23)

Sphynx aux yeux d'ÉMERAUDE, angélique vampire... (17)

— Angélique vampire... J'aime mieux l'océan breton :

L'ÉMERAUDE écumante et le calme saphir...
Au velours sombre et doux des mousses d'ÉMERAUDE. (1)

Et j'ai tué les paons aux plumes d'ÉMERAUDE. (29)

Dans l'herbe couleur d'ÉMERAUDE. (18)

ENCRE (Couleur d') :

La mer terrible, enflant ses houles COULEUR D'ENCRE. (1)

GLAUQUE :

... des arcs-en-ciel tendus comme des brides,
Sous l'horizon des mers, à de GLAUQUES troupeaux. (21)

Le doux vent bruissait dans l'entrelacs des branches,
Et courbait l'herbe folle et GLAUQUE des gazons. (2)

Bailler la gueule GLAUQUE, innombrable et mouvante...
Trois ans il explora les GLAUQUES solitudes. (1)

Les teintes GLAUQUES de la mer...
Sur l'écume BLANCHE qui frange
Le manteau GLAUQUE de la mer... (3)

GLAUQUE matin, chaos d'azur... (9)

GRIS :

Le GRIS des ciels du Nord dans mon âme est resté...
Ce GRIS mélancolique est fait de BLANC et NOIR/... (4)

Le Peau Rouge et l'ours GRIS ne le troubleront pas. (1)

Le tigre y met au jour son beau GRIS argenté. (37)

Eussiez-vous eu tout GRIS jusques à vos manchettes,
Et dans ce vieil habit, si sauvage et si GRIS,
Eussiez-vous eu le bec d'une chauve-souris,
Je vous eusse connu sans prendre de lunettes. (10)

Le ciel d'automne était couleur d'un gant GRIS
[PERLE. (38)

Et celles dont le cœur gante six et demi,
Et celles dont l'âme est GRIS PERLE. (36)

Et je le lis encore ayant la barbe GRISE. (25)

J'ai mille oiseaux de mer d'un GRIS PALE,
Qui nichent au haut de ma belle âme. (36)

Le ciel est GRIS; mon âme est GRISE... (4)

Nul ne porte pour moi le NOIR,
On vend meilleur marché drap GRIS. (39)

Par delà le passé GRISATRE... (3)

HYACINTHE :

Sous l'HYACINTHE, au loin, de ses jours triomphaux. (23)

Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'HYACINTHE et d'or... (6)

INCARNAT :

D'un brillant INCARNAT la prompte et vive ardeur
De son beau teint redoubla la splendeur. (40)

Leur INCARNAT léger, qu'il voltige dans l'air... (23)

Je vois naître dessus les lis
L'INCARNAT de la rose... (41)

INDIGO :

Que n'ai-je pu rêver sous une draperie,
Mollement suspendue aux palmiers INDIGOS! (9)

JAUNE :

Tous mes souvenirs s'abattent sur moi,
S'abattent parmi le feuillage JAUNE... (42)

La mer, dont le sanglot faisait mon roulis doux,
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses
[JAUNES. (21)

Et les JAUNES rayons que le couchant ramène,
Plus JAUNES ce soir-là que pendant la semaine...
La lampe brûlait JAUNE, et JAUNE aussi les cierges... (35)

Et son Espagne JAUNE et ses chauds orangers... (29)

Où le Tibre tortu de JAUNE se colore... (28)

Ou c'est encor des roses JAUNES souffreteuses... (4)

Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et
[JAUNE... (6)

Avec des JAUNES d'œuf mêlés dans du verjus... (26)

Le bracelet aux poings, l'anneau sur la cheville,
Et le mouchoir JAUNE aux chignons... (18)

Le soleil se mourant JAUNATRE à l'horizon...
Se traîner le soleil JAUNE d'un long rayon... (23)

De l'arrière-saison le rayon JAUNE et doux...
Sous ton domino JAUNE, et d'un pied clandestin...
Un brouillard sale et JAUNE inondait tout l'espace...
Tout à coup, un vieillard dont les guenilles JAUNES... (6)

Momifiée et toute JAUNE
Comme la main d'un pharaon... (3)
Elle est JAUNE comme une orange. (33)

Le Tibre, depuis si fameux,
En ce temps-là fleuve fangeux,
Et petit canal plein d'eau JAUNE... (7)

Tout homme digne de ce nom
A dans le cœur un Serpent JAUNE. (6)

— Quelle horreur! s'écria Mme Baramel.

...ô Septembre!
Pâles et transparents, tes doigts JAUNES et BLEUS. (29)

Un dragon JAUNE et BLEU qui dormait dans du foin. (33)

Et l'éveil JAUNE et BLEU des phosphores chanteurs. (21)

Ne craindre feu, ni bois, ni fer,
Ni Loupgarou, ni Lucifer,
Ni diable GRIS, ni diable JAUNE. (10)

De la mousse de Reims son col VERT est JAUNI. (27)

Sa rose, JAUNIE et fanée,
S'effeuille dans ses NOIRS cheveux...
Le désert sous le soleil morne,
Déroule son linceul JAUNI...
Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons JAUNIS... (3)

Sur le clocher JAUNI... (33)

Le poil de Cérès JAUNISSANT. (5)

JOUE (Couleur d'une) :

Quand le ciel COULEUR D'UNE JOUE
Laisse enfin les yeux le chérir... (30)

LAPIS-LAZULI :

Nuit d'été. — Sous le ciel de LAPIS-LAZULI... (17)

LILAS :

— Berthe aux sages yeux de LILAS,
Qui priais Dieu que je revinsse... (36)

MAÏS :

Un Jurançon 93
Aux couleurs du MAÏS. (22)

NACARAT :

Elle vint en grand apparat,
Traînant avec des airs d'infante
Un flot de velours NACARAT. (3)

NACRÉ :

Avec ses vêtements ondoyants et NACRÉS... (6)

Debout dans sa conque NACRÉE,
Elle vogue sur le BLEU clair...

Ravivant les langueurs NACRÉES
De tes yeux battus et vainqueurs... (3)

— Ces yeux battus et vainqueurs feront, comme on dit, leur chemin. On les retrouvera dans *Cyrano*. Mais revenons à nos moutons.

Glaciers, soleils d'argent, flots NACREUX, cieux de
[braises... (21)

NEIGEUX :

Le jus des pêches que tu coupes
Eclabousse ton sein NEIGEUX... (17)

Un sein NEIGEUX, d'azur veiné. (3)

NOIR :

Les morts que tu gorgeas du sang des brebis
[NOIRES! (31)

Nos cœurs regretteront cet après-midi NOIR. (20)

Jeanne était au pain sec dans le cabinet NOIR...
Un œil NOIR, où luisaient des regards de créole. (14)

Avec les NOIRS raisins des coteaux de Suresnes. (19).

Un manteau d'Espagnol, doublé de velours NOIR...
Un homme en manteau NOIR, c'est peut-être le
[diable... (33)

Une Esclave d'Egypte, au teint luisant et NOIR... (27)

Tient la peau d'une chèvre aux crins NOIRS et
[luisants... (24)

Et, par l'âpre sentier que borde le houx NOIR...
Tordre la double corne au front du NOIR taureau... (2)

Trois porcs, et trois agneaux frisés de NOIRE laine... (5)

Où les serpents géants dévorés de punaises
Choient des arbres tordus avec de NOIRS parfums. (21)

Aux NOIRS vols du Blasphème épars dans le futur...
Un NOIR vent sur leur manche éployé pour
[bannières... (23)

Porte le soleil NOIR de la mélancolie. (12)

Se tenait à la barre et coupait le flot NOIR...
Montant comme la mer sur le roc NOIR et nu...
Car je cherche le vide, et le NOIR, et le nu!...
Le Ciel! couvercle NOIR de la grande marmite...
Par ces deux grands yeux NOIRS, soupiraux de ton
[âme...
Sur mon crâne incliné plante son drapeau NOIR... (6)

Je ris des NOIRS accès où je vous envisage. (16)

Au-dessus de la source un NOIR laurier se penche...
Autour du sceptre NOIR que lève Rhadamante...
Rougissant le ciel NOIR de flamboiements lugubres... (1)

De tous côtés la Parque NOIRE...
Bois donques : après le trépas,
Ombre, tu ne boiras là-bas
Que je ne sais quelle onde NOIRE. (5)

Ces vastes pays sont couverts
De bois qui sont NOIRS et non verts,
Que le NOIR Cocyte environne... (7)

Que ces vieux royaumes des ombres,
Ces grands bois, ces NOIRES forêts,
Cachent de charmes et d'attraits. (41)

En des champs de myrtes couverts,
Qui là sont NOIRS, et non pas verts...
Sur le col d'une brebis NOIRE
Comme l'encre d'une écritoire... (7)

Sa chanson est triste et son manteau NOIR...
Mes pieds las foulaient des branches si NOIRES... (32)

Un grand sommeil NOIR
Tombe sur ma vie. (42)

Sec et NOIR comme écouvillon...
Triste, failli, plus NOIR que mûre... (43)

Au cabaret des bruyantes barrières,
Avec des gens qui n'ont ni feu ni lieu,
Et qui buvaient l'oubli de leurs misères
Dans les flots NOIRS du vin qui tache en BLEU. (44)

Jadis l'Ibère NOIR et le Gall au poil FAUVE... (1)

Voici le *Machaon-Zèbre*,
De FAUVE et de NOIR rayé...
Voici le papillon FAUNE
NOIR et JAUNE... (12)

La NOIRE chevelure et la crinière d'OR. (1)

Maigre immortalité NOIRE et DORÉE... (30)

Sois ce que tu voudras, nuit NOIRE, ROUGE *aurore*... (6)

Les roses étaient toutes ROUGES
Et les lierres étaient tout NOIRS. (42)

Et qu'un vieux bouc, du sang de sa gorge velue,
Fasse l'argile NOIRE et le gazon POURPRÉ. (1)

Le sang souille et NOIRCIT leur croupe aux taches ROUSSES. (14)

Semble un crustacé NOIR, gigantesque et VERMEIL. (1)

La NOIRE belladone et la VERTE ciguë. (2)

NOISETTE (Couleur de) :

Un pourpoint COULEUR DE NOISETTE
De belle serge à deux envers
Chamarré de trois galons verts. (7)

OR et DORÉ :

Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables. (27)

Dans le poudroîment d'OR du pollen qu'elle lance..
Vers les blés mûrs que gonfle une houle DORÉE. (1)

Emportant le butin de la toison DORÉE... (28)

On voyait au travers du rideau de batiste,
Tes boucles DORER l'oreiller... (18)

Le seigneur Jupiter sait DORER la pilule. (16)

Le soleil souriant DORAIT les voiles blanches...
A l'ombre d'un parfum par le soleil DORÉ... (27)

Où le beau Phœbus qui baigne
Dans le Loir son poil DORÉ... (5)

Voir les Cyclades d'OR de l'AZUR émerger. (1)

Pour des cheveux d'OR et des yeux d'AZUR... (32)

Triomphalement peint d'OR et de VERMILLON. (1)

Bas DORÉS, jupes d'ÉCARLATE. (31)

ORANGE (Couleur d') :

C'est un vrai démon! c'est un ange!
Elle est jaune comme une ORANGE,
Elle est vive comme un oiseau! (33)

Grand nez digne d'un camouflet,
Belle au poil de couleur d'ORANGE... (7)

PARFUM (Couleur d'un) :

Je veux poser sur elle, avec dévotion,
La COULEUR D'UN PARFUM qui n'aura pas de nom. (20)

PÊCHE (Couleur de fleur de) :

Et, voyant ses amis déjà loin, se dépêche
Et pique sa jument COULEUR DE FLEUR DE PÊCHE. (1)

PERLE :

Et, dans le ciel COULEUR DE PERLE,
La lune monte lentement. (18)

POURPRE :

Tu sais, ma passion que, POURPRE et déjà mûre... (23)

Les seins nus et POURPRÉS de ses tentations... (6)

Une petite main qui semblait de l'ivoire,
Qu'un peu de POURPRE a coloré... (40)

Et la pêche au duvet de POURPRE coloré.(27)

Comme aux feuilles que le froid mord,
La POURPRE monte à ses pommettes. (3)

La POURPRE et l'OR semblaient revêtir la
[campagne... (27)

ROSE :

Prends mon sonnet, moi ta sonnette à faveur
ROSE.. (13)

Pâle et ROSE comme un coquillage marin... (23)

S'envole, tinte et meurt dans le ciel ROSE et pâle...
L'ajonc fleurit et la bruyère est déjà ROSE...
Et je vis, me dressant sur la bruyère ROSE. (1)

Ton souvenir plus clair, plus ROSE, plus charmant...
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs ROSES...
Boucliers provoquants, armés de pointes ROSES! (6)

Et les arbres d'hiver semblent de corail ROSE. (45)

O doux cheveux! regards chatoyants! bouche ROSE! (19)

L'aurore est debout sur les caps de Grèce,
Ses ROSES troupeaux nagent sur la mer. (46)

Et les roses étaient ROSES, comme des roses. (32)

Le sceptre des rivages ROSES. (23)

Et l'Aurore...
Se promenait par l'horizon,
Peignant la surface des choses
D'une belle COULEUR DE ROSES :
Cela veut dire que le jour
Après la nuit vint à son tour. (7)

La Vénus de l'Adriatique
Sort de l'eau son corps ROSE et BLANC. (3)

Car c'était au milieu de vergers BLANCS et ROSES... (20)

C'est une idylle ROSE où le flot BLEU soupire. (17)

Tourbillonnent dans l'extase
D'une lune ROSE et GRISE. (42)

Un bas ROSATRE, orné de coins d'OR, à la jambe...
Parmi les objets NOIRS ou ROSES
Qui composent son corps charmant...
Le charme inattendu d'un bijou ROSE et NOIR. (6)

Un peu de la féerie en gaze ROSE et NOIRE... (4)

Sur le sable marneux d'énormes caïmans
Guettaient le tapir NOIR ou les ROSES flamants. (1)

ROUGE :

Mon front est ROUGE encor du baiser de la reine. (12)

Il a l'oreille ROUGE et le teint bien fleuri...
Et jeter nos rubans, notre ROUGE et nos
[mouches... (16)

Une fleur qui ressemble à mon ROUGE idéal...
La lampe sur le jour fait une tache ROUGE...
Souvent, à la clarté ROUGE d'un réverbère...
Un sang ROUGE et vivant, dont la toile s'abreuve... (6)

Des yeux dont la ROUGEUR montre qu'ils ont
[pleuré... (27)

Sa femme, en robe BLANCHE, étaler sa main
[ROUGE... (45)

Et de ROUGES habits un superbe appareil. (28)

Des grands chiens éventrés sur l'herbe ROUGE épars...
Mais vers la borne ROUGE où la course l'entraîne...
ROUGE du flux vermeil de ses blessures fraîches... (1)

Tes lèvres sont la peau si ROUGE de ces fruits... (20)

Les tuiles ROUGES qui s'effeuillent lentement...
Coquette elle nous tend son ROUGE tablier... (4)

Cachez vos ROUGES tabliers. (14)

Vive Margot avec sa jupe ROUGE! (19)

Sa bouche humide et sensuelle
Semble ROUGE du sang des cœurs. (3)

Æneas, ainsi se vantant,
Eut le nez de ROUGE éclatant,
Tant il eut une honte extrême
De s'être ainsi vanté soi-même. (7)

Deux camps de ROUGES fourmis... (5)

Dans Venise la ROUGE... (33)

Déjà sur cette riche entrée
Je vois les pavis ROUGISSANTS
Etaler les rayons luisants
De leur belle neige EMPOURPRÉE. (41)

L'argile ROUGE a bu la BLANCHE espèce. (30)

Il ouvre d'un seul coup son éventail de fer
Où dans le satin BLANC se lève un Soleil ROUGE...
Fuir des étalons BLANCS ROUGES du sang des
[Vierges. (1)

Les carreaux des marchands pleins de ROUGE et de
[BLEU... (32)

ROUX :

Messieurs, cria d'abord notre moustache ROUSSE... (33)

Il a guidé, parmi l'odeur des toisons ROUSSES... (2)

Et sous le voile épars de ses longs cheveux ROUX... (1)

Fermentent les ROUSSEURS amères de l'amour... (21)

Un automne jonché de taches de ROUSSEUR... (23)

Cette chair froide au duvet ROUX. (3)

Blanche fille aux cheveux ROUX. (6)

SAFRAN :

Lorsque la rive basanée
Fut d'elle tout ENSAFRANÉE... (7)

Une simarre de bougran
De mainte paillette étoilée,
Sur sa peau paraissait collée :
Elle était COULEUR DE SAFRAN. (7)

SAPHIR :

La plaine de SAPHIR qui fleurit sous les nues. (46)

SOIR (Couleur du) :

Ta robe triste était de la COULEUR DU SOIR... (48)

SONGE (Couleur de):

Apporte les cristaux DORÉS,
Et les verres COULEUR DE SONGE... (17)

TEMPS (Couleur du) :

Une robe qui fût de la COULEUR DU TEMPS... (40)

TURQUOISE :

Et vers le ciel fin de TURQUOISE
Monte des coupes du festin,
Suave, un songe de framboise. (17)

VERMEIL :

VERMEIL comme le pur orteil du séraphin... (23)

Gros et gras, le teint frais, et la bouche
[VERMEILLE. (16)

Que ton dur javelot, ton javelot VERMEIL... (31)

Sous ma prison de verre et mes cires
[VERMEILLES... (6)

Et les sphinx, les béliers ceints du disque
[VERMEIL... (1)

Le pays des fruits d'or et des roses VERMEILLES... (47)

Le beau VERMEIL d'une lèvre jumelle. (5)

Comme l'Aurore au teint VERMEIL...
Cette jeune et VERMEILLE Aurore,
Qui sans fin pleure comme vous... (10)

Et couverts d'une peau VERMEILLE. (25)

Un très-honnête adolescent,
A qui le poil encor récent
Dorait la VERMEILLE mâchoire... (7)

VERMILLON :

Venez à son enterrement,
Quand vous orrez le carillon,
Vêtus rouge com' VERMILLON... (43)

VERT :

Les capucines rient près de l'arrosoir VERT. (20)

Raisins mûrs, VERTE olive ou printanier calice...
Quel froid! le givre brille aux derniers pampres VERTS...
Ici gît, Etranger, la VERTE sauterelle... (1)

Et j'ai pleuré tout bas la VERTE libellule...
La même acidité d'avril et du vent VERT... (29)

Il trouve ses chasseurs couchés sur l'herbe
[VERTE... (40)

L'eau VERTE pénétra ma coque de sapin...
J'ai rêvé la nuit VERTE aux neiges éblouies... (21)

D'un beau voyage en un pays de gaîté VERTE... (4)

Le VERT tapis des prés et l'argent des fontaines...
Ils sont trop VERTS, dit-il, et bons pour des goujats. (25)

Muse, qui autrefois chantas la VERTE olive... (28)

Leur parapluie aussi, VERT, avec un grand bec. (13)

De l'odeur du foin VERT à loisir on s'enivre...
Le pâle Hortensia s'unit au Myrte VERT! (12)

Belle île aux myrtes VERTS, pleine de fleurs écloses...
Où coule au lieu de sang l'eau VERTE du Lethé...
Pendant que le parfum des VERTS tamariniers...
Et creusent le bois VERT des jeunes arbrisseaux...
Mais le VERT paradis des amours enfantines... (6)

Et les feuilles étaient VERTES, comme des feuilles...
Penché près de la lampe et sur le tapis VERT... (32)

Dessus le tapis VERT d'un rivage écarté
Je les menais danser aux rayons de la lune. (28)

L'algue et les goémons lui font un manteau VERT... (27)

Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges!...
Qu'ils roulent VERTS et nus... (13)

Ta bouche a le goût du miel VERT *des ruches*... (18)

Des singes VERTS, *des matassins*...
Et le chou VERT jusqu'au trognon... (10)

Deça je vois les pampres VERTS
Enrichir cent tertres divers... (41)

En étendant tapis velus
De VERTE herbe par le pays
Les fourriers d'été sont venus... (39)

Aussitôt dit, dans un VERT pré,
De tasses et brocs l'herbe VERTE
Et de fromage fut couverte. (7)

Olive dont la feuille vive
Se rend égale aux Lauriers VERTS. (5)

Quand mai tout en fleurs arbore
Le drapeau VERT du printemps. (44)

Pour l'homme aux rubans VERTS... A vous le dé,
[Monsieur... (16)

— Si vous allez pêcher les vers qui sont en la prose de ce fameux poète!...

Sur les deux chimères de marbre,
Gardiennes du perron VERDI... (3)

Les herbes, les gros blocs VERDIS par l'eau des flaques...
J'aime de vos longs yeux la lumière VERDATRE... (6)

Les vignes, les jardins, et les prés VERDISSANTS... (28)

Des beaux prés l'honneur VERDISSANT...
Bel aubépin fleurissant,
VERDISSANT... (5)

Je vois les altières futaies,
De qui les arbres VERDOYANTS
Dessous leurs grands bras ondoyants
Cachent les buissons et les haies. (41)

Un coteau VERT que le couchant JAUNIT... (12)

Près de Tunis sur le bord More,
L'Africain aveugle au danger
La mer VERTE en POURPRE colore
Au sang du soldat étranger. (5)

Le succube VERDATRE et le ROSE lutin...
L'aurore grelottante en robe ROSE et VERTE... (6)

Que mai, le mois d'amour, mai ROSE et rayonnant,
Mai dont la robe VERTE est chaque jour plus
[ample... (14)

VIOLET :

Papillon VIOLET que veloute un or pâle,
Pensée en cœur...

Les iris VIOLETS comme les améthystes... (29)

Un tison pour chauffer tes deux pieds VIOLETS... (6)

Parmi les diamants de la mer VIOLETTE... (45)

Et quels VIOLETS gros deuil sont ma couleur locale...
Bref, le VIOLET gros deuil est ma couleur locale... (36)

— Quelle déplorable manie de faire des vers faux! J'aime mieux songer au dimanche :

Je le voyais d'un pâle et triste VIOLET. (4)

Illuminant de longs figements VIOLETS... (21)

Alors l'aurore VIOLETTE
Laissa dans sa couche mollette
Le vieux Tithon... (7)

ZINZOLIN :

Nous n'avions pas longtemps vogué,
Que l'Aurore, au visage gai,
D'une lumière ZINZOLINE
ENZINZOLINA la marine... (7)

— Ah! Messieurs, dit Mme Baramel, n'êtes-vous point fatigués de remuer tant de couleurs?

— Nous ne les avons point évoquées toutes ni tous les vers où brillent celles que nous avons rappelées et l'on pourrait accuser notre liste d'être fort incomplète s'il ne s'agissait, comme nous l'avons dit, d'un divertissement où nous avons su passer la fin de l'après-midi en la compagnie des poètes; mais il est vrai que l'on n'y voit plus goutte et que les teintes dont nous parlons ne sont plus qu'en nos souvenirs; déjà la nuit noire efface les prairies ainsi que les oiseaux. Il faut laisser dormir les vers alexandrins et les autres, maintenant que les collines ont perdu leurs couleurs comme fit, sous les larmes, le visage d'Enée :

Æneas, la face ternie
(Car le bon seigneur tant pleura
Que sa face il décolora... (7)

TABLE DES POÈTES SOUS L'ARC-EN-CIEL

1. Heredia. — 2. Henri de Régnier. — 3. Gautier. — 4. Rodenbach. — 5. Ronsard. — 6. Baudelaire. — 7. Scarron. — 8. Marot. — 9. Mme de Noailles. — 10. — Dassoucy. — 11. Sully-Prudhomme. — 12. Nerval. — 13. Corbière — 14. Hugo. — 15. Olivier Basselin. — 16. Molière. — 17. Samain. — 18. Leconte de Lisle. — 19. Banville. — 20. Jammes. — 21. Rimbaud. — 22. Toulet. — 23. Mallarmé. — 24. Chénier. — 25. La Fontaine. — 26. Boileau. — 27. Vigny. — 28. Bellay. — 29. Gérard d'Houville. — 30. Valéry. — 31. Maurras. — 32. Tellier. — 33. Musset. — 34. Robinet. — 35. Sainte-Beuve. — 36. Laforgue. — 37. Tristan L'Hermite. —38. Bourget. — 39. Ch. d'Orléans. — 40. Ch. Perrault. — 41. Racine. — 42. Verlaine. — 43. Villon. — 44. Murger. — 45. Coppée. — 46. Pierre de Nolhac. — 47. Michel Carré et Jules Barbier. — 48. Renée Vivien.

LE MOUTON VERT DE PATACHOU

à François et Philippe Giron.

J'AI à côté de moi un petit garçon. Il s'appelle Patachou. Il est bien content. A chaque instant, il regarde le calendrier. Ce n'est pas pour savoir la date. C'est pour contempler longuement la date de demain, et, en épelant, il ne cesse de lire et de relire : *25 décembre*. NOËL. De temps en temps, il saute sur un pied :

— Que fais-tu, Patachou?...

Il a déjà enlevé son soulier. Il ne pense plus qu'à le mettre dans la cheminée.

— Veux-tu te rechausser! ou bien comptes-tu rester, jusqu'à ce soir, debout sur un pied, comme une cigogne?

Il me parle des vacances que nous avons passées en Béarn. Au dernier jour, à la fin de septembre, l'air s'était rafraîchi et Patachou s'asseyait devant un grand feu de bois, un livre d'images sur les genoux, le chat Pisistrate à son côté.

— Chauffe-toi, disait-il au chat; reste près de moi et ne vas pas courir après les souris. Elles sont toutes froides, et, si tu en mangeais une, elle te ferait du mal à l'estomac. Ou bien apporte-la ici pour la faire d'abord un peu chauffer...

Puis, il prenait la patte du chat pour s'assurer qu'il n'avait pas les griffes glacées, parce que Patachou sait que ce n'est pas bon du tout d'avoir froid aux ongles.

Pisistrate est patient; il se laissait faire et regardait Patachou avec étonnement ou plutôt avec une indifférence tout à fait méprisante ; puis il fermait ses longs yeux jaunes, pour se perdre dans les rêveries dont nous ne connaîtrons jamais le secret et où se plaisent les chats, quand ils sentent le feu qui doucement les caresse et les berce.

— Ecoute-moi, lui disait Patachou. Vois comme tu es heureux! Les moutons n'ont pas une belle cheminée comme toi. Ils sont tout blancs, comme la neige. On dirait qu'ils sont habillés de flocons. Les pauvres moutons... Ils sont dans l'étable, et on ne leur donne même pas une brique chaude pour leurs pieds...

C'est alors que Patachou a commencé de désirer un mouton pour la Noël.

— Tu crois que le petit Jésus me l'apportera? Mais je voudrais un mouton vivant.

— Pour qu'il ait froid?

— Oh! non...

— Un mouton vivant à Paris?

— Mais oui, puisqu'il fait toujours chaud dans l'appartement.

— Et il broutera les tapis?

— On lui donnera les queues des carottes. Il sera bien content. Et puis, s'il s'ennuie un peu, s'il veut se promener, il pourra m'accompagner en classe.

— Et si on te le vole, dans la rue?

— Oh! je lui mettrai une muselière et sur le dos, une pancarte : chien dangereux. Alors personne n'osera le toucher.

— Enfin! demande-le gentiment au petit Jésus; nous verrons bien ce qu'il décidera.

Nous voici au soir de Noël. Patachou, maintenant, est couché. Il dort doucement. Mais, tout à l'heure, il a mis dans la cheminée non pas un soulier, mais ses deux souliers et ses deux pantoufles.

— Tu exagères, Patachou!

— Oh! non, parce que le mouton a quatre pieds et s'il doit se tenir debout jusqu'à ce que je m'éveille...

Je crois que voici le père Noël. Il a une grande barbe blanche, dont il a passé le bout dans sa ceinture pour qu'elle ne flotte pas dans les courants d'air. Il est là dans la chambre de Patachou et à son côté se tient un petit mouton. Patachou s'est éveillé. Il regarde. Le père Noël a posé sa lanterne sur le guéridon et s'est assis dans le fauteuil, au coin de la cheminée. Il souffle un peu; il se repose : il y a sept heures qu'il court de maison en maison. Il tire de sa poche un petit livre qu'il feuillette attentivement : c'est l'indicateur des rues de Paris. Le mouton regarde le tapis, et ce tapis qui était rouge est devenu vert. Ce n'est plus un tapis : c'est de l'herbe; c'est une immense prairie, bordée de saules et de peupliers. Ls murs de la chambre ont disparu; mais le portrait de tante Mathilde, qui était au-dessus de la table, reste suspendu dans les airs. C'est un étonnant paysage, où l'on voit maintenant le père Noël, dans son fauteuil, sous un troëne (tandis que dans sa barbe une mésange fait son nid), Patachou dans son lit au bord d'un ruisseau, la cheminée au haut d'une colline et le portrait de tante Mathilde accroché au sommet d'une montagne. Le mouton paît avec délices. Il mange son herbe et, de temps en temps, il se cabre, s'élance,

tourne et poursuit deux papillons à coups de cornes. Les papillons se posent sur sa tête. Il ne les voit plus. Il broute.

— Mon Dieu, pense Patachou, pourvu qu'il n'arrive pas un loup. Il mangerait mon mouton; et ce mouton, on le voit de partout : il est tout blanc, dans la prairie toute verte. On ne voit que lui. Je voudrais bien qu'il fût vert!

Patachou se frotte les yeux. Il n'aperçoit plus le mouton. Il saute du lit, court dans la prairie et soudain se heurte à un objet qu'il ne voyait pas et roule dans l'herbe en tenant dans ses bras une bête verte aussi grande que lui. C'est le mouton.

— Tu as l'air d'une grenouille! lui dit Patachou.

— C'est toi qui l'as voulu, répond le mouton. Mais ainsi le loup ne me verra pas.

— Où est mon lit? dit Patachou.

Tout est maintenant devenu vert. Il n'y a plus autour de Patachou qu'une seule couleur, où il se perd, et ce n'est qu'à deux pas qu'il distingue, en errant, le Père Noël : il est devenu vert; ses vêtements sont verts, son fauteuil est vert, sa barbe est verte.

— Mon lit aussi doit être vert, gémit Patachou. Mais où est-il? Pourvu que je ne me cogne pas contre un loup vert! Je ne le verrais même pas et il m'aurait mangé avant que j'eusse le temps de voir ses grandes dents. Mon Dieu, il aurait des dents vertes!

— Vous voyez, mon jeune ami Patachou, lui dit le Père Noël, qu'il ne faut pas souhaiter vainement de transformer l'univers. Il est très bien fait comme il est. Quand nous nous abandonnons à un caprice, qui peut savoir jusqu'où il nous conduira? Vous avez voulu sauver du loup

votre mouton; c'est très bien, mais par un moyen si étrange, en demandant qu'il devînt vert, que j'ai voulu vous montrer que le désordre engendre un plus grand désordre et jusqu'au désordre infini. Vous n'êtes pas seul à formuler des vœux. Tous ceux qui respirent sont pleins de souhaits. S'ils étaient tous satisfaits au même instant, ce serait un étonnant brouillamini dans le monde.

— Eh! bien, Patachou, que fais-tu?

Je le regarde dans son petit lit où il s'éveille. Il a dû s'agiter dans quelque rêve, car il est passé, en dormant, par-dessus les couvertures. Il a un pied sur l'oreiller.

Il ouvre les yeux et demande, avec inquiétude :

— Il n'est pas vert?

Puis il voit, dans la cheminée un mouton. Il le prend dans ses bras.

— Il n'a pas l'air vivant! me dit-il.

Hélas! il n'est pas vivant. C'est un jouet. Patachou est un peu ennuyé, mais il est, quand même content.

— Je voudrais bien, dit-il...

Il s'arrête.

— Je n'ose plus dire : *Je voudrais,* mais s'il devenait vivant, sans que je le veuille, enfin s'il devenait vivant tout seul, tu comprend, je crois que cela me ferait... que cela lui ferait plaisir.

— On peut toujours espérer, Patachou. Il y a tant de moutons, qui étaient vivants et qui ne le sont plus, qu'on en verra peut-être un, enfin, quoique en étoffe, devenir vivant, un beau matin, et t'éveiller dans ta chambre, en bêlant.

LE POISSON VOLANT DE PATACHOU

RAMELINE a fermé le robinet d'eau chaude et le robinet d'eau froide. Le bain est prêt.

— Patachou, dis-je, entre dans la baignoire où tu seras comme un escargot dans sa coquille.

— Tu ne trouves pas, me répond-il, enfoncé maintenant dans l'eau tiède, que j'ai l'air d'un escargot maigre?

— Et pourquoi donc?

— Parce que je peux très bien remuer dans cette coquille. Si les escargots étaient aussi au large dans la leur, ils se la voleraient les uns aux autres.

Mais voilà Patachou qui s'agite et qui crie :

— Je me cuis!

— Mais non! lui dis-je.

— Si! si! j'ai les jambes toutes rouges. C'est la couleur du homard, quand il va devenir cuit. C'est vrai, tu sais, et je ne suis pas du tout *xagère.*

Xagère? Peut-être ne comprenez-vous pas très bien ce mot. Il est vrai qu'on ne l'emploie guère. C'est Claude, un petit garçon ami de Patachou, qui en a usé le premier. « Je ne suis pas xagère », disait-il. Je lui ai demandé ce que cela pouvait bien signifier et il m'a répondu : « Quand je

raconte une histoire que j'invente un peu, mon grand-père Joannin, me dit : « Tu es *xagère.* » Alors quand ce que je dis est bien vrai, je peux bien dire que je ne suis pas *xagère...* »

— Reste dans l'eau, Patachou.

Il obéit, mais il déclare :

— Si j'étais poisson, je serais déjà bouilli... Je voudrais bien avoir un beau poisson, un joli poisson, qui tournerait dans un grand saladier de verre, sur ma petite table... Pour le jour du poisson d'avril, je ne pourrais pas avoir un vrai poisson? Pourquoi tu ne veux pas me donner un poisson? Je t'assure que je serais bien sage, si j'avais un poisson, un poisson à moi.

— Tu pourrais prendre modèle sur lui, Patachou, car tu sais que les poissons ne sont pas bavards.

— C'est peut-être parce qu'ils sont sourds ? murmure Patachou; alors, comme les autres poissons ne les écouteraient pas, il vaut mieux qu'ils se taisent.

— Mais non! ils ne sont pas sourds! Quand nous allons à la pêche, si quelqu'un fait craquer une branche sèche, sous le pied, ou si nous parlons un peu, ils entendent très bien et s'en vont vite.

— Alors, m'a demandé Patachou, puisqu'ils ont de bonnes oreilles, pourquoi ils ne se racontent pas des histoires?

— C'est tout simple, Patachou...

— J'ai deviné!... Ils ne peuvent pas parler parce qu'ils ont tout le temps la bouche pleine d'eau.

— Moi, reprend Patachou, je voudrais avoir un poisson qui parle. S'il n'avait pas la bouche dans l'eau, peut-être qu'il parlerait.

— Il s'étoufferait, mon enfant. Les poissons

ont besoin d'eau, comme nous avons besoin d'air. Il n'y a que les poissons volants qui sortent de la mer, mais pas pour longtemps.

Le premier avril est arrivé. C'est le jour du poisson et la date de célèbres plaisanteries; mais vous pensez bien que je n'aurais jamais voulu faire aucune peine à Patachou. Vous me voyez faisant pleurer ses yeux candides. Non, non... Pendant qu'il dormait, j'avais donc installé sur la petite table, dans sa chambre, un bocal de cristal plein d'eau, où nageait un poisson rouge. Mais je n'ai pas de chance. Quand Patachou s'est éveillé, le bocal était toujours là, mais le poisson avait disparu. J'en étais péniblement émerveillé. Il n'est pourtant pas revenu tout seul chez le marchand, me disais-je, ni à la rivière! Non, ce n'est pas possible; on n'imagine pas du tout un poisson rouge descendant l'escalier ! Et puis, comment se serait-il fait ouvrir la porte de la rue? Jamais il n'aurait pu appeler la concierge: on sait bien, et nous venons de le dire, que les poissons ne parlent pas.

Mais, sur le tapis, devant le lit de Patachou, il y avait, n'ouvrant qu'un œil — il n'en ouvre qu'un le matin, pour économiser l'autre — il y avait, dis-je, Agamemnon. C'est le chat noir de la maison. Il avait l'air bien sage et bien honnête. Mais, à côté de lui, et presque sous sa patte, que découvris-je, grand Dieu? La queue du poisson rouge! Le misérable!... Le poisson avait-il sauté hors du bocal? Agamemnon, grimpant sur la table, l'avait-il pêché d'une patte adroite et recourbée? Je ne sais. Comment aurais-je interrogé le chat pour apprendre les détails du crime? Il ne sait que miauler.

Avant que Patachou eût rien vu, je chassai Agamemnon et jetai par la fenêtre la queue de

la victime infortunée. A ce moment Patachou aperçût le bocal. Il battit des mains et sauta hors du lit.

— Il n'y a rien dans l'eau! me dit-il tristement... C'est peut-être un tout petit poisson. On ne le voit pas encore, mais il va grandir, et alors, je le verrai...

— Non, non! lui dis-je en soupirant.

Mais soudain Patachou bondit trois fois et, le visage tout heureux, me sauta au cou en me disant :

— J'ai compris!

— Qu'est-ce que tu as compris?

— Tu m'as donné un poisson qui peut parler... Enfin, un poisson volant... Alors quand il a vu le jour, il est parti par la fenêtre, pour faire une petite promenade, et puis il va revenir, puisque c'est ici sa maison.

— Oui, ai-je répondu avec mélancolie. Il va revenir...

Patachou a dit à Claude :

— Tu sais, j'ai un poisson volant. Toute la journée, il vole. Il attrape des mouches, des papillons; il a mangé la cigale et la fourmi.

— Alors c'est comme un carnassier ? a demandé Claude.

— Oh! oui. C'est le fils d'un petit requin et d'une libellule. Il a de grandes ailes transparentes. Elles sont bleues.

— Montre-le moi.

— Je ne peux pas. Il n'est jamais là. Il faut qu'il se nourrisse; alors il vole, il vole... Il se repose la nuit, comme moi. Il dort dans le bocal et moi, à côté, dans mon lit. Il se lève de bonne heure. Ce matin, en m'éveillant, j'ai failli le voir. Je n'ai pas ouvert les yeux assez vite; mais j'ai

entendu : *frr, frr...* Il s'envolait. Je suis bien content d'avoir un poisson volant; et, comme il est habitué à l'eau de mer, pour lui faire plaisir, j'ai vidé, sans qu'on le sache, la salière dans le bocal.

Hier soir, j'ai mis dans le bocal, sans rien dire, un poisson rouge. Patachou, ce matin, l'a regardé.

— Oh! m'a-t-il dit, il n'a plus d'ailes.

— Le chat les lui a peut-être mangées, ai-je répondu, tandis que je lançais vers Agamemnon un regard terrible.

— Pauvre poisson! a soupiré Patachou; il avait des ailes bleues si belles! Il doit être bien malheureux. Je m'occuperai beaucoup de lui pour le consoler. Mais tu ne pourrais pas me donner un autre poisson volant?

— Quand il volait, tu ne le voyais jamais!

— Oui, mais de tous les petits garçons que je connais, aucun n'avait un poisson volant. Il n'y avait que moi... Ils auraient bien voulu le regarder.

L'ALPHABET DE PATACHOU

à Louis Coquelin.

Qui noue mieulx, respons, ou C ou E ?
J'ay jusque icy en eau basse noué;
Mais dedans l'eau Caballine tu noues...

CLÉMENT MAROT.

NOUS nous attardions autour de la table, après le dîner, et comme cette époque où nous respirons nous pose durement et chaque jour assez de problèmes vastes et profonds, nous étions résolus de n'en considérer aucun et de nous évader du siècle en nos propos; et ce n'est point à dire que nous songions à nous enfoncer en ces gouffres de la métaphysique où les ténèbres se font comme enivrantes et où tant d'esprits voluptueusement s'abîment. Nous ne rêvions que de discours frivoles et M. Polyphème Durand venait de l'avouer au milieu d'un applaudissement à peu près général, quand Mme Baramel, qui était ce soir-là fort aigre et d'un esprit pointu, lui décocha ces deux vers qui sont parmi les plus célèbres qui aient pris leur source aux méditations de Casimir Delavigne :

Au fond du Glocester, dont les vertes campagnes
Nourrissent des taureaux les utiles compagnes...

Et cependant que nous demeurions étonnés, elle poursuivit :

— Si j'évoque le spectacle de ces bêtes, je ne pense pas vous apprendre rien, mais vous rappeler seulement qu'elles « ont inventé de ruminer et de se coucher au soleil, ainsi que Nietzsche le rapporte, et qu'elles s'abstiennent de toutes les pensées lourdes et graves qui gonflent le cœur ». Comptez-vous donc les imiter, Messieurs, après ce festin où je me réjouis encore que l'on m'ait conviée, et qui était abondant et délicat?

Notre hôte sourit à ce compliment, mais nous eûmes vite senti que la courte harangue de Mme Baramel n'avait su recueillir aucun suffrage, tant il avait paru clair qu'elle n'avait parlé de la sorte que pour nous contredire tous. Nous savions d'ailleurs que si elle était assez bien barbouillée de citations, à la manière de certains d'entre nous, elle se souciait pourtant beaucoup moins d'exprimer et de déduire des pensées que de prononcer des phrases, pour ce qu'on ne pouvait manquer de la regarder quand elle parlait et qu'elle avait les lèvres fort jolies. Il me souvient encore d'une certaine saison où elle nous entretenait à tout propos de *petites prunes* et déclarait à chaque instant que les personnes que nous évoquions étaient par trop *pusillanimes,* montrant d'ailleurs souvent qu'elle ne connaissait que médiocrement le sens de ce dernier mot; mais il lui suffisait sans doute, quand elle disait *pusillanime* ou *petites prunes,* que l'on vît qu'elle avait la bouche très petite.

Nous demeurâmes un moment dans le silence et par les larges fenêtres ouvertes sur ce jardin de Passy, nous entendions un rossignol qui dans les tièdes feuillages répandait au clair de la lune de langoureuses et ferventes élégies, tandis que le petit garçon Patachou, qui derrière nos

chaises promenait son cheval de bois, disait à chaque convive :

— Vous voyez bien qu'il a deux pattes de devant, deux pattes de derrière, deux pattes à gauche et deux pattes à droite.

— C'est donc un cheval à huit pattes! s'écria M. Théodore Decalandre.

Le rossignol continuait de chanter.

— Je voudrais, dit Mme Baramel, que les hommes fussent aussi discrets que cet oiseau.

— Belle discrétion!... Consentiriez-vous donc que l'un d'entre nous allât chanter à pleine voix sous vos fenêtres? Je ne sais point du tout comme on fait en Espagne, où l'on rapporte que tant de guitares, dès le soir, bourdonnent sous tant de balcons, mais je ne me vois guère, en cette ville où nous sommes, en train de déclamer des vers tout pleins d'amour sur le boulevard des Capucines ou dans l'avenue de l'Opéra, en contemplant certaine croisée du quatrième ou seulement du premier étage qui s'ouvrirait enfin pour laisser tomber en mes mains quelque billet doux noué d'un ruban. Je serais sans doute assez rapidement entouré d'un grand nombre de personnages, et les agents, je le pense, me prieraient de circuler, comme ils parlent — et ce n'est point tourner en rond — et de brider mon Apollon, comme dit l'autre. Il se faut plier aux lois et coutumes du pays où l'on habite. Descartes ne nous contredirait point. Faites votre cour comme il se doit aux rives de la Seine, mais n'allez pas, nous dit Gentil-Bernard,

Mais n'allez pas, Castillan ténébreux,
D'une Isabelle esclave langoureux,
Sous un balcon, fatiguant des cruelles,
Chanter, gémir, et vous battre pour elles;
D'autres climats, d'autres scènes d'amour...

— Vous ne m'entendez point, reprit Mme Baramel, et je voulais dire seulement que ce rossignol est si discret que, malgré ses chants que nous ne cessons d'entendre, nous serions bien en peine de rien savoir de sa bien-aimée, à la différence de certains poètes qui ne laissent pas dans leurs ouvrages de désigner parfois si précisément leurs belles en marquant la couleur de leurs yeux, de leur chevelure et de leur robe, que, sans y avoir seulement songé, ils les peuvent mettre parfois dans les embarras les plus redoutables.

M. Polyphème Durand se prit à fredonner :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer...
Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde,
Comme les blés...

C'est chose bien commune
De soupirer pour une
Blonde, châtaine ou brune...

Est-elle brune, blonde ou rousse? Je l'ignore...

Et M. Théodore Decalandre murmura ce quatrain de Paul Bourget :

Mes vers n'auront pas dit la couleur de vos yeux :
Etes-vous pâle ou rose? Etes-vous blonde ou brune?
Je garde pour moi seul ce secret précieux,
Comme un sylphe en son cœur garde un rayon de lune.

— Il faudrait coucher Patachou, dit Clymène. Mais à côté de son cheval, il s'était endormi sur un coussin.

— Je pense, Madame, que vous rêvez assez bien, reprit M. Decalandre en se tournant vers Mme Baramel, et qu'il est par le monde tant de

chevelures qui sont de la même teinte, que le blond, le brun ni le roux ne sauraient se trouver en possession de livrer le nom de personne.

— Ah! Monsieur, si l'on chante à la fois les cheveux, les yeux, la robe... C'est un ensemble! comme disent les bonnes gens; et je sais aussi des poètes qui glissent en leurs ouvrages des initiales; je pense, du moins, qu'ils les choisissent fausses.

— Des initiales dans des vers! Cela n'est point chose nouvelle et il me semble entendre encore Sainte-Beuve :

Et plus tard, quand la faute en nous s'est enhardie,
Tout froissé des liens de quelque Madame R.,
Oh! qui n'a souhaité l'instant qui congédie,
La paix loin des erreurs, et le toit vaste et clair,
Et l'entretien si doux, tout proche de la mer,
    Chez un ami de Normandie?

— Mettre une lettre toute seule au bout d'un vers! s'écria Mme Baramel. R. rime donc avec *clair* et *mer?*

— Il n'en faut point douter, Sainte-Beuve l'atteste, et quelques autres; mais on l'a fait aussi rimer au féminin... Vous vous rappelez le jour que Rostand entreprit de nous rapporter comme il avait entendu sonner le nom d'un certain village espagnol :

Et j'eus froid dans le dos et les larmes aux yeux
Lorsque, rendu plus grand par l'accent de ce vieux
Et par la majesté du val crépusculaire,
Avec je ne sais quoi de farouche sur l'R
Qui vibra comme vibre un fer de makhila,
Avec sur l'I beaucoup de langueur et sur l'A
Cette sonorité gutturale et chantante
Qui prolonge, élargit, et solennise, et, lente,
Balance une voyelle ainsi qu'un encensoir,
Le nom de Hernani...

— Y sommes-nous enfin?

— Le couplet est fini :

... roula dans l'or du soir.

— R, I, A... On pourrait rêver d'un alphabet cueilli aux pages des poètes. Je songe à ce vers de Boileau :

Et dont les Cicérons se font chez P.-Fournier.

Je pense au malheureux Scarron que ses douleurs avaient tordu :

Je vais droit comme un Z à l'immortalité;

à Musset, quand il parle de je ne sais plus quelle femme qui

... n'eût pas été
Plus fort ni plus souvent battue en vérité
Que celle de Monsieur de C... En politique...

R. I, A, P, Z, C...

— N'ayez garde d'oublier P.-J. Toulet, qui nous rapporte qu'en l'an 801 de Rome, trois caractères furent ajoutés à l'alphabet :

Savoir (ainsi nous enseigne
Tacite) l'F inversé,
L'antisigma, l'I barré.
(Cf. le Corpus du règne).

— J'entends l'affreux Ver-Vert, perroquet de Gresset,

Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue;
Les B., les F. voltigeaient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parlait grec.

— J'aimerais mieux que l'on trouvât ces let-

tres solitaires à l'endroit où la rime les fait éclater.

— Ne quittons pas Musset :

L'un d'eux, nommé Cassius, frappant sur sa calotte,
Dit qu'en fait de maîtresse il était mal tombé,
Ayant pour tout potage une belle idiote,
Qui s'appelait, je crois, la marquise de B...

Je viens voir, à la brune
Sur le clocher jauni
La lune
Comme un point sur un i...

R, I, A, P, Z, C, B, encore I... Quel désordre ! Pourtant notre alphabet commence...

L'un de nous à ce moment nous dit ces vers comme s'il rêvait :

Chauve Apollonius, vieux rêveur sidéral;
O scribes, qui du bout du bâton augural
Tracez de l'ALPHABET les ténébreux jambages;
Epoptes grecs, fakirs, yoghis, bonzes, eubages...

Mais vous savez par cœur ces vers du vieil Hugo, et nous reprîmes donc notre chasse aux lettres et n'eûmes garde d'oublier la fameuse plaisanterie de Boisrobert sur le propos du dictionnaire académique :

Depuis six mois dessus l'F on travaille,
Et le destin m'aurait bien obligé
S'il m'avait dit : « Tu vivras jusqu'au G...

Au seul bruit de ce G, Mme Baramel, qui savait par cœur à peu près tous les vers de Rostand, nous dit ce quatrain :

Lorsqu'il glisse sur la ligne
C'est son *y* et son *g*
Qui font que sous le mot cygne
Un reflet tremble allongé.

— Il y a, Madame, dit M. Polyphème Durand, un *y* aussi et un *g* encore dans le mot de *glycine* sans que nous ayons jamais remarqué sous cette plante agréable aucun reflet, non plus que sous *gymnase, gypse, gruyère* ou *gypaète...*

— Ah! Monsieur, vous ne voulez donc rien entendre à ces mystères de la poésie où je vois que je tente vainement de vous entraîner avec mon poète qui précisément a dit :

Messieurs, la lettre dessine...
Comment? Pourquoi? Le sait-on?
Et toucher au mot *glycine*
C'est déranger un feston.

Il ne faudrait point au reste me pousser trop vivement pour que j'en fusse au point d'avouer que le reflet de toutes les glycines frémit dans le fond de mon cœur!

— Cela se peut, Madame; mais au nom si simple de l'*oie,* encore qu'on l'écrive sans aucun *y* et sans aucun *g,* un reflet paraît et se peint sous ce large oiseau dès qu'il vogue et ne fût-ce que dans nos songes.

Mme Baramel dédaigna de répondre et continua de citer les vers de son auteur favori :

J'ai ces visions perverses :
Je crois que *d* et que *b*
Sont deux mandores inverses
Dont *troubadour* est galbé...

— Quel langage!...

— Bourreaux! achevez l'oiselle
Qui palpite sur le sol :
— Il me fallait mes deux *l*
Pour pouvoir prendre mon vol!...

— A calembour si beau faut-il pâmer?
— L'on pâme!

— On est tout prêt à rendre l'âme.

— *Tourterelle, sarcelle, hirondelle* ont deux *l*, et *libellule* quatre, ainsi qu'en la nature.

— O prodige! O perfection!

— *Gazelle, alligator* montrent deux *l* aussi, qui nous donnent bien du souci.

— Vont-ils voler pour suivre le poète?

— Et que feront *colombe, palombe, colibri*, qui n'ont qu'une *l?*

— Ce sont *pihis!*

— Que dites-vous?

— Je songe aux vers charmants d'Apollinaire:

De Chine sont venus les pihis longs et souples
Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples...

— Ils se tiennent l'un l'autre par une patte.

— *Aigle*, qui n'a qu'une *l*, est encore un *pihi!*

— Faudra-t-il corriger Victor Hugo pour dire:

Oui, l'aigle un soir planait à la voûte éternelle,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa sa seule *l*...

— Voyez, Madame, où nous nous égarons!

— O douleur! *Oiseau* n'a point d'*l!*

— Qui pourrait supporter, après Edmond Rostand, le vers fameux de La Fontaine :

Je suis oiseau; voyez mes *l*...

— C'est un scandale!

Mais, sans entendre nos blasphèmes, Mme Baramel poursuivait ses citations :

Ce discours a du panache!
Dit un mot jeune et moqueur.
Mais quelqu'un m'a pris mon *h*!
Hélas! sanglota le Chœur...

— H rime donc avec *panache*, s'écria M. La-

louette, et l'on dit *ache* et non *ach :* ce mot enfin a deux syllabes!

— Quelle mouche vous pique?

— Aucune certes, mais j'ai moins de scrupule à penser désormais que le fameux alexandrin de Paul Meurice sur Hugo est si gigantesque qu'il ne faut pas s'étonner qu'il enferme treize syllabes :

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de ton nom...

Peut-être, au demeurant, ce vers qui vole périodiquement de bouche en bouche a-t-il été déformé; je n'ai pas sous la main son texte original.

— Ah! vous m'avez interrompue, dit Mme Baramel, et si R, ainsi que nous l'avons entendu tout à l'heure, rime avec *clair* comme avec *crépusculaire*, et si certains disent *erre* et d'autres *er*, que venez-vous nous embarrasser sur le propos d'*ache* ou d'*ach*!...

— Oh! Oh!...

— Littré dit *a-ch'* et non point *ache*.

— Ainsi le vers de Paul Meurice serait bon...

— Ecoutez-moi, de grâce :

On criait : Où donc, tonnerre!
M'aller cacher, éclopé
En me traînant sur une *r*,
En sautant sur un seul *p*...

et comme il s'indignait au spectacle de ces barbares qui non contents d'estropier les mots, rêvaient de remplacer les *c* par des *k :*

Puisque, horreur dont on frissonne!
Les *c* devenant des *k*,
Kaen, Kahors, et Karkassonne
Auront l'air en Kamtchaka...

J'achève, dit Mme Baramel :

C'est nous... Mais, comme d'un gouffre,
Des cris montaient derechef :
On criait : Grâce. Je souffre!
Nous souffrons avec deux f!

— Je songe à Victor Hugo, dit M. Decalandre, quand il parlait aussi des mots et de ceux d'entre eux qui n'avaient point encore leurs lettres de noblesse :

Populace du style au fond de l'ombre éparse;
Vilains, rustres, croquants, que Vaugelas leur chef
Dans le bagne Lexique avait marqué d'un F...

— Je vois bien, dit M. Polyphème Durand, que cette F ici rime avec *chef*, mais comment tout à l'heure pouvait-on faire rimer avec *derechef*, qu'aucune *s* se termine, deux *f* qui ne sont évidemment point un singulier?

— Où allons-nous nous égarer! Faut-il écrire : une *f*, des *fs?...* des *efs?...*

— Pourquoi pas? Et ne pourrait-on dire aussi des *esses*, puisque Scarron, quand il lui plaît écrit *esse et non s?*

Æneas avec sa sagesse,
Pinta si bien qu'il fit mainte esse...

et vous savez les petits vers de Sarrazin, sur le propos du fromage moisi :

Encor, pour faire moins d'outrage,
Si vous eussiez dit un fromage
De Milan ou de Roquefort,
Car pour moi je les aime fort,
Ou quelque fromage d'Auvergne
Comme vous en donne La Vergne,
Ou bien même un fromage mou,
Le discours eût été plus dou.
La rime est fâcheuse et diablesse;
Pardonnez-moi si j'ôte l'*esse...*

— L's de *doux!...* s'écria Mme Baramel.

— C'est bien une autre affaire. Mais n'est-ce point assez parlé de l'*s?*

— L'*m*...

— Coppée a dit :

Très débraillé, fort comme un buffle,
Les mains sales, le linge *idem*,
C'est vraiment un terrible mufle,
C'est le Mufle avec un grand M.

— J'aime mieux son *x* :

Il en sort en bon rang bourré d'algèbre et d'x ;
Et — l'annuaire est là— Morel (Victor-Félix)
Depuis plus de vingt ans sert dans l'artillerie...

Il a vu du plus haut problème effleurant l'x...

disait Rostand, parlant de J.-H. Fabre, couronné de papillons, et vous devinez aussitôt que va paraître le *bombyx*. — Z! cria l'un de nous, et il nous dit les quatre vers de Ponce Denis Ecouchard Le Brun sur la Nature et l'Art :

Avec un peu de soins et d'aide,
J'aime la taille de Zulni;
La nature en a fait un Z ;
L'art avec grâce en fait un I.

— Une lettre au bout d'un vers! On y peut en loger plus d'une!

Bonnet sut la langue hébraïque
Aussi bien que la chaldaïque;
Mais en latin le bon Abbé
N'y entendait ni A, ni B,

a dit Joachim du Bellay, — et Hugo :

Pasithée, Anna, Circelyre,
Lise au front mollement courbé,
Palmyre en pleurs, Berthe en délire,
S'amourachent par A plus B...

et Rostand :

Ce qui fonce à travers le mystère écharpé,
C'est une trente-cinq, quarante-cinq H. P.

Nous dirions aujourd'hui :

...le mystère rêvé,
Si les chevaux-vapeurs sont appelés c. v.

Mais voulez-vous trois lettres ? M. Georges Fourest va répondre à ce vœu :

De Port-Vendres ou de Marseille
Où t'a mené le P. L. M.
Peut-être ton yacht appareille
Pour Alep ou Jérusalem...

Eh! mais voici le crépuscule
En dépit de l'heure d'été!
J'écris toujours ; quel opuscule
Te remettront les P. T. T.!

Rappelons encore Coppée :

Debout près de sa mère assise
Qui lui présente l'A. B. C.,
La petite reste indécise,
Bouche ouverte et regard baissé.

J'entends bien que P. L. M., P. T. T., A. B. C. ne sont plus de simples trios de lettres, mais que, d'une manière qu'il convient de déplorer, ils forment des mots. Demandons pourtant quatre lettres! Hugo railleur couronne l'édifice :

Je me borne à ceci: je suis ce monstre énorme,
Je suis le démagogue horrible et débordé
Et le dévastateur du vieil A B C D...

Il se fit à ce moment un fort grand vacarme où notre lampe s'éteignit. Le rossignol ne chantait plus, et par les fenêtres entrèrent quelques

personnes inconnues et mystérieuses qui semblaient se balancer sur les rayons de la lune. Patachou, réveillé, s'était assis sur le coussin et de la main flattait son cheval de bois pour le garder de la peur; et tandis que nous demeurions immobiles, l'un de ces êtres se mit à chanter :

— Avons-nous commis quelque crime,
Qu'on nous ferme la porte au nez?
Dans ces propos que vous tenez,
On ne nous voit guère à la rime...

Nous pensâmes aussitôt que nous avions devant nous, par quelque prodige, les lettres que nous avions omis de nommer, et l'une d'elles prit majestueusement la parole pour nous faire entendre ces deux alexandrins :

Commençant Annibal, achevant Eloa,
Le seuil de l'alphabet termine le boa.

Malgré cette stupeur où nous nous trouvions, nous ne tardâmes pas à démêler que c'était A lui-même qui se présentait de la sorte. Patachou battait des mains, car il nourrissait un grand amour des personnages fabuleux et des énigmes.

— Tout beau! Monsieur, dit M. Polyphème Durand; vous n'avez point sujet de faire aucune plainte, et il me souvient encore que l'un de nous a rappelé que rimait l'A avec le bâton basque appelé makhila. Peut-être exigez-vous que, pour citer le même poète, on rappelle ici que Chateaubriand,

Scrutant l'onomatopée,
Gravement analysa
L'âme agreste enveloppée
Dans le son rural des *a*.

Voilà qui est fait.

L'A parut assez content et ne dit plus un mot, tandis que les autres lettres s'avançaient tour à tour pour se peindre en deux vers. J'ai noté, comme je l'ai pu, ce qu'elles nous ont dit et vous le rapporte, je pense, assez exactement, encore que j'aie fort peu le goût de ces devinettes si aisées qu'elles n'amusent plus que les enfants; mais il en est sans doute autour de vous qui les voudront bien entendre :

Deux fois dans l'éléphant et deux fois dans l'été,
Je résonne, et deux fois dans la félicité...

Jaloux, jambe, jardin, Jocaste, jabiru,
Jet, jeu, jonc, joug, jus, jour : onze fois j'ai paru.

— Quel est ce jabiru? demanda Mme Baramel. On dirait quelque vilain mot.

— Ne connaissez-vous point cet oiseau du Brésil et ne savez-vous plus les deux vers de Laurent Tailhade :

Le Flamant et le Jabiru,
L'Ibis mangeur de serpent cru...?

Mais écoutons les autres Lettres :

Mai, diva, bai, gai, cri m'accrochant à leur train,
Meurent pour mettre au jour *main, divan, bain, gain,*
[*crin...*

Je ne suis point dans l'eau, mais on me voit dans l'onde,
Et trois fois dans l'onde profonde...

Je parais : le quai rêve ou la querelle bout.
Le coq et le quatrain ne m'ont au même bout...

On m'entend dans la nuit; on me voit dans l'aurore ;
La lune me contient et le soleil m'ignore...

Je suis double. En tramway je m'avance à mon tour.
La moitié de moi-même est au front du vautour...

Que le D me remplace et n'ayant plus de vagues,
La furieuse mer s'arme de mille dagues...

Cygne, rayon, glycine, Valéry :
En quatre mots, j'ai quatre fois fleuri...

Alors, dans le silence, ces personnes incertaines nous firent un grand salut et se prenant par la main A, E, J, N, O, Q, U, W, V, Y nouèrent et dénouèrent une ronde qui déjà flottait sous le lustre, quand un courant d'air l'emporta par les fenêtres sous les arbres; et tandis qu'elle devenait transparente et s'évanouissait au clair de la lune, le rossignol se reprit à chanter le vieux songe où le bonheur et la peine se mêlent si bien qu'il suffit, pour les nommer tous deux, du seul mot d'amour.

LARCINS D'UN POÈTE

Comme on avait apporté le goûter dans la bibliothèque de M. Théodore Decalandre et que Mme Baramel, M. Polyphème Durand et M. Philippe Lalouette dissertaient tour à tour des enchantements et mérites du thé, de l'orangeade et de l'armagnac à l'eau — et vous savez qu'il faut verser assez d'armagnac dans le verre pour qu'on n'y puisse plus ajouter une seule goutte d'eau — l'un de nous déplia un petit manuscrit, et dit :

— C'est un poème dont je serais bien embarrassé de vous révéler l'auteur et qui est venu dans mes mains par des voies qui me semblent assez mystérieuses. Je vous serais obligé d'en souffrir la lecture et de vous abandonner ensuite à me confier le secret de votre sentiment.

Il lut :

Le poète qui rêve et lève une mandore,
Soupire dans le bois que l'automne a doré,
Et redit mille fois aux feuillages d'Andorre
Le prénom gracieux de l'objet adoré.

Il le dit au torrent, il le dit à la source;
Il le dit à l'écho qui le dit aux halliers;
Il le dit à l'isard qui l'oublie en sa course;
Il le dit au furet, à la couleuvre, à l'ourse
Qui l'observent avec des regards familiers.

Destins, ne voudrez-vous me rendre ma Lucinde?
Elle n'est plus à moi, divinités du Pinde!
Hélas! en ces ravins tout hérissés de houx,
En essuyant ses yeux ne déchirerait-elle,
Sous sa robe que borde une heureuse dentelle,
Ses beaux pieds réservés aux tissus les plus
[doux?

Lucinde, en ces malheurs ne doutez de mon zèle.
Elle marchait, traînant tous les cœurs après
[elle...
O vivant souvenir, qui m'enivre et me nuit
Et me fait mieux sentir cette profonde nuit
Où j'attends vainement que descende une étoile.
Le renard enfumé, la mouche dans la toile,
La carpe suspendue au perfide hameçon,
Ni la verte laitue en proie au limaçon
Ne savent pas du moins ce qu'est la solitude
Où je fais du trépas une si sombre étude.
Rien n'est qui ne me blesse en l'exil où je suis,
Hors la chauve-souris, hirondelle des nuits.
Image de mon cœur dont les ailes sont noires.
Gardez, siècles futurs, en vos doctes mémoires
Le nom de ce poète au sort si peu commun
Qu'enivrent les tourments où sa veine s'enroue,
Ainsi que l'onde aveugle un chien qui la secoue.
L'Administration est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Le clocher qui s'élève au-dessus du feuillage
Ainsi qu'un mât lointain sur un océan bleu?
Reverrai-je Lucinde assise auprès du feu?
Mais j'ai beaucoup vieilli depuis 96.
Je le sens bien souvent à ma tête qui pèse,
Aux cheveux dont ma main qui s'y baignait à
[l'aise,
Ramène sur mon front quelque anneau dispersé.
Un an après un an est bien vite passé
Encor qu'en ces déserts chaque heure soit si
[lente,
Tant la seconde est longue au cœur qui se
[lamente
Et gémit aux rayons tombant des ciels brouillés.
On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont
[mouillés.

Solitude, où l'ennui frissonne à chaque brise!
O Lucinde!... Mais rien n'arrête ni ne brise
L'invisible courant d'elle à moi répandu,
Le fil éolien entre nous deux tendu.
L'amour, en tous les temps, a connu ce prodige,
Valse mélancolique et langoureux vertige...
Mais de quoi sert encor d'improviser des vers
Et même, pour rimer, d'en mettre un à l'envers?
Si je n'ai su garder la belle qui m'afflige,
Saurai-je d'une lyre enchanter l'univers?

Jadis, au temps heureux, tout m'était poésie.
Le plus pauvre festin me semblait ambroisie.
Sur deux lignes rangés, mes vers présomptueux
Déployaient, en deux temps, six pieds majes-
[tueux.
Ils s'en allaient ainsi par paire, deux à deux,
Flanc à flanc, pied à pied, pas à pas, corne à
[corne,
Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs,
L'un disant : « Je suis faible! » et l'autre : « Je
[suis morne! »
Sur ma flûte pourtant se perchaient les oiseaux
Tandis que je soufflais des airs pour ma Lucinde.
Hippocrène aujourd'hui me refuse ses eaux.
Une Nymphe s'ennuie et bâille à mes roseaux
Et sur mon vieux chapeau lance des marrons
[d'Inde.

Il brise sa mandore et la jette au ravin.
Que lui font les concerts des hôtes du grand
[chêne,
Tous ces gosiers rivaux chantant à perdre
[haleine.
Il songe à son malheur et que le monde est vain.
Seul le silence est grand, tout le reste est fai-
[blesse.
Je ne veux plus, dit-il, chanter ce qui me blesse,
Ni le triste univers, ni mon cœur désolé,
Ni peindre tant de maux où meurt la créature,
Ni dessiner du ciel la sombre architecture:
Un seul être pour moi remplissait la nature,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Il se fit un profond silence que suivit, assez vite un assez grand brouhaha où s'exprimait

sans doute plus d'étonnement et de raillerie que d'admiration. Le manuscrit courait de main en main. Chacun voulait l'examiner et, selon la coutume des hommes dès qu'ils sont assemblés, tout le monde parlait à la fois.

— Qui est ce poète?

— On l'ignore.

— Il demande aux siècles futurs de garder son nom et n'a pas seulement pris garde de le confier à ses feuillets! Les poètes sont distraits.

— Que faisait-il au val d'Andorre?

— Il admirait les laveuses :

Laveuses qui, dès l'heure où l'orient se dore,
Chantez, battant du linge aux fontaines d'Andorre.

Je crois qu'on l'avait déjà dit dans *le Petit Roi de Galice*. Mais notre inconnu, je pense, était venu dans ces lieux pour trouver une rime à *mandore*. Cela se voit, il me semble, assez bien.

— Il ne faut accuser personne à la légère.

— *Mandore* a je ne sais quoi de mallarméen :

Mais chez qui du rêve se dore
Tristement dort une mandore
Au creux néant musicien...

— *Andorre, Mandore...* Je songe à Goudouli ou, du moins à l'épître que lui avait adressée Boissière, pour accompagner un fromage que le comte Adrien de Monluc, gouverneur de Foix et d'Andorre, avait choisi pour le poète et qui avait été fait du lait d'une fameuse constellation... Hasardons-nous à transposer ce vieux langage : Voisin, par ce même message, vous recevrez un beau fromage que la Chèvre du ciel a fait avec la crème de son lait, au refuge de ces montagnes qui de leur front ras et pelé s'en vont tirer les tararagnes du plafond du monde étoilé...

— Les tararagnes?
— Ce sont les araignées. Mais ne laissons point tomber notre fromage :

> Aquo's un instrument d'Andorro,
> Que bal may que bostro mandorro...

Nous y voilà : car c'est un instrument d'Andorre qui vaut mieux que votre mandore ou le violon de Pounset pour chanter aubade à la *set*, — et la *set*, c'est la soif.
— J'étais fort inquiet, car on n'est point habitué, si l'on écrit à quelque poète de proclamer qu'il soit rien qu'on puisse préférer à sa lyre; mais il est vrai que le fromage incite au nectar, ce que ne sait point, à l'accoutumée, faire la poésie, qui est, elle-même, ivresse.
Nous étions tous penchés sur le mystérieux manuscrit :
— Et l'objet adoré.... On disait jusqu'aujourd'hui l'objet aimé.
— Mais la rime, Madame, et le pied qui s'envole! *A doré, adoré.* Pour vous suivre, sans doute, il faudrait corriger :

> Soupire dans le bois par l'automne enfumé
> Le prénom gracieux de son objet aimé...

— J'aimerais mieux : *par l'automne enflammé.* Mais les objets ont-ils un prénom?
— N'en doutez point s'ils sont personnes.
— Nous ne savons point encore ce que fait notre gémissant homme en Andorre!
— Il vous dit qu'il est en exil (vers 26).
— Tous les amoureux parlent ainsi dès qu'ils se prétendent malheureux.
— Il précise (v. 33-34) :

> L'Administration est une grande roue

— Au voleur! Hugo avait dit : « *Je sais...*

Que la création est une grande roue,
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.

— Il ne faut point pourtant crier : au voleur! Pourquoi serait-il interdit aux poètes d'utiliser des vers déjà fameux, quand on ne songe guère à défendre aux peintres de se servir des aurores comme des couchers de soleil pour les transporter, d'un pinceau émouvant ou délicat, sur les toiles qu'ils préparent à nos plaisirs?

— Affreux sophisme!...

— Boileau avait écrit :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords :
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Vous viendrait-il pourtant à l'idée ou l'idée vous viendrait-elle de gourmander Musset s'il fredonne, tandis que ses écus se sont enfuis au jeu :

Ma poche est comme une île escarpée et sans bords...?

— La parodie, Messieurs...

— Mais que faisait en Andorre notre héros?

— Il vous le dit assez clairement : l'Administration l'y avait exilé. Faut-il entendre son discours au pied de la lettre? Je ne le sais et nous n'avons pu recueillir, à la Sûreté Nationale, aucun renseignement où s'assouvisse notre curiosité; et peut-être, et tout simplement, ce poète, loin d'être un exilé politique, était-il quelque fonctionnaire des postes et télégraphes ou de l'enregistrement à qui ses chefs avaient confié une mission dans la République d'Andorre, où il soupirait loin de sa bien-aimée qui n'avait pu quitter le village où tous deux, je le pense,

ils avaient passé leur enfance. *Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village* (v. 35)...

— Oui, c'est un vers de Joachim du Bellay. Nous le savons par cœur. Il ne le dit donc pas : il le redit et le pourrait redire

...au furet, à la couleuvre, à l'ourse
Qui l'observent avec des regards familiers. (v. 9.)

Et ce vers, comme on dit, s'en va tout de travers.

— Ne blasphémez point! Il nous indique, peut-être, qu'en ce pays d'Andorre où les animaux sont si attentifs, sauf l'isard oublieux, quand on les convie à entendre le prénom de l'objet aimé...

— Adoré!...

... il se trouve encore quelques forêts de symboles, dont je me réjouis fort en notre siècle léger, qui se plaît à se penser réaliste, comme il parle, et qui est si peu platonicien qu'il ne sait plus que ce que nous nommons communément réalité n'est qu'apparence.

— Votre discours nous semble fort obscur.

— Laissez-moi vous dire seulement quatre vers de Baudelaire :

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

— *Qui l'observent avec...* Quand je vous dis que notre homme est un voleur!

— Mais non, Madame : il cite.

— Il pourrait prévenir!

— Il croit sans doute que tous ceux qui parlent si souvent de Baudelaire, et qui l'admirent, l'ont lu.

Mme Baramel éternua.

— Votre poète n'est qu'un extravagant, dit-elle, avec sa veine qui s'enroue, et nous montre assez clairement sa folie dans les vers où il chante qu'il voudrait être renard, mouche ou carpe à l'instant que ces bêtes meurent, ou laitue dévorée, plutôt que de continuer d'être seul.

— Simples transports d'amour, Madame, et qui se montrent, on l'avoue, de la plus grande banalité. Ce n'est que l'évocation du pistolet de Werther.

— Et ce Pinde! s'écria-t-elle. Est-il encore quelqu'un qui entreprenne de parler du Pinde! Il est allé chercher ce mot pour Lucinde. C'est un bas rimeur.

— Peut-être a-t-il fait tout le contraire. Vous n'ignorez pas que les poètes ont assez bien pour coutume, en chaque distique, d'écrire d'abord le second vers. Ils composent ensuite le premier et l'on en déduirait sans peine, si cette règle était toujours vraie, que dans une tragédie les vers pairs sont meilleurs que les vers impairs; mais je crois que je m'écarte de mon propos qui était de vous révéler seulement que Bertin avait écrit au seuil de l'une de ses élégies, avec une sorte d'enthousiasme qui pourrait nous inciter à sourire :

Elle est à moi! Divinités du Pinde,
De vos lauriers ceignez mon front vainqueur.
Elle est à moi! Que les maîtres du l'Inde
Portent envie au maître de son cœur.

Je ne sais point du tout ce qu'ont pu dire, à ce cri, les maîtres de l'Inde, mais si je connais un amateur qui, dans sa bibliothèque, prétend occuper ses studieux loisirs à l'amélioration des chefs-d'œuvre, vous ne sauriez, je pense, gourmander notre poète mystérieux, s'il a voulu seu-

lement allonger un vers, pour lui confier le secret de sa peine et pour se mieux avouer, en douze pieds, vaincu, quand l'autre était si fier de chanter sa victoire en quatre et six syllabes.

— Hélas! en ces ravins tout hérissés de houx...
...ne déchirerait-elle
Ses beaux pieds réservés aux tissus les plus doux?

Il y a du Virgile là-dessous et je songe à Gallus, à Lycoris, à la Xe églogue enfin :

Ah! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!

Ah! que la glace rude ne déchire pas tes pieds délicats... Mais il a mis des houx où brillaient des glaçons.

— Vive le houx, Monsieur, et toutes les belles verdures luisantes, quoi qu'en ait rêvé Baudelaire le jour qu'il ne voulait plus contempler que *du métal, du marbre et de l'eau :*

Par un caprice singulier
J'avais banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier.

Mais si cette dame avait accoutumé de porter, comme tout le monde, des bas de soie, ce n'était point la peine de le proclamer en un vers aussi coco où il est parlé des *tissus les plus doux.*

— Que dites-vous?

— Je dis : *coco.*

— Ah! Madame, si Sainte-Beuve vous entendait!

— Il rirait avec moi.

— Fort peu, je le crains, car ce vers (v. 15) est de sa main, comme celui de la chauve-souris (v. 27), les trois sur le monsieur qui avoue qu'il

a perdu ses cheveux (v. 40, 41, 42) et deux autres encore que vous avez fort bien entendus :

L'invisible courant d'elle à moi répandu,
Le fil éolien entre nous deux tendu... (V. 50-51.)

Vous les retrouverez en son *Livre d'Amour.*

— J'avoue que cet invisible fil m'avait fait rêver et que, si vous m'en donniez licence, je vous rappellerais deux quatrains, l'un de Sully-Prudhomme et l'autre d'Albert Samain, sur le propos de ces chaînes transparentes, mais si solides qui savent relier notre cœur aux objets les plus divers :

J'ai voulu tout aimer, et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes;
D'innombrables liens frêles et douloureux
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.

C'est le lac endormi de l'heure à l'unisson,
La halte au bord du puits, le repos dans les roses;
Et par de longs fils d'or nos cœurs liés aux choses
Sous l'invisible archet vibrent d'un long frisson.

— Comme on distingue bien le penseur de l'élégiaque! s'écria Mme Baramel.

— Certes! Le penseur met, à la rime, des *causes,* et l'élégiaque des *roses.* « Cherchez les effets et les causes, nous disent les rêveurs moroses. Des mots! Des mots!... Cueillons les roses! »

— Eh! là, vous nous récitez trois vers de Banville.

— Cueillons les roses! Il n'est pas besoin d'ajouter, au demeurant, que les plus belles ne sont pas dans les corbeilles de Samain.

M. Lalouette murmurait après Olympio :

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!
Nature au front serein, comme vous oubliez!
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés!

Que de fils, pensait-il, où nous sommes captifs!... Mais :

— Si nous ne rêvons, dit Mme Baramel, ce poète en Andorre exilé a glissé dans son ouvrage fugitif un assez grand nombre de vers qu'il n'a pris que la peine de cueillir au jardin d'autrui.

— C'est pour mieux nous dérober son visage et nous céler sa sensibilité... Ne portez-vous point une robe, Madame, afin de n'aller point toute nue? Il y a des couturiers dont les noms sont fameux. On voit que Jules Laforgue lui a cédé :

On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés.
[(V. 47.)

— Théophile disait :

Tous nos arbres sont dépouillés,
Nos promenoirs sont tous mouillés...

— La pluie, Madame, était déjà connue.

— Mais que font ces bancs en cette solitude, en ces déserts (v. 44)? Est-ce pour faire asseoir les ourses, les furets?...

— Les poètes ont leurs secrets. Les plus grands déserts sont ceux du cœur et l'on s'y peut égarer même quand on se trouve en un jardin public; et l'on excuse alors le malheureux s'il dérobe encore des vers, pour se désennuyer, à Baudelaire (v. 53), à Bertin (v. 60-61), à Sainte-Beuve (v. 72-73 et 80), à Vigny (v. 75), s'il joue avec Musset (v. 62 à 65), et s'il mêle deux passages des *Fleurs du mal :*

Les soleils mouillés,
De ces ciels brouillés,

et

Comme tu resplendis, paysage mouillé,
Qu'enflamment les rayons tombant d'un ciel brouillé,

pour les gâter en un seul vers (v. 46) :

Et gémit aux rayons tombant des ciels brouillés.

Vous avez salué Lamartine au dernier vers et je laisse de côté : « Assise auprès du feu » (v. 38) qui est dans Ronsard et « Il songe à son malheur » (v. 74) que vous avez déjà rencontré dans *La Mort et le Bûcheron,* et ce ne sont point alliances de mots qui marquent aucun génie personnel; on ne vous défendra pas de rêver à Toulet :

Un Jurançon 93
Aux couleurs du maïs,
Et ma mie, et l'air du pays :
Que mon cœur était aise!

et à quelques autres, en redisant (v. 39) :

Mais j'ai beaucoup vieilli depuis 96.

Je regrette, en passant, que le vers de Don César :

Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé,

soit devenu ce qu'on le voit au vers 32; mais il faut montrer quelque indulgence et bienveillance à un poète que déchire l'amour et qui se montre si furieux qu'il écrit *sombre* où Joachim du Bellay avait dit *belle,* et c'est au vers 79.

— Non point si furieux pourtant qu'il ne trahisse Racine :

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi...

— Ah! Madame, le vers 17, que vous condamnez, est de Bertin, et notre auteur ne saurait en être comptable sinon en tant que larron.

— Il eût mieux fait, du reste, de se montrer

plus sage, dit Mme Baramel, et de n'oublier point, comme il le rappelle trop tard, que seul le silence est grand et de ne se point vanter d'un sort qu'il juge si peu commun (v. 30), quand il est peu de personnes par ce monde qui n'aient connu le même destin.

— Qu'est-ce donc que la sagesse, Madame?

— La sagesse est l'art de trouver le bonheur.

— Qu'est-ce donc que le bonheur?

— C'est en vain que ce fol gémit, rime, soupire,
Et se traîne soi-même aux portes du trépas,
Quand le bonheur n'est pas d'avoir ce qu'on désire
Mais de n'envier point les choses qu'on n'a pas.

— Dites, en l'espèce, *qu'on n'a plus*...

— Mais de ne regretter les choses qu'on n'a plus!

et il ne sera que de refaire le second vers :

Et lasse les échos de ses cris superflus...

J'avoue d'ailleurs que je traduis mon vieil Ausone :

Felicem scivi non qui, quod vellet haberet,
Sed qui per fatum non data non cuperet.

Mais, comme dit Musset, en pareil cas :

...j'espère
Que vous m'épargnerez de vous parler latin.

LE POISSON QUI SE NOIE

à M. Julien Cain.

Je songe, nous dit M. Théodore Decalandre, au petit garçon Patachou, qui proclamait, l'autre jour, comme je crois que je vous l'ai rapporté, que si les poissons entreprenaient de parler dans l'eau, ils se mettraient en grand danger de se noyer.

Je pensais donc à lui, vous disais-je, en relisant l'autre soir l'histoire du hareng d'Alphonse Allais, et vous savez que ce poisson finit par se noyer, mais non point, il est vrai, pour avoir tenté de parler dans l'onde. Vous vous rappelez qu'Alphonse Allais prétendait avoir lu dans le *Journal des Débats* qu'un certain M. Henrik Dahl, de Talesund (Norvège), s'étant procuré un hareng vivant et, l'ayant logé dans un bocal plein d'eau de mer, avait pris soin d'enlever tous les jours une partie de cet océan intérieur et exigu pour la jeter à l'évier. On ne dit point que le poisson était heureux; mais, désireux de ne point périr, il fit en sorte de se passer des biens qui lui étaient ravis et sut si bien s'accommoder de son infortune que le matin où son petit gouffre de cristal se trouva vide, il savait respirer, dans cet air où nous sommes, comme font les lapins, les tigres et les hommes. Il apprit

ensuite à ramper à la manière des serpents et suivait partout M. Henrik Dahl. C'était une sorte de chien à écailles, et silencieux; et vous n'avez pas oublié son affreuse fin, le jour que derrière son maître, dans le quartier du port, il passait sur un pont dont les planches étaient mal jointes : le malheureux poisson tomba dans le bassin. « Il y a tout lieu de croire que, déshabitué de l'eau, le hareng s'est noyé. »

— Monsieur, s'écria M. Polyphème Durand, nous savions tous cette belle histoire que je vous remercie de nous avoir rappelée; mais connaissez-vous la *Chronique des Petits Théâtres de Paris depuis leur création jusqu'à ce jour,* ouvrage en deux volumes in-octavo, que publia Nicolas Brazier en 1837? Donnez-moi licence de vous en lire quelques lignes que vous ne regretterez pas d'avoir entendues : « Chapelle, l'excellent Cassandre du Vaudeville, épicier en même temps qu'acteur, se rendit fameux surtout par une crédulité incroyable... C'est à lui qu'un de ses camarades raconta cette histoire de la carpe apprivoisée, remise depuis à toutes sauces, et resservie bien des fois comme un plat nouveau... »

— Vous m'inquiétez!

— Je continue : « ... Cette carpe suivait partout son maître, comme un caniche, mais elle se noya un jour en voulant enjamber... »

— Enjamber!

— « ... un ruisseau grossi par une pluie d'orage : « Oh! quel malheur! s'écria le bon Chapelle, qui avait écouté avec le plus grand intérêt cette touchante histoire; je croyais que les carpes nageaient comme des poissons. »

— C'est affreux! s'écria Mme Baramel; moi qui avais pensé que le conte d'Alphonse Allais

était tout neuf! Voici que son hareng n'est qu'une vieille carpe!

— Gardons-nous pourtant de parler de plagiat.

— La carpe a droit d'aînesse!

— « Quoique des esprits différents, dit Auguste Comte, aient pù, sans aucune communication, comme le montre souvent l'histoire de l'esprit humain, arriver séparément à des conceptions analogues en s'occupant d'une même classe de travaux... »

— Vous n'allez pas, sur le propos de ces poissons extravagants et qui se noient, nous réciter l'*Avertissement de l'Auteur,* qui est au seuil du *Cours de Philosophie Positive!...*

— Il me suffira, pour défendre Alphonse Allais, de vous faire entendre que si un homme rencontre une idée, c'est bien le signe qu'un autre, et par ses seuls moyens, la peut trouver aussi. J'ajouterai que l'on parle sans doute un peu trop, dans nos temps, des sources littéraires des écrivains, évoquant à leur sujet des fontaines où peut-être ils n'ont jamais bu. Songez aux quelques mots d'Auguste Comte; pensez aussi que la plupart des hommes sont en proie à des aventures qui se ressemblent étrangement. Ils connaissent à l'accoutumée les mêmes peines, les mêmes joies, les mêmes allégresses et les mêmes tourments. Faut-il donc s'étonner si ceux d'entre eux qui rêvent sur la vie sentent parfois et même souvent naître en eux-mêmes les mêmes idées, les mêmes songes et s'ils s'abandonnent encore aux mêmes divertissements? Notez que si l'histoire de la carpe semble seulement plaisante, Alphonse Allais est, comme on dit, parti d'une pensée qui l'a peut-être incité à inventer son hareng. Je ne l'ai point rappelé tout à l'heure, mais il avait

d'abord précisé que M. Henrik Dahl était un « naturaliste distingué » et un « fervent darwiniste », et qu'il avait voulu « suivre dans toutes ses phases l'évolution d'un être animé. » Pour rêver en riant d'une adaptation à quelque nouveau milieu, n'était-il pas naturel d'inviter un poisson à vivre sur notre terre? On eût pu tout de même imaginer le chien fidèle d'un scaphandrier qui s'accoutume à suivre son maître sous l'eau et qui vit enfin si heureusement parmi les sardines et les soles que, son maître étant mort, il décide de passer ses jours au fond de la mer, et trépasse quand pêché dans quelque filet, entre deux langoustes, il retrouve l'air où il ne sait plus respirer.

Laissons en paix ce chien et contentons-nous de démêler dans l'histoire de la carpe et du hareng, ce goût de la féerie où l'esprit des hommes, sans qu'il dédaigne parfois l'ironie, se plaît à se mouvoir dans un monde où il y trouve quelque repos et consolation pour ce que les êtres et les événements n'y sont point comme on les voit dans le nôtre.

L'ALMANACH DE M. POLYPHÈME DURAND

à Jean Paulhan.

LUMINEUSE TÉNÈBRE ET SONORE SILENCE

M. POLYPHÈME Durand était au point de nous confier son jugement définitif sur les travaux de ses confrères les poètes, quand il se prit à éternuer de la façon la plus bruyante du monde; mais reprenant, en quelque sorte, ses esprits :

— Je remercie le ciel, dit-il, de ne m'avoir point fait éléphant et pour plusieurs raisons, dont l'une est que ces animaux n'ont pas accoutumé de rien entendre aux livres, et pour ce que, si les destins, par quelque caprice, m'avaient pourvu d'une trompe, comme en portent ces bêtes monstrueuses, le rhume où je suis abîmé me serait le plus affreux des supplices quand je vois les malheurs que m'inflige un nez dont la grandeur n'a jamais étonné personne.

Ce discours que j'ai entrepris, poursuivit-il, je n'ignore point que mille autres mortels déjà l'ont fait entendre à leur façon, et notamment celui qui se réjouissait que les glands fussent moins gros que les citrouilles, mais il se faut garder de ne redire point les bonnes maximes sous le seul prétexte qu'elles sont connues et je voudrais même que les auteurs, lorsqu'il leur prend envie

d'écrire une page ne s'allassent pas embarrasser de rechercher d'abord si les idées qu'ils voudraient exprimer ne se trouvent point dans trente ou quarante vieux ouvrages qui rêvent sur les rayons des bibliothèques. Ils ne veulent à l'ordinaire proclamer que des vérités inouïes quand il ne me déplaîrait pas, au contraire, qu'ils eussent bien enfoncée dans l'esprit cette pensée que leurs découvertes qui leur semblent le plus étrange, n'ont pas donné moins de plaisir, jadis ou naguère, à quelques hommes subtils et studieux qui n'avaient point manqué de les apercevoir aussi, tandis qu'ils erraient avant nous par ce monde où nous sommes; et vous abandonnant volontiers mon éléphant et sa trompe, je vous dirais seulement que les plus vieilles des idées demeurent profitables, s'il est encore des gens qui les puissent goûter.

— Vous faites l'apologie du lieu commun !... Quelle horreur! soupira Mme Baramel.

— Il se peut, Madame, et j'entends trop bien que vous ne chérissez guère aux livres que les pages où des événements assez coutumiers vous sont présentés d'une manière que j'appellerais piquante, si vous ne deviez pousser de grands cris à cet adjectif que vous jugez médiocre, alors que vous pensez découvrir aux artifices de certains auteurs une manière de monde vierge et d'ordre inédit. Quoi de plus singulier, me répondriez-vous, par exemple, que ces phrases savantes où les sens paraissent trouver de nouveaux emplois?

— Je ne vous comprends point.

— A la façon de vos chats, Madame, y voyez-vous dans les ténèbres, et quand je ne dis rien entendez-vous ma voix?

— Je me demande seulement si vous ne rêvez pas ou si quelque délire...

— Excellente réponse ! Mais il est assez de poètes qui sauraient vous montrer que je ne m'égare point et je ne veux pas dire du tout qu'ils s'égarent non plus. C'est Corbière qui murmure :

Ecoute se taire la chouette...

c'est Francis Jammes :

Et le ciel était bleu et blanc, et dans la paille
on entendait se taire le vol lourd des cailles...

Mme de Noailles :

On restait, fasciné, près du lit mortuaire
Ecoutant cette voix effrayante se taire...

Marceline Desbordes-Valmore :

J'étais seule avec lui, j'écoutais son silence...

et d'autres, et Pyrame, chez Théophile, près du mûrier fameux, quand la nuit nous est peinte :

On n'oit que le silence, on ne voit rien que l'ombre;

et Saint-Amant :

J'écoute, à demi transporté,
Le bruit des ailes du silence,
Qui vole dans l'obscurité...

et Legouvé, dans le *Mérite des Femmes*, qui nous peint une mère :

La nuit même d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écoute le silence...

et Delille qui nous montre cet adolescent :

Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture...

— C'est un peu long. Qu'arrive-t-il à ce jeune homme intéressant?

— Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,

et l'on ne soutient pas que ce vers soit très beau, il s'était élancé dans les Catacombes. Mais sa torche s'éteint; il s'égare; il gémit. Ecoutez-moi, Madame, entendez le poète :

Il regarde, il écoute. Hélas! dans l'ombre immense,
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence.

Quand nous serons à cent!... Mais savez-vous le langage des fleurs?

— On le rencontre aux almanachs, mais je n'y suis pas très érudite. Le myosotis dit : Ne m'oubliez pas, et la rose rouge, je crois, chante un amour tout enflammé.

— Vous n'y êtes point du tout. Pardonnez-moi. Connaissez-vous les paroles des êtres qui ne parlent point?

— Commenceriez-vous de perdre l'esprit ou si c'est que vous vous moquez?

— J'espérais seulement de vous faire songer que Baudelaire a dit : Heureux celui :

Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes!

Entendez, de grâce, que ces auteurs ou, du moins, certains d'entre eux, ont fort bien dit ainsi ce qu'ils voulaient nous dire et j'entends encore les cailles de Francis Jammes qui se posent et que je n'entends plus... Mais ces façons savantes de s'exprimer et qui vous semblaient tout à l'heure nouvelles, ne voyez-vous point qu'elles courent en quelque manière les rues ou, s'il vous plaît mieux, les vallons du Parnasse?

Nouveauté! Nouveauté! Madame, quel beau songe!
Avec délices, l'on y plonge
Au milieu des étonnements.
On y voit des monstres charmants :
Ce sont lièvres ailés, colombes à nageoires,
Carpes aux plumes d'or, lézards bleus et chats verts.
Vous croyez découvrir un nouvel univers,
Quand il brillait déjà dans toutes les mémoires.

D'UN NEZ CRUEL

— Je me réjouis beaucoup, Madame, de n'être plus si fort enrhumé, commença M. Polyphème Durand, et que déjà j'aie pu rentrer dans cet empire charmant des parfums d'où mes malaises m'avaient banni.

J'avais perdu l'un de mes sens, comme il arrive assez communément aux personnes qui se trouvent, après les rigueurs de la température, en proie à mille éternuements ; et ne rencontrant plus aucune odeur en ce monde quotidien, j'en venais à penser ou plutôt à rêver que si notre corps était plus délicat et plus subtil, bien d'autres royaumes, sans doute, et que nous ignorons, seraient ouverts à nos heureuses curiosités, et que tout de même que je viens de retrouver les délices des parfums, il se pourrait, par quelque magie, que je pénétrasse, et pour la première fois, en quelque domaine que je ne saurais certes vous décrire et qui serait seulement comparable à ces pays spirituels qui nous sont familiers et que nous offre l'odorat comme les autres de nos sens; mais le songe où je vous convie, je ne suis certes pas le premier qui s'y abandonne, et vous vous rappelez le soupir de Laforgue :

Cinq sens seulement, cinq ressorts pour nos essors,
Ah! ce n'est pas un sort!
Quand donc nos cœurs s'en iront-ils en huit ressorts?

— Il nous suffit bien de cinq sens! dit M. Lalouette.

— C'est pourtant peu! murmura Mme Baramel; mais il est vrai qu'en ces parfums qu'ont su retrouver vos narines, on rencontre d'assez vives voluptés et qui sont fort baudelairiennes.

— Je vous assure que l'on connaissait les odeurs avant la publication des *Fleurs du Mal* et Saint-Amant fredonne :

L'*odeur* du tabac allumé
Y passe en l'air tout enfumé
Pour cassolette et pour pastille...

et vous savez son cri :

Quelle *odeur* sens-je en cette chambre?
Quel doux *parfum* de musc et d'ambre...
Qu'est-ce donc? Je l'ai découvert
Dans ce panier rempli de vert :
C'est un melon...

— Pensez plutôt aux vers d'Hugo sur l'âme parfumée :

Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, *parfum* dans l'ombre enseveli...
Le bien qu'on fait *parfume* l'âme.

— J'aime mieux les roses de Néron qu'a chantées le même poète, dit M. Lalouette en souriant, et il se prit à déclamer :

Que Rome de ses maux punisse en eux les causes;
Exterminez!... — Esclave! apporte-moi des roses,
Le *parfum* des roses est doux!

— Il est certain qu'il y a de l'antithèse là-

dedans; et il faut avouer, dit M. Polyphème Durand, que c'est d'une manière nouvelle, Madame, que Baudelaire a évoqué les parfums dans ses vers : c'est, je pense, ce que vous vouliez nous faire entendre.

— Je vous dirai sur ce propos un quatrain que j'ai composé l'autre soir, fit M. Lalouette, et il est inutile que je vous prévienne que c'est une sorte de madrigal. Pensez donc à Vénus à l'instant qu'elle sortait radieuse des orages du liquide azur, et me daignez entendre comme je harangue une belle :

Ce parfum que Vénus et la foudre marine
Allumèrent dans l'ombre à vos songes secrets,
Le puis-je respirer sans mourir de regrets
Que mon corps ne devienne une seule narine?

— Faut-il qu'on pâme?

— Il est galant!

— Eh! quoi, Monsieur Lalouette, vous ne voudriez plus être qu'un immense nez?

— Dites : tout nez, comme le vieux Catulle.

On se tut un instant et nous entendîmes Mme Baramel qui disait à mi-voix les deux vers fameux de Baudelaire :

Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour! nage sur ton parfum.

— Vos propos, et je ne sais comme, me font penser au savetier florentin du *Lys Rouge,* quand il offre à l'héroïne un brin de basilic, en lui disant :

— Pour le parfum, signora!

Ce mot me plonge, l'avouerai-je? en un délire où la seule odeur d'une feuille de basilic ne saurait sans doute me ravir; mais il est vrai que je me souviens aussi qu'Anatole France a conté,

dans ses vers, l'histoire d'une jeune personne, qui, dans sa chambre, avait recueilli la tête de son amoureux assassiné. Elle l'avait cachée dans un pot de faïence où s'enfonçaient les racines d'un vert basilic :

Ses feuilles, qu'elle mâche, ont un merveilleux goût...
Elle sait bien pourquoi cette plante est si grasse;
Elle sait que l'on meurt de son parfum épais...

— Quelle horreur! s'écria Mme Baramel.

— Pour le parfum, signora?... Mais le même poète a chanté qu'un anglais, qui naviguait, aima pendant trente nuits, dans une île du Pacifique, « *une reine, une enfant qui se nommait Ti-da* ». Quand il partit, elle monta sur un bûcher de santal, qu'elle fit allumer :

Et, du brick qui lofait, lui, pâle, sans surprise,
Vit la flamme, et sentit le parfum dans la brise.

Nous l'avouerons, Madame, Anatole France avait le nez fort cruel... Ce pot de basilic me semble plein de charmes. En guise de rosée, il accepte les larmes. L'esprit le plus pervers lui peut rendre les armes.

Mais, pour se mieux flatter de quelque amour défunt,
Rien ne vaut de Ti-da la charmante fumée.
Laissez rôtir la bien-aimée!
Signora, c'est pour le parfum!

LA TRAGÉDIE DES BRAS

Le Comte

Remettez à mon bras ce qu'on demande au vôtre,
Vous savez que le mien vaut bien celui d'un autre.

. . . .

Don Pèdre

Le nom d'un offensé ne se révèle point,
L'honneur me le défend, et le même m'enjoint
De ne remettre pas à la valeur d'un autre
Ce que peut achever un bras comme le nôtre.

SCARRON,
L'Ecolier de Salamanque.

Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

CORNEILLE.
Don Sanche d'Aragon.

L'HIVER m'est ennemi, l'été ne me vaut rien aussitôt qu'il me brûle, et la nature ne s'accorde guère aux désirs des hommes lesquels ont accoutumé d'ailleurs de ne s'accorder point entre eux, s'écria M. Polyphème Durand, et par ce Paris qui s'ennuie dans la pénombre, laissez-moi songer à une heureuse journée d'octobre où notre oncle M. Théodore Decalandre, sous un beau noyer vert qui rêvait au soleil dans le milieu de la prairie, nous disait :

— Il est mille discordes entre les humains que les philosophes contemplent avec une sérénité qui s'égaie ou qui s'attriste, et je pense qu'aux

royaumes souterrains, les choses ne vont guère mieux. J'ai rêvé que les vivants pour connaître tous les secrets avaient voulu envahir les territoires sombres des morts. Le batelier Charon à demi assommé par une avant-garde avait pu pourtant repasser le fleuve aux flots gris et porter l'alarme jusqu'au trône du roi Pluton. Mais qui prendrait le commandement de ces troupes légères? Qui mènerait ces bataillons de fantômes que la moindre brise eût dispersés? Il est dans les enfers de célèbres guerriers, mais le jeune Horace et le vieux Don Diègue se montraient les mieux bouillonnants et les plus âpres. Ils voulaient tous deux commander. J'en ai fait une tragédie dont je vous demande d'entendre une page. J'ai pillé quelques vers; il y paraît et vous ne manquerez pas de les saluer au passage. Sur la place au milieu des peuples défunts, le roi Pluton écoute donc les deux rivaux qui lèvent le bras. Peut-être est-il inutile d'indiquer qu'ils font ce geste; on le voit bien assez au texte.

DON DIÈGUE

Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire...

HORACE

Rome a choisi mon bras, je n'examine rien...

CHARON

Chacun veut de son bras nourrir cet entretien.

HORACE

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe; enfin voici le bras...

CHARON

Que l'un ou l'autre bras nous tire d'embarras!

DON DIÈGUE

Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie...

HORACE

Mais l'âge a dès longtemps sa vigueur endormie
Et su glisser sa glace au feu d'un sang vermeil,
Et Don Diègue sans doute est fort propre au conseil...

PLUTON

Il pourrait gouverner votre puissant courage,
Vous montrer les chemins d'un utile carnage.

HORACE

Pour qu'après la victoire, il dise, et non tout bas :
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.

DON DIÈGUE

Des bras que nous avons connais la différence.

HORACE

Ton bras est Souvenir; mon bras est Espérance.

PLUTON

L'orgueil que vous montrez nous laisse en l'embarras
Et vous avez tous deux de très encombrants bras.

CHARON

S'il faut élire un chef en ces grandes alarmes,
Sire, permettez-leur de recourir aux armes.
Ne pouvant supporter qu'on lui voie un égal,
Chacun brûle en secret d'égorger son rival.
Le vainqueur du combat conduira votre armée,
Et le sang du vaincu teignant sa renommée,
D'un bras plus ferme encore, il nous saura...

PLUTON

Tout beau!
Gardons de coucher l'un comme l'autre au tombeau [1].
Notre empire, à l'instant de cette sombre guerre,
Encor qu'en nos pays on ne périsse guère,
Compterait double perte en portant double deuil,
Car si l'un tuait l'autre, il en mourrait d'orgueil.

A ce moment une noix qui venait de se détacher d'une haute branche tomba, dans un grand bruit sur le feuillet où lisait M. Théodore Decalandre, qui fit entendre un long soupir, mais se garda de vouloir sans sourire démêler en l'aventure quelque marque fabuleuse de désapprobation.

— Le siècle n'est pas doux aux poètes tragiques, dit-il pourtant... J'aurais également voulu, mais je ne sais comme, rappeler les confidences mélancoliques de Charles-Quint à l'instant qu'il remet à Hernani le collier de la Toison d'Or :

Par saint Etienne, duc, je te fais chevalier.
Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier,
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime!

J'eusse évoqué Léandre qui, toutes les nuits, passait à la nage l'Hellespont, afin de retrouver la belle Héro. Il se noya dans une tempête. Musée l'a chanté. Scarron lui a consacré les petits vers d'un poème dédié à Fouquet; et je sais un quatrain qu'on m'a dit autrefois sur le propos de ce célèbre et malheureux nageur :

---

1. *Var.*
Gardons de les coucher l'un et l'autre au tombeau.
(1936.)

Chaque soir, peu vêtu, mais de façon galante,
Et comptant sur son bras de fer,
Il en traversait un de mer,
Pour aller se jeter dans ceux de son amante.

Puis, froissant son manuscrit, il en fit une balle que son chien Castor, en jouant, eut vite mise en mille morceaux qui, au premier coup de vent, volèrent par-dessus la haie où les nèfliers greffés sur l'aubépine mûrissaient leurs fruits roux au soleil de l'automne.

CHANSONS DE L'ENFANCE

— Au début de mars où nous sommes, dit M. Polyphème, mon oncle M. Théodore Decalandre ne manquait jamais de me rappeler qu'il était né jadis dans le mois précédent. C'est février, le mois des chattes et du givre, a dit je ne sais qui dans je ne sais quel livre. C'est le plus court de l'année, ajoutait-il, mais il est bien assez long pour qu'on y puisse naître aussi bien que mourir et que l'on s'y abandonne à mille égarements si l'on n'est pas pourvu d'une âme sourde aux passions.

J'étais tout enfant, et j'écoutais ces propos en ouvrant de grands yeux pour les mieux entendre. Il continuait :

— Le mois où nous entrons est le plus beau de l'année pour ce qu'il est en quelque manière l'œuf d'où sort cet oiseau qu'on nomme le printemps et qui perce la coquille le 21 mars, en ce moment de l'année où, pour la première fois, la nuit et le jour durent également et se font si bon équilibre qu'on les pourrait, déjà, mettre aux plateaux de l'immobile Balance qui règne au Zodiaque sur l'autre équinoxe; mais septembre viendra bien assez vite sans que nous lui consacrions même en pensée le mois où nous commençons de respirer et qui rit malgré les

averses, selon le vers fameux que récitent les jeunes filles qui savaient, en outre, de mon temps un quatrain de Sully-Prudhomme : « En mars quand s'achève l'hiver, — Quand la campagne renaissante — Ressemble à la convalescente — Dont le premier sourire est cher... » Mais ce sont vers qui nous semblent assez bien aujourd'hui d'un autre monde et périmé, s'il est du moins rien qui finisse par cet univers où tant de choses remontent à la surface des mers et s'étalent au soleil, quand on les pensait pour jamais englouties; et vous me direz que c'est la cause d'un fort grand et agréable espoir, où se peuvent de la sorte réfugier aux songes et promesses d'une immortalité tous ceux qui, s'ils étaient un peu raisonnables, n'entreprendraient point de rêver d'aucun laurier, du moins pour leur tête.

Ainsi parlait mon oncle Théodore, qui se montrait au reste assez sage dans sa vie coutumière, et qui s'il pratiquait les Muses, n'attendait rien autre d'elles, que le bonheur de lire de beaux livres et la joie de nouer quelques syllabes pour son seul divertissement et le plaisir de quatre ou cinq amis, à qui parfois, entre deux coupes de vin blanc de Jurançon, sous la tonnelle fleurie, il confiait quelque quatrain qu'il venait de composer et qu'il ne prenait même pas le soin de noter en aucun carnet. Il était fort amateur de billard et il me souvient de deux distiques qu'il avait rimés et qu'il ne manquait jamais de réciter et non sans une apparente gravité où souriait son regard, chaque fois qu'il venait de réussir un carambolage malaisé :

Quadrupède pensif dont l'échine s'étale
Et demeure immobile autant qu'horizontale,
Habile à retenir les plus ronds des fardeaux,
Le Billard sait porter trois boules sur le dos.

Mais où il brillait, c'était aux chansons qu'il improvisait et qui n'avaient, à l'accoutumée, et comme on parle, ni queue ni tête. J'avais six ans; il me donnait sa grande main et nous allions faire un tour du côté des bois qui bornaient le village et tandis que nous suivions le petit chemin qui traversait le ruisseau sur une poutre, il fredonnait et mettait en strophes ou, s'il vous plaît mieux, en strophettes, tout ce qui lui passait par l'esprit. Deux oiseaux venaient-ils à crier dans les hêtres au crépuscule, mon oncle chantait ce tercet que je n'ai jamais oublié :

Le hibou dit au coucou :
— Je te cou-
Pe le cou...

Et je riais, comme on rit quand on a six ans. Si la diligence passait sur la route, j'entendais aussitôt :

A cheval, gendarmes!
Fouette, postillon!
Fourbissez mes armes!
Taillez mon crayon!
Même s'il se cache,
Nous l'attraperons,
Et par la moustache,
Nous l'enchaînerons.

Je n'ai jamais su de quel personnage dangereux il voulait parler de la sorte, et je battais des mains quand il entreprenait l'histoire de la puce malheureuse et du pou qui se moquait d'elle :

Une puce pleure en silence
Et de ses larmes fait un lac,
Cependant qu'un pou se balance
Et ricane dans son hamac.

Ainsi en petits vers d'une simplicité qui passait la mesure et se moquait de la critique, il me construisait un monde tout plein d'aventures mystérieuses, où je crois que j'habite encore et qui me console assez bien de notre univers, tant il est doux de contempler les paysages de l'enfance.

POISSON D'AVRIL

MONSIEUR, me dit M. Polyphème Durand, songez que ce mois d'avril où nous pénétrons fut toujours particulièrement cher aux poètes. C'est en cette portion de l'année que s'éveillent ou se réveillent les cœurs, les lyres et les bêtes. Un sang plus chaud bouillonne au cœur du hérisson. Qu'Avril en son jardin nous soit bel échanson! Le loquet de sa porte est un petit poisson. Je me sens tout gonflé de l'antique délire ; ma colère d'hier fuit en une chanson, et ma Muse m'apaise à sa belle façon, car la Lyre tire l'ire...

Je crois, Monsieur, que je viens d'improviser une sorte de couplet; mais c'est bien malgré moi, je vous l'assure, que je ne sais quel divertissement de mots s'est glissé au dernier vers et nous ne manquerions pas, si nous devions jamais confier aux imprimeurs cet ouvrage fugitif, de corriger ainsi le distique où il s'achève et où se reflètent obscurément les mystères fameux de la *catharsis :*

Car la Lyre
Dissout l'ire.

Vous me demanderez, peut-être, poursuivit-il,

pour la seule raison que vous portez quelque intérêt à mes destins, quelle est cette ire que j'évoque de la sorte ou, s'il vous plaît mieux, cette colère, car il convient, de parler comme notre siècle et je pense ne rien vous apprendre si je rappelle en cette harangue que Théophile déjà s'était plu à déclarer : « *Il faut écrire à la moderne* »; et vous n'avez pas oublié le mot de Scarron : « *Enfin, foi d'écrivain moderne...* » Soyons modernes, Monsieur; et je n'ai pas, au passage, à vous signaler que l'un de ces deux textes si brefs, que je viens de rapporter, est un vers, quand l'autre est une ligne de prose, et devine que votre esprit possède de si puissantes lumières qu'il ne manquera pas de les distinguer, sur ce propos, l'un de l'autre. Que s'il y échouait, vous ne m'en verriez pas inconsolable; et je vous disais donc que cette ire ou courroux m'était hier venue, ou venu, du discours d'un jeune étourneau qui, pour ce qu'il vient d'avoir dix-huit ans (mais, Derème, où sont nos printemps!) pense aisément qu'il a découvert le monde et qu'il le va conquérir, où il s'enchante, mais qui croit en outre que personne avant lui n'avait aperçu cet univers où nous respirons encore. C'est un égarement assez commun et qui se montre à l'accoutumée des plus délicieux, mais seulement à ceux qui s'y abandonnent ou qui s'y ruent, car je ne laissai point de sentir amèrement, — et je fus très coupable ou, du moins, faible en cette aventure — et de démêler, dis-je, en quel mépris ma barbe blanche était tenue. Eh! je fus jeune aussi! Mais je confesse que sur le moment, je regrettai beaucoup de ne l'être plus; et, mariant ma colère à je ne sais quel goût qui me tient du burlesque, voici comme j'entrepris de lui faire ma réponse :

A ce que vous serez, voulez-vous faire outrage?
Si je suis votre aîné, jeune homme, j'eus votre âge.
J'ai rêvé comme vous d'embraser l'univers
Et me sais consoler en composant des vers.
Je voulais que nul cœur n'échappât à ma flamme
Et me suis seulement assez bien rôti l'âme.
Je fus incendiaire et sus me sembler beau;
Mais il a beaucoup plu sur ce fameux flambeau
Qui n'est plus en mes doigts qu'une tige de cendre.
Des pics où fut sa flamme, il vous faudra descendre,
Jeune homme, dont le cœur s'étonne, bat et bout.
Souffrez que ce discours paisible vous réponde;
Je m'estime assez sage et contemple le monde,
En fumant un cigare allumé d'un seul bout.

C'est, en effet, continua-t-il, le sort des plus furieux incendiaires de n'allumer point leur cigare par les deux extrémités et je l'entends non seulement à l'heure qu'ils ont pris leur retraite, mais en la saison même où ils se montrent le plus fougueux et qu'ils menacent tous les horizons de leur torche enflammée; et nous en déduirons heureusement qu'aux plus grandes folies se mêle toujours un peu de sagesse.

Mon étourneau sentit, sans doute, qu'il m'avait blessé, car il tint à louer mes vers, où il montra beaucoup d'urbanité, mais non pas moins d'ignorance. — Monsieur, eussé-je dit à sa place, comme on voit que vous avez lu! Et je passe aisément sur le *batébou* du quatrième vers avant la fin puisque vous ne l'avez dit que pour nous faire rire; mais dans le *chappâtamafla* du cinquième alexandrin, il m'est doux de deviner que vous avez voulu rappeler Malherbe et des Yveteaux, en leur dialogue célèbre sur *malapla* (« *Enfin cette beauté m'a la place rendue...* ») et *parablalafla* (« *Comparable à la flamme.* »)

Car il convient de noter, Monsieur, conclut-il, que lorsqu'un poète se montre coupable envers les Muses, on lui en peut toujours faire compli-

ment, si l'on a des lettres, en rappelant quelque faute illustre, en insinuant que le nouveau criminel l'ignorait si peu qu'il ne songeait discrètement qu'à l'évoquer et, transformant de la sorte et hardiment la cacophonie en une forme de l'érudition, l'on se trouve en possession d'offrir à l'auteur la plus savante des louanges.

DOLÉANCES DU MOIS DE MAI

— Mai, dans le gazon vert, fait rougir une fraise,

dit en riant M. Polyphème Durand, et, comme en la chanson, j'en ai le cœur bien aise; c'est un petit plaisir, mais il est assez grand pour qui sait méditer sur la plus humble chose. Le plus gros éléphant vaut-il mieux qu'une rose, quand rien dans l'univers ne m'est indifférent?...

J'avoue d'ailleurs que ce vers que je viens de dire, je le rapporte à la manière d'un larron et ne vous apprendrais rien, je pense, si je vous avouais que je l'ai pêché dans *Albertus,* poème que vous savez par cœur, et c'est-à-dire sur le bout du doigt; et si je sens quelque honte, c'est seulement d'avoir mis le présent où le poète avait choisi l'imparfait, qui ne laisse pas en effet, et comme il le voulait, d'être assez bien mélancolique. Adieu, fraises, rêvait le poète. Jamais, vous ne rougirez plus pour celle que j'aimais. L'ombre d'un vieil amour sur un cœur triste pèse. Un bouvreuil comme hier chante sur l'églantier; le plus doux des bonheurs doit mourir tout entier...

— Mai dans le gazon vert faisait rougir la fraise,

disait Théophile Gautier.

M. Polyphème Durand fit entendre un fort gros soupir et dit :

— Encore que certains mots se prennent à crier ou gémir dès qu'on les assemble, je voudrais vous confier que j'ai de la poésie un goût furieux. N'entre-t-il point de colère, au demeurant, en ce qu'on nomme les tendresses, et le goût n'est-il pas une façon d'aimer? C'est avec une vraie fureur qu'on peut goûter les belles pages des poètes et même ceux de leurs vers qui sans être magnifiques savent nous ouvrir aux sons d'une musique inquiétante des paysages qui étaient déjà sans doute au fond de nous-mêmes, mais que nous n'avions jamais aperçus. Je songe à Sainte-Beuve en vous parlant ainsi, à bien d'autres encore... Et mes jours et mes nuits, où je ne dors guère, sont assez bien emplis de regrets. Ne riez pas : j'aurais voulu être poète.

— Qui vous défend, Monsieur, d'accorder votre lyre? Nulle loi n'interdit un sublime délire où votre cœur enfin se pourrait apaiser. Que Phœbus secourable *aïde* cet aède! (Puisque *aïde* effarouche, il suffira qu'il l'aide.) Muse, offre-lui ton luth et lui donne un baiser. Sa songerie aimant à le martyriser...

— Ah! monsieur, déformerez-vous aussi Mallarmé? Souffrez que je vous arrête après son vers que vous venez de rapporter si fâcheusement. Quant à ce tréma que vous posez sur l'*i d'aide*, ne pensez pas qu'il soit chose nouvelle et nous avons assez lu notre vieux Baïf qui a fait rimer *aïde* avec *préside*.

Vous me permettrez aussi de songer à l'un de nos amis qui, ayant acquis quelque renommée par le moyen de vers qu'il avait composés en l'honneur d'une belle, dont il avait seulement rêvé, se plaisait ridiculement à parler de sa

gloire, qu'il prononçait *gloïre,* sous un tréma, mais seulement quand il s'agissait de la sienne, pour ce que ce mot lui semblait si délectable, chaque fois qu'il le déclamait en pensant à soi-même, qu'il éprouvait une joie profonde à l'entendre sonner plus longtemps. Nous ne faisons point de telles rêveries, qui nous rendraient pourtant heureux; et loin de penser que nous tenions en nos mains la gloire ni même la *gloïre,* nous regrettons seulement de ne point ajuster de ces vers heureux, qui peut-être nous en donneraient un reflet. Parfois j'habille en prose une strophe secrète. Je n'ose point chanter; un sourire m'arrête. Je voudrais mettre des ailes à nos aventures quotidiennes : elles sont modestes, sans doute, et fort éloignées par leur médiocrité d'inquiéter le sort des empires; mais ce sont les nôtres, et chacun de nous a dans le cœur mille doléances et mille espérances dont on nourrirait le plus beau poème du monde, et il ne vous a guère échappé que c'est de cette humble richesse que sont formés les chants les plus fameux.

Mais quoi! les traverses de la vie, les tracas quotidiens, les labeurs de chaque jour et les soucis nous tiennent et, sage quelquefois j'en viens à me demander s'il ne se faut point réjouir d'une destinée qui nous paraît pourtant amère et qui nous apporte, à la vérité, la plus profitable des consolations. Il est, parmi le peuple innombrable des rimeurs, si peu de poètes, et vous avez noté que la plupart des hommes se plaignent en la vie de n'être pas à leur place. Qu'en savent-ils? Un teinturier que je connais croit qu'il a l'esprit d'un stratège et l'on ne pourrait plus compter sur les doigts ni sur les orteils les personnes qui dans notre village sauraient,

si on les écoutait, mettre quelque ordre dans les affaires du monde. Nous sommes tous, Monsieur, de grands hommes; et le destin est bienveillant qui interdit qu'on nous mette à l'épreuve : ce n'est que grâce à son apparente rigueur que nous gardons nos illusions qui sont notre bien le plus précieux.

GLAÇON DE JUIN

Est-il rien plus agréable, par ces premiers beaux jours, que de déjeûner sous une tonnelle! dit M. Polyphème Durand. Mais quelle chaleur!

— Ce vin serait délicieux s'il n'était tiède! s'écria M. Lalouette. Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été! Au mois de juin!...

— Faut-il que vous soyez ivre de courroux pour parler comme Boileau que vous dites que vous n'aimez point! Ne serez-vous donc jamais sage et, pareil à tous les hommes, vous plaindrez-vous toujours de l'absence de quelque plaisir, à l'instant même où vous goûtez la plupart des biens que vous chérissez le plus? Faut-il vous abîmer en un puits de douleur s'il vous manque un glaçon par ces jours de chaleur? Mais tout le malheur des hommes, et tout leur bonheur aussi sans doute, vient de ce que leur tête est toute bourdonnante de songes et que loin de s'adapter à ce qui est, comme le vin s'ajuste à la forme de ces carafes, ils ne pensent qu'à modifier la nature pour qu'elle se puisse confondre avec leurs rêveries; et vous vous plaisez à penser, pour ne prendre qu'un exemple, qu'à l'instant même où l'air qui nous entoure et nous

pénètre est le plus chaud, toutes choses devraient être disposées pour que nous fussions comme baignés dans la fraîcheur. J'entends certes que l'industrie des hommes a beaucoup travaillé sur le chantier que vous nous découvrez et qu'elle a fort opiniâtrement conduit une guerre qui ne finira point contre sa vieille nourrice, toujours jeune, toujours féconde et toujours ennemie, mais il n'est pas défendu de penser que nous n'asservirons jamais la nature, s'il est vrai qu'en nos plus belles victoires, et selon le mot que vous savez, nous ne faisons jamais que lui obéir un peu mieux.

Je m'excuse au reste de vous haranguer si pompeusement sur le propos d'un petit glaçon, qui n'existe même point et dont la seule absence est d'ailleurs la cause de vos plaintes; mais il est vrai qu'à dix lieues de la ville et dans cette campagne où nous sommes il faut se contenter, à la façon des renards et des rouges-gorges, de la limpide fraîcheur de l'eau des sources et n'attendre point qu'un fabuleux camionneur nous apporte aucune de ces colonnes quadrangulaires et transparentes ou, du moins, translucides que les restaurateurs débitent sous le nom de *glace en branche,* afin, disent-ils, que dans la transmission des commandes à l'office, on ne risque point de confondre cette onde durcie qu'appellent vos songes avec les crèmes glacées qui sont l'un des ornements de leurs menus. Vous me répondrez que l'on se pourrait, peut-être, faire entendre en demandant selon le cas : *de la glace,* ou *une glace;* mais rien n'est pourtant aussi simple que le peut penser un esprit qui ne s'est point enrichi aux leçons précieuses de l'expérience et je ne vous cacherai point plus longtemps que je me sens quelque goût pour cette *glace en bran-*

che que je viens d'évoquer pour ce que son nom m'étonne et me fait errer en une forêt dont tous les arbres et leur feuillage sont formés de glace : décor fort propre aux enchantements, et c'est assez vous avouer que les rêves ne sont pas pour me déplaire, encore que j'aie eu un vieil oncle qui, lorsque je m'abandonnais à voix haute à de ces vagues songeries, me disait seulement en prenant son air le plus grave :

Lorsque l'aigle des mers au fond du gouffre plonge,
C'est qu'il veut s'essuyer le bec sur une éponge.

Ces deux vers, ajoutait-il, ne répondent point du tout à ce que tu viens de me dire; mais ils sont assez bien de circonstance si, ne présentant ni ne contenant aucun sens raisonnable, ils sont pareils à ces propos que tu me tiens.

O temps lointains! soupira M. Polyphème Durand. Je ne sais point si les hommes ne sont pas tout simplement d'anciens enfants dont la plupart, comme dit le populaire, tourne assez mal; et je veux dire que toute notre existence n'est qu'une sorte d'adaptation au réel des théories de notre enfance où notre jeune esprit se formait une image d'un monde dont il ne connaissait à peu près rien et où les mots jouaient un si beau rôle et si profond. Vous me direz qu'il est un fort grand nombre d'hommes qui ne se nourrissent guère que de mots. Ce n'est point remarque nouvelle. Je songe au temps où quand j'avais six ans, je regardais ma tante qui découpait, à table, le poulet. Je voyais les deux cuisses, la carcasse, les deux ailes. Les ailes! Ces deux triangles de chair blanche m'enchantaient. Je les voyais armés de plumes et battant l'air quand j'effrayais les volailles au fond du petit jardin. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus

tard, que je compris mon égarement et que l'aile que l'on met dans votre assiette n'est point du tout l'aile qui se déployait pour emporter l'oiseau. J'étais pourtant bien sûr de tenir la vérité; et que de vérités je serrais tout de même dans mes petites mains que le temps a fait s'ouvrir et qui ne sont plus guère pleines que du vain souvenir de vieux songes!

Toute la fête naturelle
N'était qu'un jeu de mes reflets,
Et je pensais que les poulets
Volaient sur le blanc de leur aile.

PEUT-ÊTRE, AVANT QUE L'HEURE...

Comme la lune tardait à paraître, pour réjouir ce jardin où nous nous attardions après le dîner, Mme Baramel qui souriait en s'éventant d'une large feuille de platane, demanda :

— Quelle heure est-il?

— Vous parlez, Madame, comme un roi, déclara M. Polyphème Durand, et si cette remarque devait vous étonner, je vous demanderais seulement la permission d'évoquer ce poème où Victor Hugo rappelait les spirales, par ses soins écrasées, de la périphrase, et lançait ce vers que je pense que vous savez par cœur :

On entendit un roi dire : Quelle heure est-il?

— N'aimez-vous pas cette simplicité?

— Je n'en discute point, Madame, et me contente de rapporter une opinion, en songeant que ce fameux poète eût sans doute voulu pour la même raison, ne rencontrer que cet hémistiche :

Peut-être, avant une heure...

à la place des quatre vers de Chénier :

Peut-être, avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,

Dans les soixante pas où sa course est bornée,
Son pied sonore et vigilant...

Mme Baramel proclama qu'elle n'aimait point du tout en effet cet « *émail brillant* » et pour remplacer fort exactement les « *soixante pas* » qui ne lui plaisaient point non plus, je ne sais qui lui souffla le vers de Baudelaire :

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde...

Mais elle eut assez vite renoncé à le loger dans le texte de Chénier qu'elle rêvait d'accommoder au goût du jour.

M. Théodore Decalandre qui riait en ébouriffant sa vaste barbe blanche, lui proposa tout simplement de supprimer ces périphrases et de faire sauter, comme à la dynamite, le quatrain désuet qu'elles avaient formé.

— Mais comment ajuster les phrases? demanda Mme Baramel. Il ne faut pas que le lecteur découvre un trou dans le poème. Comment dirais-je en un seul vers : *Peut-être, avant une heure, le sommeil du tombeau pressera ma paupière*. Ah! Monsieur, si nous parvenions à faire de ces mots un seul alexandrin, le lecteur nous suivrait sans penser au quatrain.

— N'avez-vous donc jamais composé un poème, Madame? Il ne se faut point acharner trop longtemps à faire entrer les mots les uns dans les autres, comme font les diverses parties d'un télescope, quand ils montrent assez bien dès l'abord qu'ils n'ont aucune envie de se soumettre à ce caprice. Il est plus sage de tenter d'en exclure un : vous le remplacerez par un autre que vous aurez choisi selon vos goûts, et peut-être les syllabes s'accorderont-elles à vos souhaits.

— Je ne vous entends guère.

— C'est ce mot de *paupière,* je vous l'assure, Madame, qui vous gêne.

— Je ne puis pourtant le supprimer sans perdre la rime en chemin. Vous n'y pensez pas, mon ami. Vous ne savez ce que vous dites. *Paupière* est là parce que *dernière* va venir. Rappelez-vous :

... Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
Avant que de ses deux moitiés,
Le vers que je commence ait atteint la dernière...

Paupière, dernière, n'est-ce point clair?

— N'est-il pas clair aussi que des deux moitiés d'un vers, la dernière peut être appelée la deuxième ou, s'il vous plaît mieux, la seconde?

— Sans doute.

— Enlevez donc *paupière.*

— Je ne vous entends plus du tout.

— Votre petit problème est pourtant fort simple et puisque vous ne tremblez point à la pensée de toucher aux vers de Chénier, il n'est que de dire, en sautant en quelque sorte, à pieds joints par-dessus les quatre vers où fleurissent les périphrases :

Peut-être avant une heure aurai-je fui ce monde;
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la seconde...

Mais ne sentez-vous pas vos esprits effrayés? Je ne sais quel remords en mes ténèbres glisse, et je ne goûte aucun délice à m'être fait votre complice.

— Quel est pourtant ce roi qui disait : *Quelle heure est-il?* demanda Mme Baramel.

Et tandis que M. Decalandre qui savait sur le bout du doigt tous les vers du deuxième acte

d'*Hernani* et quelques autres encore, s'étonnait de cette question, la lune parut; et comme sa lumière était assez vive, Mme Baramel décida que nous jouerions à pigeon vole.

— Vous ne voulez donc plus que nous nous entretenions de l'heure chez les poètes et des périphrases? soupira M. Polyphème Durand. J'avais encore à vous dire mille choses sur ce propos et je vous prierai de les entendre à notre prochaine soirée.

L'HEURE QUI RIME ET L'ÉCUREUIL

Nous en étions, Madame, l'autre soir, dit M. Polyphème Durand, à ce vers de Victor Hugo :

On entendit un roi dire : Quelle heure est-il?

qui est l'un des alexandrins où le poète a voulu marquer que c'en était fini du règne des périphrases. Il convient en effet de parler simplement : vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites : Il pleut, il neige; et l'on sait bien qu'il ne faut pas quitter la nature d'un pas. J'ai comme une idée que l'on a déjà dit à peu près tout ce que je vous conte en ce moment, mais vous pardonnerez une tête trop pleine de livres : j'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans, et ce sont douze syllabes encore que vous connaissiez.

J'ai bien entendu que vous condamniez « *l'heure en cercle promenée* » par les soins de Chénier « *sur l'émail brillant* », et je ne songe point du tout à féliciter Dolorida de ces vers qu'on la vit inspirer à Vigny :

Mais ses yeux sont ouverts, et bien du temps a fui
Depuis que, sur l'émail, dans ses douze demeures,
Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures...

Ce n'est point à dire pourtant que nous ayons résolu de chasser loin de nous, et pour toujours, toutes les périphrases, puisque aussi bien nous en savons qui sont charmantes. Il est vrai qu'on les rencontre à l'accoutumée au style comique et, par exemple, s'il faut dire *un verre,* quand on veut parler d'*un verre,* il ne me déplaît point du tout que Saint-Amant ait fredonné :

N'est-ce point ce vin qui pétille
Dans le cristal que l'art humain
A fait pour couronner la main?...

Vous me répondrez que je lapide encore cette honorable figure appelée périphrase, si j'avance, de la sorte, qu'elle n'est guère plus propre qu'à faire sourire le lecteur... Mais revenons à notre objet; et qu'un roi demande : *Quelle heure est-il?* voilà qui est fort bien; mais le plus piquant et le plus grave du problème est de connaître la réponse qu'on lui donne. « *Quelle heure est-il?* » demande Don Carlos, dans *Hernani,* et Don Ricardo lui répond : « *Minuit bientôt.* » — « *Quelle heure est-il?* » demande Marion de Lorme, et dame Rose, du dehors, lui répond : « *Minuit bientôt.* » Vous le saviez; mais vous me permettrez de penser que si le péché des périphrases est d'allonger le discours et d'égarer parfois l'esprit, leur grande faute est souvent de nous jeter dans le vague; et vous ne me défendrez pas de rêver que cette réponse deux fois donnée, en deux pièces différentes : « *Minuit bientôt* », encore qu'elle soit en possession de suffire chaque fois aux spectateurs, me semble pourtant assez peu faite pour contenter ceux qui pareils aux astronomes ont le goût de la précision. Minuit bientôt, est-ce onze heures quarante ou minuit moins dix?...

— Quel vain problème, Monsieur! Vous voilà bien embarrassé d'un néant; et pensez-vous qu'en la poésie, qui est toute faite pour le cœur, dit Mme Baramel, il soit bien utile de noter l'heure exacte, comme on fait pour annoncer les éclipses? On n'y réussirait d'ailleurs qu'en composant de mauvais vers.

— Sainte-Beuve, il est vrai, n'est pas plus précis :

Les dimanches d'été, le soir, VERS les six heures...

Mais le bon Coppée donnait l'heure juste :

Un calme ciel d'octobre, A cinq heures du soir...

Et Molière faisait, en quelque sorte, sonner la demie, quand Tartuffe interrompait Cléante :

... Il est, MONSIEUR, trois heures et demie.

L'un de nos amis qui avait des loisirs, ô l'heureux, ô le rare homme, se divertissait naguère à rédiger ses invitations en petits vers où il mettait l'heure à la rime et de la façon que je vous prie d'entendre :

Nous recevons tous les mardis,
A moins d'annonce différente,
A huit heures quatre-vingt-dix
Que vous nommez neuf heures trente.

Ou bien :

Les invités mordront dans les premiers radis
A huit heures cinquante ou sept heures cent dix.

Il envoya certain jour le quatrain que je vais vous dire à une dame qui, pour faire une belle entrée, comme on parle, avait assez bien accou-

tumé d'arriver toujours avec vingt minutes de retard aux endroits où elle était attendue :

Madame, le dîner sera prêt à huit heures;
Mais il nous plairait fort que votre grâce vînt
D'un pied double et charmant honorer nos demeures
Dès les sept heures quatre-vingt.

— Ces impromptus sentent trop l'artifice! s'écria M. Théodore Decalandre, qui semblait sommeiller depuis un moment, dans l'herbe chaude, auprès de nous; et il faut bien que vous soyez ce rare homme dont vous faites semblant d'envier les loisirs. J'aime mieux, pour ma part, et comme l'autre, je ne sais quelle poésie populaire et naïve... Et, pour divertir le petit garçon Patachou, il se prit à fredonner cette chanson qu'il avait composée la veille :

Tire, tire, lorgne!
Le chat était borgne.
Il a dit à l'écureuil :
— Tu te moques de mon œil!
Monte sur ta branche.
Tu mourras dimanche.
Sans fourchette ni chaudron,
Mes petits te mangeront!

L'IMPROMPTU DU MÉTRO

Avez-vous oublié votre sotte manie de vouloir entendre toujours l'heure exacte, et fût-ce aux pages des poètes? demanda Mme Baramel.

M. Polyphème Durand nous avait convié dans sa petite maison béarnaise qui sourit entre cave et girouette et où je vous ai peut-être dit qu'on ne saurait rencontrer aucune pendule ni montre. Loin de Paris et pendant les vacances, M. Durand ne veut lire l'heure qu'à son cadran solaire, et comme l'après-midi était toute couverte de nuages, Mme Baramel se disposait à se moquer de notre ami, quand il lui dit :

— J'ai pour les mauvais jours quelques belles clepsydres!

Et il est vrai qu'il en fit apporter aussitôt six qui furent placées sur la table qui nous réunissait au jardin. Je ne sais ce qu'eussent pu dire ces savants qui entendent l'étymologie en contemplant ces clepsydres qui ne contenaient aucune goutte d'eau. Ne pensez point qu'elles étaient vides; mais le liquide qui les emplissait et dont nous voyions le niveau descendre à chaque battement des deux ailes du temps était dans l'une du curaçao, dans l'autre du vin de

Jurançon. Quant aux dernières horloges, elles répandaient des parfums d'armagnac, d'anisette, de blanc de blanc et de bourgogne empourpré; et ces liqueurs fuyant le réservoir de cristal où leur surface à chaque instant indiquait l'heure, rencontraient, au bas des clepsydres, un robinet qui les confiait à nos verres.

— Ce ne serait que par quelque lyrique illusion, dit M. Polyphème Durand, que nous pourrions penser, devant ces machines, qu'au moment que tant de gens, sur les routes de l'été, dévorent l'espace, nous sommes en possession, dans ce repos heureux, de boire le temps; mais je répondrai, Madame, à la question dont vous avez rêvé tout à l'heure de m'embarrasser, et si comme vous ne l'ignorez guère, trois millions huit cent mille personnes à Paris et pendant la dernière année, ont demandé l'heure à l'Observatoire, ce n'est point donner en quelque extravagance, ou qui serait assez répandue, que de s'enquérir de la minute où nous vivons; et si la poésie est, comme on parle, une certaine image de la vie, pourquoi, je vous le demande, n'exigerions-nous point d'elle qu'elle nous déclarât exactement la seconde ou du moins le quart d'heure où se déroule ou se noue l'événement qu'elle chante?

— Vous n'êtes qu'un fol et le paraissez mieux encore au milieu de vos clepsydres où vous faites injure aux meilleures vins!

— Il ne me déplaîrait point, par exemple, qu'un poète imprimât ces deux vers :

Le jeune homme qui boit un café sur le zinc
Attend sa bien-aimée à neuf heures moins cinq;

et j'entends bien, et m'en excuse, qu'en ce qui touche à la rime, ce distique est sans surprise,

car le mot de *zinc* ne manque jamais d'appeler le nombre *cinq*, lequel accourt à perdre haleine, ainsi que vous l'avez déjà vu dans Verlaine :

La lune plaquait ses teintes de zinc
Par angles obtus.
Des bouts de fumée en forme de cinq
Sortaient drus et noirs des hauts toits pointus.

— Ne pourrait-on dire, fit Mme Baramel :

La lune plaquait ses teintes d'albâtre...
Des bouts de fumée en forme de quatre?...

— Vous rêvez, Madame; mais la fumée ne vous suit point.

— Il me souvient, dit M. Durand, de quelques petits vers que j'avais, comme on dit, jetés sur le papier, il y a trois semaines à Paris :

L'amour n'est qu'une atrocité!
Soyez demain métro Cité,
A quatre heures quarante-quatre,
(Une minute avant cinq heures moins le quart)
Si vous n'êtes pas en retard,
Votre cœur cessera de battre.

Notez, pour ce temps de loisir, que l'on peut adapter ce poème fugitif à toutes les stations du métro :

L'amour est de roses fleuri!
Soyez demain métro Lancry...

Homme perfide, *homo duplex*,
Soyez demain métro Dupleix...

Pour que soit tout doute éclairci,
Soyez demain métro Passy...

ou Bercy;

Disciple de Machiavel,
Soyez demain métro Javel...

Homme placide, triste bœuf,
Soyez demain métro Marbeuf...

Usez, s'il le faut du *t* euphonique :

Vous toujours qu'Amour enflamma,
Soyez demain métro-t-Alma...

N'ayez garde, le cas échéant, de ne vous point servir de la crase et, comme Jules Lemaître écrivait Eugène des Essarts pour Eugène Manuel et Emmanuel des Essarts, dites :

Toute musique gonfle un même accordéon :
Soyez demain Métrodéon...

C'est un genre d'ailleurs fort dangereux, conclut M. Polyphème Durand, car ayant envoyé, sans le signer, dont j'ai honte, à l'un de mes amis, le sizain que je vous ai d'abord dit, et c'était à seule fin de me divertir, vous pensez que je me trouvai à l'heure exacte au métro Cité. Il y était aussi. Il fut comme ivre de courroux en me voyant et l'est encore, car loin de deviner et de croire ensuite, que j'étais l'auteur de ces vers, et malgré mes protestations, il m'accusa d'attendre en ces lieux souterrains celle dont les regards étaient ses souverains et remercia le sort d'avoir été prévenu de ma perfidie. Vous en pourrez faire un petit roman.

MYSTÈRE DES BOUTS-RIMÉS

Vous vous montrez à l'accoutumée si attentifs aux modes et caprices de l'existence parisienne, nous dit M. Polyphème Durand, qu'il ne vous aura sans doute pas échappé qu'un grand nombre de nos contemporains s'abandonne, en cette saison, aux laborieuses délices des bouts-rimés. Notez, de grâce, que je ne suis point du tout prêt à fi faire, si je l'ose dire, de cet exercice, si d'abord vous voulez bien m'accorder qu'il ne saurait produire nul chef-d'œuvre ni même à peu près aucun petit ouvrage où n'éclate quelque artifice; mais je prends plaisir à lui rendre les armes, si vous acceptez de ne le tenir que pour un jeu qui puisse occuper chez les honnêtes gens un quart d'heure de ce loisir qu'ils emploieraient peut-être à bâiller en tentant, les cartes sur la table, de vaines réussites. On peut, au reste, user des bouts-rimés pour les condamner à l'instant même que l'on se trouve contraint de les pratiquer et vous n'avez pas oublié que Molière, à qui l'on avait donné quatorze rimes où se rencontraient *grenouille* et *fatras,* se plut à s'écrier aux premier et troisième vers de son sonnet :

Que vous m'embarrassez avec votre *grenouille...*
Je hais des bouts-rimés le puéril *fatras...*

— Reverrons-nous donc, dit M. Théodore Decalandre, les temps de ce fameux Dulot, dont Sarazin nous assure, en un poème en quatre chants, qu'il descendit de la lune à la tête de l'armée des Bouts-Rimés? Vous vous rappelez ces troupes bizarres qui traversent la nuit :

Elles marchent sans ordre et descendent sans bruit;
Elles veulent se rendre aux plaines de Grenelle
Avant que les Bons-Vers en sachent la nouvelle,
Et les surprendre tous, dans Paris renfermés...

Vous vous souvenez aussi de leur défaite et comment Dulot lui-même périt d'un fort grand coup d'épée que lui donna sur la tête un certain guerrier nommé *Poème Epique*. Quelle bataille ce fut! Sous la lame d'un cimeterre,

Le Sonnet étonné branle sur ses tercets;

mais

Au Sonnet difficile est l'Epigramme jointe,
Tous deux accoutumés à frapper de la pointe.

En voilà bien d'une autre, et c'est pointe sur pointe et je vous entends qui redites verlainiennement :

Fuis du plus loin la Pointe assassine...

— Je voudrais pourtant, dit M. Durand, vous proposer quelques bouts-rimés.

Nous protestâmes tous, disant que mieux serait de continuer notre conversation toute faite, comme d'habitude, de tout ce qui nous passerait par l'esprit, et que nous n'entendions pas nous rendre esclaves de quelques mots qu'on nous dicterait pour que nous tâchions d'y ajuster une pensée ou, du moins, d'autres mots. Mais sans

vouloir seulement nous entendre, M. Durand nous proposa par trois fois les extrémités d'un quatrain : *larmes-alarmes, aujourd'hui-lui;* puis: *amours-toujours, allée-envolée;* enfin : *vérités-réalités, mensonges-songes.*

Nous gardâmes un moment le silence où, le crayon aux doigts, nous faisions des efforts infinis. Je vous demande ce qu'on peut bien tirer d'*amours-toujours, de larmes-alarmes* et de tous les *songes* liés à tous les *mensonges!* C'était se moquer! Mais M. Lalouette, sortant de ses méditations, déclama :

DE LA BRIÈVETÉ DES TENDRESSES

Ne chantez plus que les amours
Puissent rimer avec *toujours,*
Comme *envolée* avec *allée* :
L'illusion s'est envolée!

On n'osa pas lui rire au nez et nous songions au concours de bouts-rimés qui est en *La Belle Hélène,* quand un autre de nos amis dit :

Je ne me plais qu'à de beaux songes
Que je nomme réalités
Et n'ai cure des vérités,
Si le bonheur est aux mensonges.

Mme Baramel soupira :

Ne viendrez-vous demain, si ce n'est aujourd'hui,
Consoler un cœur plein d'alarmes
Pour qui l'amour enfin comme un astre aura lui,
Peignant d'un arc-en-ciel l'averse de mes larmes?

Ces trois quatrains n'enchantaient personne et non pas même leurs auteurs, mais M. Durand qui férocement se réjouissait de nos ridicules labeurs, nous fit entendre soudain ces paroles ailées :

— J'allais, Seigneur, pleurer un moment avec *lui* :
Je ne l'ai point encore embrassé d'*aujourd'hui.*
— Ah! Madame, les Grecs, si j'en crois leurs *alarmes,*
Vous donneront bientôt d'autres sujets de *larmes...*

De la musique encore et *toujours!*
Que ton vers soit la chose *envolée*
Qu'on sent qui fuit d'une âme en *allée*
Vers d'autres cieux à d'autres *amours...*

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour les mensonges.

Ne connaîtriez-vous point les ouvrages de Racine, de Verlaine, de La Fontaine ou bien faudrait-il que l'on crût que les seules rimes sont incapables de réveiller en notre souvenir les fragments fameux où les poètes les ont placées? C'est un petit problème que je vous offre, et vous m'avez assez bien gourmandé tout à l'heure pour qu'il me soit permis maintenant de prendre quelque plaisir à votre embarras.

DES SIÈCLES BREFS

Car trente ans ce n'est pas la peine.
La Fontaine.

Monsieur, me dit M.Polyphème Durand, n'êtes-vous pas bien satisfait que Paris soit fort loin de nous et que nous nous trouvions assis dans l'herbe, sous ce pommier qui nous préserve d'un soleil encore vif, malgré l'automne? Je devine pourtant que Mme Baramel, qui fait semblant de sommeiller à nos côtés, nous dirait volontiers que cette retraite, où l'on n'entend que le bourdonnement des abeilles et le cri des oiseaux, est excessivement dépourvue de magasins, de bars, d'orchestres et de tout enfin ce qu'elle nomme son tourbillon.

Mme Baramel, qui n'avait pu se garder d'ouvrir un œil, fit entendre un long soupir.

— Il est vrai, continua M. Durand, que nous ne nous plaisons à l'ordinaire que dans les agitations, pour ce qu'elles nous empêchent et nous dispensent de penser à nous-mêmes. Le rêve de la plupart des hommes est de ne jamais rencontrer une minute qui leur appartienne entièrement et qui les contraindrait à regarder au fond de leur esprit et de leur cœur : désolante aventure que la contemplation du vide!... Ils courent

donc, et il leur est précieux de se ruer à mille occupations, fussent-elles vaines, tant ils craignent un seul instant de repos et de solitude, où ils seraient leur propre miroir. Heureux du moins ceux qui vivent à la ville, car la ville elle-même ne cesse point de se transformer. Ce n'est pas eux qui nous confieraient :

— Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel)...

Je veux dire qu'ils ne soupireraient point cet *hélas!* Ils le remplaceraient par quelque cri de joie : ils sont en effet si bien mêlés aux choses extérieures qu'ils ne savent que se réjouir si elles se transforment, car elles leur sont ainsi nouveaux spectacles où ils changent eux-mêmes... Mais cette prairie, ces collines, ces montagnes vertes et bleues ne changent point et si elles nous sont un décor émouvant ou agréable, il nous est si bien familier, depuis tant d'années que nous le contemplons, aux beaux jours, qu'il ne saurait plus nous détacher de nous-mêmes.

Depuis que je suis né, je passe ici mes vacances : la petite maison, dont vous voyez le toit d'ardoises bleues dans le feuillage du figuier, n'a pas ouvert une fenêtre nouvelle ni perdu un contrevent. Mes deux grand'mères, qui étaient nées en 1826 et en 1833, et que j'ai longtemps connues, avaient entendu les récits de la Révolution de ceux-là mêmes qui l'avaient faite ou qui l'avaient subie, et je ne parle pas des guerres de l'Empire!... Ne pensez point, et vous ririez, que je compte, sous cet arbre, vous déduire ma biographie, et si j'entreprends de vous confier que je me suis trouvé de vive voix informé d'événements qui avaient ému le XVIII[e] siècle, où Louis XIV est mort, ce n'est que pour vous prier

de noter qu'il est des centaines de milliers de personnes, dont vous êtes, qui ont goûté la même aventure, et je sais l'un de mes amis, M. J. Ardouin, dont le grand-père, encore enfant, avait suivi pendant quelques heures, sur les routes du Dauphiné, Napoléon qui revenait de l'île d'Elbe.

Prenez donc la peine de rêver à tant d'événements qui se sont, en quelque manière, déroulés sous les yeux de personnes qui ont pu me les rapporter elles-mêmes; et ne nous entretenant ici que de littérature, pour ne point sortir de ma coutume, pensez à tous ces livres fameux qui se sont succédé dans cette portion du temps que nous embrassons ainsi. Je vous en redisais deux vers tout à l'heure; songeons un moment aux *Fleurs du Mal,* qui sont de 1857...

— Je ne sais point du tout comment vous faites, dit Mme Baramel, pour vous rappeler les dates! Comment peut-on distinguer, par exemple, 1857 de 1875, qui est formé des mêmes chiffres!...

— Qui s'égarerait, Madame, quand il s'agit du recueil de Baudelaire? 1857, c'est, au demeurant, l'année où moururent Alfred de Musset, Auguste Comte, Béranger; où Flaubert publia *Madame Bovary,* non point en revue, comme parlent les bonnes gens, mais en librairie; où Alexandre Dumas fils fit jouer *la Question d'Argent;* c'est deux cents ans exactement après la naissance d'un auteur de qui nous tenons, parmi d'autres ouvrages, les madrigaux d'un ruisseau qui était amoureux d'une prairie :

Déjà même en deux bras je m'apprête à me fendre
Pour tâcher de vous embrasser;

et c'est cent ans après la mort du même poète, dont vous avez lu certains célèbres *Entretiens,*

et qui s'appelait Fontenelle, 1657, 1757, 1857 : nous voici revenus aux *Fleurs du Mal;* mais vous m'avez, Madame, diverti de ma harangue où je pensais vous faire entendre seulement qu'en ne prenant que le soin de considérer cette vieille girouette qui grince, comme au temps de mon enfance, quand elle tourne au-dessus des ardoises, c'est plus de cent années qui nous apparaissent et non point comme des personnes étranges, mais à la façon de visages qui nous sont familiers pour ce que ceux que nous n'avions pas vus nous-mêmes nous avaient été peints en mille conversations par des êtres qui les avaient connus. Qu'est-ce qu'un siècle!... Et comme c'est vite passé! Dans huit ans, on pourra déjà fêter le centenaire de Paul Verlaine, qui, pour tant de personnes que nous connaissons, représente, comme elles disent, la jeune poésie. Le temps s'en va... On l'a déjà dit.

— Ah! Monsieur, s'écria Mme Baramel, laissez-moi plutôt à mon tourbillon!

DE QUELQUES SIGNES TYPOGRAPHIQUES

L'UNE de ces dernières semaines, comme nous regardions passer, fort haut dans le ciel, des triangles de canards sauvages qui glissaient par les airs glacés vers les pays heureux où le soleil, comme dit l'autre, a coutume de passer l'hiver, M. Polyphème Durand, qui se souvenait, je pense, d'une phrase fameuse où les rivières se trouvent comparées à des chemins, s'écria :

— Ces vols d'oiseaux, dont la forme ne change point, sont des constellations qui marchent.

Nous ne perdîmes pas notre temps à discuter de cette remarque, encore que M. Cyprien Larbalète eût commencé de faire entendre que le propre de ces nouveaux astres emplumés étaient de n'être pas lumineux et que les étoiles obscures n'ont point accoutumé d'être vues. Il n'importe guère au demeurant et l'on sait bien que pour qu'une image puisse être acceptée, il suffit qu'elle offre un certain air de vérité, sans qu'on entreprenne d'exiger d'elle évidemment qu'elle nous montre en toutes ses parties les mêmes qualités que nous connaissons dans l'objet qu'il s'agit en l'espèce d'évoquer.

— Si un vol d'oiseaux était vraiment une cons-

tellation, où serait la comparaison ? s'écria M. Théodore Decalandre; et puisqu'il est donc de toute nécessité, dans cette figure de l'esprit, que les deux objets ne soient point pareils, il faut que nous puissions rencontrer en eux des points où ils cessent de se ressembler; et c'est dire que vos oiseaux, qui sont astres sans lumière, ne me gênent point du tout, au contraire, et déjà d'ailleurs Gérard de Nerval avait su nous montrer même un soleil noir : « ... *Et mon luth constellé — Porte le soleil noir de la mélancolie.* »

— C'est un grand mystère, dit Mme Baramel, de trouver aisément des comparaisons surprenantes ou, s'il vous plaît mieux, des images.

— Les poètes ont assez bien l'habitude de leur donner une chasse furieuse et l'on sait des auteurs qui en rencontrent jusqu'aux signes d'une page imprimée ou manuscrite, comme fit Jules Renard dont vous connaissez le mot : « *L'accent circonflexe est l'hirondelle de l'écriture.* » C'était en 1901, et le 8 mai.

— Quelle précision!

— Elle est facile. C'est une note de son journal. Mais plus tard, en 1904, je pense, et je ne l'ai pas revu dans son recueil, il écrivait au seuil d'un exemplaire des *Histoires Naturelles,* pour Marcel Boulenger : « *Histoire naturelle inédite* : LE CORBEAU *:* L'accent grave sur le sillon. »

— Vous me faites songer aux vers que, selon Gautier, répandait tristement l'obélisque de Louqsor :

> L'hyène rit, le chacal miaule,
> Et, traçant des cercles dans l'air,
> L'épervier affamé piaule,
> NOIRE VIRGULE du ciel clair.

Il nous prit alors une coupable envie de rechercher les signes typographiques qui avaient

connu le bonheur d'être nommés par les poètes. Mme Baramel ne manqua pas de rappeler Rostand :

Mais je compte en un livre écrire tout ceci,
Et les étoiles d'or qu'en mon manteau roussi
Je viens de rapporter à mes périls et risques,
Quand on l'imprimera serviront d'ASTÉRISQUES...

Et le tout petit POINT D'INTERROGATION
Qui naquit de son doute et qui grandit avecque
A bientôt la grandeur d'une crosse d'évêque.

— Avecque!

— On le peut bien passer à une précieuse ! Mais si cet *avecque* vous étonne, que direz-vous de ce quatrain où sont peints les transports de la sœur du joaillier après l'assassinat de celui qu'elle aimait :

Oh! qu'elle eût bien voulu le prendre et fuir *avecque!*
Oh! qu'elle l'eût bientôt porté contre son cœur,
Jusqu'en la cathédrale et couché dans le chœur,
Au tombeau qu'a pour soi fait dresser l'archevêque!

Mais d'Anatole France on sait tous les poèmes: vous connaissiez ces vers. Revenons donc à nos moutons qui sont virgules, accents, *etc*...

On rappela le baiser qui est, vous vous en souvenez :

Un POINT rose qu'on met sur l'*i* du verbe aimer,

et qui devient le petit *o* de *love*, me dit-on, quand on traduit cette gentillesse en anglais.

Nous commençâmes tous d'improviser. — Poète, dit M. Larbalète :

Poète et vain pêcheur, laisse en paix le poisson :
Voici déjà le crépuscule;
Et pour ta prochaine chanson,
Le plomb tout rond et l'hameçon
Te feront un point-et-virgule.

— La parenthèse noire est assez ordinaire:
Deux parenthèses d'or bornent le mois lunaire,

laissa tomber Mme Baramel; mais on lui fit remarquer que si la nouvelle et la vieille lune ressemblent en effet à des parenthèses, elles sont tournées du mauvais côté.

— Laïs n'est plus, hélas! L'étoile qu'elle aima
Sur l'*i* d'un peuplier pose un demi-tréma.

Il se fit un assez grand brouhaha sur ce demi-tréma qui fut jugé ridicule et, comme l'on parlait du point d'exclamation, M. Polyphème Durand se prit à soupirer qu'il faudrait regarder les choses à l'envers :

— Que ne puis-je marcher, Madame, sur les mains!

— Formerez-vous toujours de ces vœux inhumains
Qui ne sont point du tout en votre destinée!

— A le tenter pourtant je ne tarderai point,
Et l'exclamation reconnaîtra son point
Au peuplier tombant sur l'étoile étonnée.

— Ah! Monsieur, s'écria M. Théodore Decalandre, où nous entraînez-vous! Je ne saurais chérir pour ma part les auteurs qui pour découvrir une comparaison nouvelle se contentent de lever leurs pieds vers l'azur et qui ne voient jamais que notre vieux monde à l'envers, quand le secret des belles images est précisément de nous surprendre et de nous toucher par tout ce qui est en elles de simple et de naturel.

C'est à ce moment que M. Abel Bonnard, qui se trouvait, tout à coup et je ne sais par quel prodige, assis au milieu de nous, dit à demi-voix ce quatrain, qui ne manqua point de nous plonger aux plus grands étonnements :

Maître, l'envieux n'a pu satisfaire
Sur toi son cruel et lâche désir.
Ton nom restera pareil à la sphère
Qui n'a pas de point par où la saisir.

Ce sont quatre vers du bon Coppée, au seuil de son poème pour le *Tombeau de Théophile Gautier*, et il est vrai qu'une sphère ne peut être saisie, si elle est du moins assez grande et, diront certains, assez ferme; mais il n'est point de sphère molle.

La sphère est l'une des figures de la perfection et je me souviens de cet enfant qui s'étonnait que son ballon, qu'il faisait non point sauter, mais rouler sur le parquet, ne pût parvenir à tomber comme font les chaises si on les pousse trop rudement. Une sphère, qui se déplace sur un plan, ne tombe pas; elle ne penche même point et c'est au fond le secret du mot de M. Benda qu'a rapporté M. Robert Dreyfus. M. Benda tentait d'effrayer Péguy en lui disant que dans le *Cahier de la Quinzaine*, qui venait de paraître, on avait imprimé un point en italique.

Les caractères italiques s'inclinent, on le sait, vers la droite, tout de même que font habituellement les lettres que nous écrivons à la plume. On peut déplacer un point, mais non pas le faire pencher et c'est pour la bonne raison qu'il sait toujours garder un diamètre vertical. On voudrait, sur ce propos, parodiant Baudelaire et lui dérobant un vers, chanter les points comme il chanta les chats :

Dardant un diamètre au zénith déserté,
Amis du vertical, dédaigneux de l'oblique,
L'imprimeur eût courbé les points à l'italique,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté...

Mais il nous semble entendre, rêvons-nous? un point qui parle :

Ce monstre opaque et rond, jailli des écritoires,
Soudain prend la parole et conte ses histoires :

— Ma structure en tous sens me dirige à la fois,
Dit-il; je suis pareil à l'homme aux mille voix
Qui répond aux désirs les plus contradictoires.
Votre caprice en vain veut voir un point penché!
Couché, je suis debout; debout, je suis couché,
Raillant les imprimeurs qui se pensent mes maîtres.
Je suis oblique aussi par tous mes diamètres
Sauf deux: le vertical comme l'horizontal.
J'ai l'air d'une misère et je suis un total ;
Et la perfection qu'on trouve dans la sphère
N'est point aucun effet de la simplicité.
Mais de vous haranguer ce n'est pas mon affaire.
Au reste à ce discours m'aviez-vous invité?
Je ne sais point briller aux mots que je balance
Et les mortels m'ont fait pour marquer le silence.

DE QUELQUES INCONNUS PERDUS AU FOND DES SIÈCLES

M. Polyphème Durand fit un grand soupir et nous l'entendîmes qui murmurait :

— Où sont les jours heureux?... Dans la fosse commune
Avec les cœurs aimés et les poèmes lus.
Bois ton vin, dit Khayyam, et contemple la lune.
En rêvant aux bonheurs qu'elle n'éclaire plus.

— Je ne sais point du tout si votre chant est beau, dit Mme Baramel, mais on vous croirait, à l'entendre, assez désespéré.

— Si désespéré, dit M. Théodore Decalandre, que vous ne montrez même pas le moindre souci de rapporter exactement le texte que vous prétendez évoquer en la deuxième moitié de votre quatrain; mais il est vrai que les traducteurs du fameux astronome n'ont guère accoutumé de trouver à ses vers tout à fait le même sens, et il serait sage de supposer que vous entendez peut-être à votre manière les mystères du persan.

— Il n'en est rien, hélas! dit M. Durand, mais cette nouvelle année qui se présente à nous et déjà nous emporte, m'incite, ainsi qu'il m'arrive tous les douze mois, à je ne sais quelles mélancolies. Je salue le nouvel an avec espérance, sans doute, et comme vous faites, mais je ne puis

m'empêcher de songer en même temps à toutes les années qui ne sont plus. Le futur s'ouvre à nous sans besoin de sésame et je voudrais chanter comme vos Apollons :

Les ans s'en vont, les gens s'en vont, Madame;
Les ans, les gens et nous nous en allons.

— Ah! Monsieur, peut-on de la sorte dénaturer des vers fameux!

— N'est-ce point, Madame, la marque qu'ils étaient dignes d'être célèbres qu'on les reconnaisse encore à l'heure où notre caprice altère leur visage?

— Je vous aime mieux parlant ainsi qu'abîmé dans vos tristesses.

— Elles ne sont point chimériques, et pour me rappeler pourtant que l'on peut tenter de les oublier, il me souvient d'un vieillard qui, s'appuyant sur sa canne, levait péniblement une jambe endolorie et d'une voix comme fêlée lançait ce défi à la mort :

Ton fer encor ne me point pas
Et tu ne m'as pas sous ton poing ;
Je n'en suis pas au dernier point
Ni n'en suis point au dernier pas.

Nous ne manquâmes pas de nous moquer de ce quatrain qui fut jugé déplorable pour ce fracas des pas, des points et de poing, hors desquels d'ailleurs il ne présente assurément aucun intérêt, et l'on nous entendit tour à tour qui improvisions pour le railler :

— Je ne suis pas au poing, dit l'épée au fourreau...
— Je ne suis point au pas, dit le cheval qui trotte...
— Je ne suis pas à point, dit le gigot trop cru...

Et sur le propos de ce pas qui se vantait tout

à l'heure de n'être pas le dernier, quelqu'un de nous cita le vers où Casimir Delavigne s'est souvenu de Corneille :

Chaque pas dans la vie est un pas vers la mort...

— Tous nos pas ne sont donc que faux-pas où nous trébuchons de jour en jour!

— Brebeuf l'a déjà dit, Madame, en un distique :

Tous tes pas sont faux-pas: tu ne fais pas de pas
Que ces pas, pas à pas, ne mènent au trépas.

— Ne soyez donc point vainement gais, s'écria M. Polyphème Durand qui était retombé en ses rêveries; et je pense, dit-il, à tant de personnes que nous n'avons jamais vues.

— Dites-moi où n'en quel pays
Est Flora la belle Romaine,
Archipiada ne Thaïs..

— Ah! de grâce, et que ne dites-vous encore, et qui serait tout de même, pour faire parler ici Charles d'Orléans après Villon :

Au vieil temps, grand renom courait
De Criséïde, Yseut, Elaine...
Ce monde n'est que chose vaine.

Mais ce sont vers et gens qui nous sont familiers et le plus sot des écoliers sait lui-même découvrir en cette singulière Archipiada le bel Alcibiade.

— *Et nunc eru...*

— dit Mini, s'écria Mme Baramel, qui ne connaissait les textes latins que par une manière de tradition orale.

— Et je songe plutôt à ceux comme à celles

qui, comme nous, ont respiré la lumière incertaine et brillante des jours et dont le nom quand il a pu, par quelque hasard quasi-prodigieux, se sauver du désastre général, ne demeure parmi nous qu'à la façon d'un mystère sans éclat. Je songe à Fortanerius, du village d'Escot ; à Raimundus Garsias, de Gavaston; à Raimundus Arn., de Coarraze; à Arn., de Laruns, qui, après les évêques Guidonus et Rogerius, ont signé comme témoins d'une donation de Gaston, vicomte de Béarn, en l'année M. C.; je songe à ces jeunes beautés d'Orthez, au temps de Gaston Phœbus, qui vivaient réunies, où l'on pouvait aller leur dire mille secrets, à *l'oustau de las femnes dou sègle* — dans la maison des femmes du siècle — et dont Simin Palay nous rappelle les noms doux et mélancoliques : Amadine, Florète, Graciete, Galhardote, Conderine, Docète... Je songe aux serviteurs de la maison des Templiers à Baugie, et que leurs gages leur étaient encore dus jusqu'à la saint Martin, à Ph. Alain, garde des vaches, à Johan Goiet, garde des moutons, à Thomas Burnouf, qui faisait le pain, à d'autres aussi, mais surtout à... Je ne sais point son nom. Les gens de Philippe le Bel n'ont pas pris la peine de l'inscrire dans l'inventaire du 13 octobre 1307. Ils ont mis : *Le pastour qui garde les oues...* Les *oues,* ce sont les oies; mais lui? Peut-être riait-il tout seul au milieu de son troupeau blanc; peut-être, au silence des prairies, versait-il de lourdes larmes... Ah! que j'aime les inconnus! Ce n'est point eux du moins qui mettent des bornes à nos songes!

D'UN MILLE-PATTES QUI MOURUT

Je vous l'avoue, dit M. Polyphème Durand, je suis assez peu mêlé au siècle. Je vis à la campagne, où les nouvelles, à l'accoutumée, parviennent si tardivement qu'elles ont en quelque manière cessé d'être vivantes au moment que je les apprends, et mes fenêtres donnent sur de vastes prairies où, par les soirs ensoleillés, il me semble que les bœufs, qui sont au fond du paysage, portent l'horizon entre leurs cornes. Ne pensez pas que je m'ennuie au fond de ces solitudes; j'y ai tout le loisir de songer à mille choses qui, n'étant point du moment, sont peut-être de toujours, encore que je craigne souvent d'estimer trop précieuses, et pour la seule raison qu'elles sont les miennes, des rêveries qui ne sont sans doute qu'une autre vanité; mais comme il est amer de douter de ses songes, et c'est-à-dire de soi-même, je ne manque pas de me consoler dans ces instants d'inquiétude, en improvisant de petites chansons qui n'ont, sans doute, aucun intérêt, et que je fredonne à mon chien Castor qui me marque la bienveillance d'y prendre autant de plaisir que si je lui récitais les plus belles pages de l'anthologie; et ne croyez pas à ces paroles que j'entreprenne de piquer d'au-

cune épigramme ce serviteur excellent et quadrupède, quand je veux seulement louer sa patience, qui est une vertu très rare parmi les hommes.

Nous assurâmes M. Durand que nous l'écouterions aussi volontiers que fait son chien et peut-être avec plus de fruit, et c'est alors qu'il consentit à nous faire entendre sa dernière chanson dont je regrette de n'avoir su, pour vous, noter la musique, car il est certain, et je veux le redire malgré vos railleries, que les chansons sont faites pour être chantées. Il commença donc ainsi :

Lorsque le Mille-pattes
Eut mis son pantalon,
Il choisit deux cravates
Et parut au salon.

— Vous ne serez donc jamais sérieux! s'écria Mme Baramel.

— Je l'espère bien, Madame, au sens que vous donnez à ce mot; et si vous n'êtes plus étonnée qu'un chat fameux ait porté des bottes, je ne vois point pourquoi vous seriez surprise que j'aie habillé ce mille-pattes dont vous saurez bientôt l'infortune. Puisse-t-elle, pour la gloire de l'auteur, vous arracher de douces larmes en vous ravissant aux empires de la mélancolie! Mais deux cravates... Je continue :

— Mille-pattes, tu délires
Aux musiques de nos lyres!

LE CHŒUR

Deux cravates, c'est beaucoup,
Eût-on cinq fois deux-cents pattes;
Deux cravates, c'est beaucoup,
Quand on n'a pas plus d'un cou.

— Cinq fois deux cents pattes!... Oh! Oh!...

Jules Renard a dit : « Le mille-pattes n'en a — j'ai compté — qu'une vingtaine. »

— Et il prétend qu'il a compté!... Que ne nous dit-il alors : dix-huit pattes ou vingt-deux... Mais : *une vingtaine*... Ne savait-il point compter jusqu'à trente? Je ne veux rien entendre de ce qui m'est rapporté d'un observateur si négligent... Vous avez vu le dessin de ma chanson, Madame : un quatrain, un distique et puis le chœur lance le refrain où se marque je crois le bon sens populaire, qui est le nôtre. Poursuivons :

On rit; on l'interpelle :
Deux cravates? Pourquoi?
Mais, songeant à sa belle,
Il voudrait rester coi.

C'est un trop voyant mystère.
On lui défend de se taire.

LE CHŒUR

Deux cravates, c'est beaucoup... *etc*...

Vous le voyez alors qui pense ne parler qu'à soi-même et qui nous harangue sur le propos de ses deux cravates et de la belle qu'il chérit :

— L'une avait su lui plaire,
Dit-il, et je lui plus.
Mon infortune est claire :
Elle ne m'aime plus.

— Faut-il noyer pour ses charmes
Deux cravates dans les larmes?

LE CHŒUR

Deux cravates... *etc*...

— A mon col, j'ai mis l'une;
Mais l'autre est dans ma main;
Ma belle ni la lune
Ne me verront demain.

— La lune ignore la peine
Dont vous avez l'âme pleine.

LE CHŒUR

Deux cravates.. *etc...*

— Tissu que je vais tendre,
Mon sort est assez long;
Sers, cravate, à me pendre
Au lustre du salon.

Il expire et se balance
Sur les gouffres du silence.

LE CHŒUR

Deux cravates, c'est beaucoup
Eût-on deux fois cinq-cents pattes;
Et pour l'amour c'est beaucoup
De se serrer trop le cou.

Dans cette chanson, Madame, et malgré les ennuis dont il gémit, le Mille-pattes montre du moins, et sur le propos de la lune, qu'il a lu Khayyam, et vous pourriez, si vous en trouviez le loisir, composer quelques strophes nouvelles où, sur une romantique lyre, vous vous lamenteriez en rêvant à l'impassibilité de la Nature, tant il est vrai, comme il fut chanté tout à l'heure, que la lune n'a point aucun souci des peines dont se plaignent les pauvres cœurs.

Sur ces mots, M. Durand ajusta sa cravate et de sa poche en tira une autre, fort longue et d'un bleu tendre : puis d'un œil comme égaré, il contempla Mme Baramel qui se prit à trembler en regardant malgré elle le lustre qui pendait du plafond au bout de trois chaînes solides.

— Ne craignez point que j'imite mon triste héros, dit enfin M. Polyphème Durand, qui roulait sa seconde cravate, et s'il faut vous avouer les sources de ma chanson, je vous confierai seu-

lement, si vous ne le savez déjà, que j'ai en horreur la rime du pluriel avec le singulier. Dès mon premier vers, le mille-pattes avait une *s* : alors, pour rimer, j'ai mis deux cravates. C'est le moins que je pouvais faire... L'une était à son cou, mais l'autre? Qu'elle lui serve, me suis-je dit, à se pendre! Et pour l'y décider, j'ai choisi qu'il fût furieusement amoureux. Voyez, Madame, l'influence d'une *s*! C'est le nez de Cléopâtre, et le mille-pattes en est mort.

DÉPARTEMENT DU BONHEUR

MONSIEUR, me dit M. Polyphème Durand, j'avais décidé de chanter aujourd'hui, non point les armes ni quelque nouvel Enée, mais seulement mon loisir. Je me suis donc mis au travail, et si je ne crains pas de l'avouer, c'est parce que vous n'êtes point, je pense, de ceux qui rêvant sans qu'ils dorment, se plaisent à croire que les poètes écrivent sans nulle peine. L'art des Muses, Monsieur, est fort laborieux et j'ai mis parfois à tirer du fond de moi-même un mot qui se trouvât en possession de me plaire plus de temps qu'il ne m'en faut, à la belle saison, pour faire sortir un grillon de son souterrain par le moyen d'une paille patiente. Les mots, comme on fait les grillons, nous les logeons en des cages nommées poèmes, et ils chantent parfois si bien les uns et les autres, et pour notre plaisir, que nous ne pensons plus qu'ils sont captifs. Au reste, et si je passe volontiers condamnation sur le propos des grillons que je n'ai plus garde d'emprisonner, ainsi que j'en avais coutume lorsque j'étais enfant, en cet âge cruel où je les nourrissais d'une feuille verte de laitue et d'un demi-biscuit trempé dans du vin rouge afin qu'ils fussent enivrés et menassent

ensuite si grand tapage que nos voisins en vinssent au point de prévenir la gendarmerie, je n'en dirai point autant des mots qu'on ne saurait tenir pour esclaves, quand un poète les a su nouer à quelque belle cadence. Loin de souffrir, ils triomphent en cette aventure; on dirait que soudain ils se prennent à vivre et songez seulement s'il est rien de plus terne que cet assemblage de cinq mots : *Je ne l'ai point,* dont vous useriez sans doute pour répondre à quelque inconnu qui vous demanderait si, par mégarde, vous n'avez pas pris son parapluie au vestiaire, et comme ces quatre syllabes pourtant et tout à coup se mettent à palpiter de je ne sais quel souffle qui vous enchante quand vous dites :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Le participe passé féminin pluriel du verbe *taire : tues* n'a rien en soi qui nous charme; mais voyez toutes les saisons disparues qu'il nous découvre, quand il est au bout de ce vers :

L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

— Je crois, Monsieur, dis-je, que vous avez entrepris de me faire sentir qu'il est sage de distinguer entre un dictionnaire et un poème. C'est, je l'avoue, une assez grande hardiesse; mais j'avais déjà comme une idée, ainsi que parlent les bonnes gens, que les mots sont faits pour jouer un rôle dans les phrases et par conséquent dans les vers.

— C'est en effet une conclusion où je suis aussi parvenu et je me trouve très flatté, ajouta-t-il en souriant, que vous jugiez sa portée si générale qu'il ne se puisse trouver aucune tête bien faite qui entreprenne de la combattre; et je vous

disais donc, ayant essayé de lier des mots entre eux pour en former des poèmes, que c'était un labeur infini où je m'aperçus bientôt que je perdais précisément mon loisir à le chanter.

— Il est vrai, Monsieur, que vous ne ressemblez pas aux poètes que nous connaissons et qui ont accoutumé de célébrer un loisir dont ils ne disposent point, de telle sorte qu'en le louant, ils perdent seulement des heures qu'ils eussent dû consacrer à d'autres travaux, qui leur plaisent moins.

— Vous savez ma belle indolence et devinez comme elle se put réjouir, s'il est vrai que de ne point composer un poème, mais de rêver à des vers soit la plus douce occupation d'un poète. Je décidai pourtant, en souvenir de ces méditations, d'improviser une petite pièce fugitive que je vous demanderais d'entendre avec faveur et où j'ai tenté de peindre ce bonheur de ne rien faire qui m'incite à ne même plus quitter ma maisonnette et mon jardin :

Ne me parlez point d'un voyage,
Fût-ce au navire des amours,
Quand la paresse endort mes jours
Sous les mille voix du feuillage.
Il n'est rien qui puisse valoir
La nonchalance ou nonchaloir
Dont je me berce en mon domaine,
Où je suis pareil à ce loir
De Loir-et-Maine
Qui se promène
En Maine-et-Loir.

— Eh! Eh! Monsieur, pardonnez-moi! Nous connaissons le Loir-et-Cher et l'Eure-et-Loir; mais le *Maine-et-Loir*... Malgré votre loir, que vous avez si dangereusement logé à la rime, il faut écrire Maine-et-Loire...

— Monsieur, répondit M. Polyphème Durand, c'est une finesse. Je crois que c'est le terme dont use l'auditeur en des cas semblables.

— N'entrez pas en courroux!

— N'est-il point heureux ce loir qui ne veut plus sortir de son département, tant il y trouve d'agrément. C'est peut-être pour cet indolent animal un territoire un peu vaste, mais il n'importe et l'idée se montre assez éclatante. Que si d'ailleurs je chante en ces vers la paresse, mon premier soin ne devait-il pas être d'ignorer ou de feindre d'ignorer le nom véritable des départements? Et si j'ai voulu joindre enfin dans cet ouvrage l'ironie au symbole, ne fallait-il pas, pour dire seulement la vérité, que je peignisse le bonheur en un lieu qui ne se trouve en aucune partie du monde?

PETIT BALLET DES SENS

MAUVAISE journée, dit M. Polyphème Durand, où la plume à la main je n'ai pu harponner dans mon encrier la première phrase de mon chapitre... Puis, sans joie, il se prit à fredonner :

Sur ce jour si noir
Ne rit qu'un espoir :
Demain, l'on s'éveille!
Demain, l'on travaille!
Demain, c'est merveille...
Et n'est rien qui vaille,
Car dès qu'il a lui,
Avant l'aube enfuie,
Demain qui s'ennuie
S'appelle Aujourd'hui.

— Vous regardez trop complaisamment audedans de vous-même et c'est le plus sûr moyen de ne rencontrer qu'amertume. Qui se connaît bien ne s'admire guère ni même point du tout. On l'a déjà dit.

— Il est bien vrai, répondit M. Polyphème Durand, que je ne cesse de m'observer en même temps que j'examine le petit univers qui m'environne.

— Quel fatigant exercice! s'écria M. Lalouette,

et s'il ne pleuvait point, je crierais sur le toit : D'un œil il se contemple, et de l'autre il nous voit. Vous pouvez fermer deux paupières et finirez par sembler borgne.

— Prenez garde! dit M. Decalandre; et que penserait Castor, quadrupède unique et fidèle que vous nommez votre fragment de meute : Jules Renard a déclaré que les borgnes n'avaient droit qu'à un demi-chien! Ayez du moins d'abord triple œil pour que deux d'entre eux demeurent ouverts si vous vous voulez en fermer un, et dites comme Paul Fort : « Ah! si j'avais trois yeux, j'en clorais toujours un, pour voir en moi de jour, comme ces deux la nuit. » C'est le même qui chante encore : « Ferme les yeux pour que ton cœur devienne un œil... »

— Vous me faites penser à Bossuet; personne plus n'ignore que « la réflexion est appelée l'œil de l'âme... »

— Et « chacun le sait (M. Abel Hermant le notait l'autre jour) : quand l'œil du corps s'éteint, l'œil de l'esprit s'allume. »

— On nous y invitait tout à l'heure, et nous nous voyons surtout par le moyen du cœur, j'entends : du nôtre.

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

— Mais puisque vous avez cité Paul Fort, ne pourrais-je vous faire entendre aussi deux de ses vers? « Je voudrais tant ma belle est belle, n'être qu'un regard de la tête aux pieds. »

— Vision extra-rétinienne... dit gravement M. Lalouette.

— Ah! que voilà qui était bien dit! soupira Mme Baramel; il est des spectacles si charmants ou si beaux qu'on voudrait devant eux n'être plus qu'un grand œil.

— Nous délirons! dit M. Théodore Decalandre.

— Vous n'entendez rien à ces mystères!

— C'est assez bien, Madame, le propre des mystères qu'on ne les entende pas, mais je ne nierais point qu'on ne nous dise à tout instant et qui n'est que manière de parler : Je suis tout yeux.

— Nous sommes tout oreilles.

— Vous n'êtes ni feu ni flamme.

> — Quand je suis devant vous, Madame,
> Etant tout yeux, je suis tout flamme.

— Mais il est d'autres sens que celui de la vue. Est-ce donc seulement œil qu'il vous plairait d'être?

— Voilà certes un magnifique sujet d'enquête, comme l'on dit en nos temps, et vous me permettrez de penser à Léandre le jour qu'il contemplait Héro. Vous savez les vers de Scarron :

> Léandre voyant ces merveilles,
> En fut quasi comme enragé:
> O qu'il n'eût pas alors changé
> Ses deux yeux pour un cent d'oreilles!

— Il est d'autres moments...

> — Pour me mieux enivrer du chant qui m'émerveille,
> De l'orteil aux cheveux que ne suis-je une oreille?

> — Pour baiser ce pied nu qui rit dans sa babouche,
> De tout mon corps, Destin, ne faites qu'une bouche!

— Que dites-vous? Un pied qui rit? N'avez-vous pas perdu l'esprit?

> — Son *pied* charmant semblait *rire* à côté du mien...

Ignoriez-vous ce vers d'Olympio, Madame?

— Devant ce vieux flacon que votre main débouche,
Perdrai-je quatre sens pour n'être qu'une bouche?

— N'en faites rien! L'odorat nous apporte une fort belle part de ces plaisirs, et les yeux se réjouissent de la pourpre comme de l'or transparent des grappes anciennes. Il n'est rien si mélancolique que de goûter, dans l'obscurité, de quelque fameux bourgogne, tout de même que l'on sait assez que les plus grands amateurs de tabac ne trouvent plus aucun goût à leurs cigarettes, s'ils les allument et les fument aux ténèbres.

On décida que pour le toucher, le problème n'était point tout à fait le même, puisqu'aussi bien ce sens est réparti, mais non point également, sur toutes les parties du corps. M. Durand ne voulut point manquer l'occasion d'improviser un distique :

Plus géant qu'un géant que le destin me rende
Pour que soit de ma peau la surface plus grande!

On allait lui faire entendre qu'il y aurait beaucoup à dire sur ce point, quand l'un de nous entreprit de nous donner son opinion sur le nez que je crois que nous avions en effet oublié; mais on lui signifia tout de suite qu'il lui serait sans doute dangereux de se montrer en cette affaire le rival d'un poète fameux nommé Catulle qui écrivait, comme vous le savez, à Fabullus pour l'inviter : Je te donnerai, disait-il, un parfum que ma maîtresse tient des Grâces et des Amours et quand tu le sentiras, tu demanderas aux dieux, Fabullus, qu'ils te fassent tout nez. *Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.*

— Je n'entends point votre latin, dit Mme Baramel...

— *Votre!...* Vous m'honorez.

— ... mais je ne sais pourquoi ces vers de Catulle me font songer à Coppée.

— De Catulle à Coppée, il est quelque distance, et non pas seulement dans l'espace ou le temps.

— Quelque chose comme une odeur qui serait blonde.

— Mais vous ne nous avez point dit votre préférence. Souhaiteriez-vous d'être œil, oreille, nez?...

— N'être plus qu'un sens? Monsieur, vous rêvez, quand je voudrais avoir non point, selon le songe d'Auguste Comte et de Laforgue, un sens de plus, mais sept ou huit encore; et vous m'accorderez que je suis très modeste, puisqu'on dit que la suite des nombres est infinie.

D'UNE TERRIBLE MACHINE DE GUERRE

Sous les feuillages heureux qui frémissaient à l'air du matin, M. Polyphème Durand du courroux le plus vif semblait être la proie, et ses rondes lunettes brillaient au soleil comme font les yeux des chouettes quand elles sont éblouies.

— Eh! quoi, jeune homme, disait-il à M. Silvandre Lapie, vous m'apportez un poème que vous venez de composer, où, haranguant je ne sais quelle belle pour la persuader de vous suivre loin des villes, afin que s'apaisent les transports de votre jalousie, vous n'avez pas craint d'écrire ces deux vers :

Venez en ces déserts qui sauront vous charmer:
Je vous pourrai... ainsi... aimer sans m'alarmer.

— Monsieur, dit Silvandre, il est vrai que j'eusse dû dire, pour être plus galant :

Venez en ces déserts que vous saurez charmer...

— Eh! le problème n'est point là; et ne voyez-vous pas au deuxième alexandrin des hiatus qui ouvrent, pour vous dévorer, une double et terrible gueule comme à la porte des Enfers le

chien Cerbère si, par quelque prodige, on avait tranché l'une de ses têtes? Considérez que Leconte de Lisle n'a point écrit : *Ses os blanchiront là... au soleil qui les sèche,* mais bien :

Là, ses os blanchiront au soleil qui les sèche.

Mettez donc d'abord votre *ainsi* au commencement du vers, comme il a fait son *là,* et vous aurez fermé du moins l'un de vos gouffres : *Ainsi je vous pourrai aimer sans m'alarmer.* Mais l'autre abîme reste affreux : *pourrai aimer...* Vous êtes au demeurant bien heureux que votre dernier hémistiche contienne deux mots qui se puissent, à la rime, l'un l'autre remplacer, et nous aurons assez facilement achevé nos travaux quand vous aurez dit :

Ainsi je vous pourrai, sans m'alarmer, aimer.

— Monsieur, dit Mme Baramel, ces hiatus n'étaient que bagatelles qui ne méritaient pas si grand bruit. M. Silvandre est jeune; sa poésie, où l'on devine son cœur, est toute pleine d'une charmante galanterie, et vous le querellez pour ce qu'en quelques endroits de son ouvrage une consonne vous paraît manquer entre deux voyelles! Quel soin futile!

— La Fontaine, Madame, pour n'avoir pas voulu écrire *qui aurait,* sourit sans doute maintenant, s'il entend qu'on l'accuse d'avoir donné dans le pléonasme en usant du double régime, comme parlent les grammairiens, le jour que pour combler, et comme en se jouant, un tel hiatus, il a planté tout simplement une *l* entre les deux mots, afin de nous donner à lire :

Hélas! qui L'aurait cru que cette inquiétude
Nous chercherait au fond d'une âpre solitude.

— La Fontaine, Monsieur, est un poète pour les enfants : la preuve en est qu'on leur montre ses fables à l'école, et je ne suis pas la première qui le dise... C'est se donner beaucoup de souci pour un *i* qui rencontre un *a!* L'inutile scrupule enchante les cerveaux! Ne pourriez-vous choisir de plus heureux travaux que de ranger les mots dans je ne sais quel ordre? Craignez-vous que deux *a* n'en viennent à se mordre si les hasards d'un vers les mettent nez à nez?... Par de si vains labeurs, Monsieur, vous m'étonnez et qu'on vous voie ainsi, redoutant le martyre, épier, comme dit (voir 9e Satire), Régnier :

...si la voyelle, à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant.

— Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée,

disait Boileau, Madame, et je crois assez bien — sans rêver qu'*i* contre *a* soit un chien contre un chien, si l'on n'élève entre eux le mur d'une consonne — qu'à chercher la musique on n'offense personne et que Régnier d'ailleurs ne songe à l'hiatus dans les douze et dix pieds que vous n'avez point tus, mais à l'*e*, qui suit l'*i*, s'il nous monte à l'oreille :

MARI-E, vous avez la joue aussi vermeille,

chantait Ronsard ou bien :

MARI-E, levez-vous, vous êtes paresseuse,

et le son en est doux, mais paraît assez lent à ce siècle où nous sommes, où si peu de loisir attend les pauvres hommes qu'à perdre une seconde, ils se croient en danger et loin d'aimer les mots les veulent abréger. S'ils disent P.T.T.,

croyez-vous, je vous prie, qu'ils voudraient prononcer MARI-E pour *Marie?*

— « Que peu de temps suffit pour changer toutes choses! » Soupir de l'*e* muet, êtes-vous oublié? ... Scarron écrivait encore :

> ENÉ-E fit le Jérémie,
> Et mouilla sa face blémie;

ou bien :

> Un homme vient à moi L'ÉPÉ-E toute nue,

qui nous fait songer, et l'on voit assez bien pour quelle cause, à certains vers de la *Chanson de Roland,* soit que Turpin de Reims de quatre épieux percé dégaine Almace, son épée d'acier brun :

> Il trait Almace, S'ESPÉ-E d'acer brun,

soit que Roland à demi-mort sente que le Sarrazin lui enlève Durendal :

> Ço sent Rollant que S'ESPÉ-E li tolt;

et Regnard, qui n'est pas pourtant très loin de nous, disait à l'abbé de Bentivoglio :

> Voilà depuis cinq ans la VI-E que je mène...

Quoique j'aie fait rimer, et seulement pour vous plaire, un vers par le milieu et non point par le bout, car dans l'alexandrin : MARI-E, *levez-vous, vous êtes paresseuse,* c'est le *vous* de *levez-vous* qui appelle déjà le *doux* qui s'apprête à le suivre, si vous ne cessiez point de penser que je fusse ridiculement tombé en un fabuleux précipice où les choses sont si menues qu'elles ne sauraient occuper dignement l'esprit des hommes, je prendrais licence de vous rappeler que

les objets les plus petits ne sont parfois point négligeables, comme on l'a vu en 2.948.

— Que dites-vous? En quelle année pensez-vous être?

— Dans une année évidemment postérieure à 2.948, puisque je viens d'user du passé et que j'ai dit : *comme on l'a vu.* La guerre commençait entre les Siréniens et les Colibriques. C'étaient deux peuples fameux dont les noms sont aujourd'hui presque oubliés. Les Siréniens furent, en trois jours, vaincus, malgré leur très grande puissance, pour ce que les Colibriques possédaient un appareil qui n'était pas plus grand qu'un petit accordéon et qui lançait des ondes qui savaient arrêter immédiatement toutes les montres, pendules, horloges, à l'exception de celles qui étaient derrière l'opérateur.

Tous les trains, en Sirénie, furent obligés de siffler lugubrement; nul d'entre eux n'osa plus rouler. On ne put plus, dans l'armée affamée, exécuter aucun ordre à l'heure prescrite : ce fut, tout à coup, une panique générale. Un hiatus n'est pas grand'chose, mais avez-vous oublié que, sur les cadrans, l'arrêt des aiguilles, qui ne sont aussi que de fort modestes objets, avait pu faire crouler un redoutable empire?

D'UN CERTAIN PÈRE NOËL

JE ne puis songer au soir de Noël, dit M. Polyphème Durand, sans que remonte du fond de mes souvenirs la figure charmante du docteur Lachevrette. C'était un ami de mon grand-père et notre voisin. Il avait accoutumé, en son vieil âge, de passer tous les soirs une heure à la maison, après le dîner, au moment où l'on allait nous envoyer au lit, car nous étions encore fort jeunes, et mes trois sœurs et mes deux frères eussent voulu comme moi-même demeurer longtemps autour du docteur qui nous apportait toujours un nouveau tour ou quelque jeu qu'il nous révélait.

C'est lui qui m'apprit à jouer à *papier-caillou-ciseaux;* mais vous y êtes sans doute plus savants que moi. Comment?... Vous ne connaissez pas ce jeu?

Il n'y faut aucun matériel, et deux personnes y peuvent passer la soirée. Elles mettent leur main droite derrière leur dos; l'une compte : *un, deux, trois,* et toutes deux à la fois montrent la main qu'elles cachaient. Cette main est, à leur choix, ouverte ou fermée ou bien elle présente deux doigts tendus : l'index et le majeur. La main ouverte, plate comme une feuille, c'est

papier; le poing, c'est *caillou* et, dans la troisième figure, vous avez reconnu les *ciseaux.*

La règle est simple et d'abord le coup est nul et l'on recommence, si les deux mains se présentent pareillement. Dans tous les autres cas, le papier est vainqueur du caillou, parce qu'il l'enveloppe; le caillou triomphe des ciseaux qui s'ébrèchent sur lui, et les ciseaux sont les maîtres du papier puisqu'ils le coupent.

On pourrait de ce jeu déduire une singulière et profonde philosophie, en considérant que, vaincu par les ciseaux, qui cèdent eux-mêmes au caillou, le papier règne enfin sur le vainqueur de son vainqueur; mais je vous supplie de ne vous point égarer en de si étranges rêveries où le docteur Lachevrette goûtait mille délices à nous perdre en souriant.

Il tirait alors sa tabatière qui était de corne noire et dont le couvercle brillait d'un serpent d'or dont la tête prodigieuse était celle d'une chouette. C'était, je pense, quelque savante allégorie où se trouvaient unies la prudence et la sagesse, encore qu'elles n'aient guère l'habitude d'aller l'une sans l'autre; et ce produit précieux du nocturne oiseau d'Athènes et du serpent d'Esculape ne manquait pas de nous enchanter. Nous battions des mains quand le docteur nous montrait que l'ornement de sa tabatière ne devait point si fort nous étonner si nous songions que les oiseaux n'étaient, en quelque manière, que les fils des reptiles anciens. Nous rêvions ensuite, en nous endormant, de marier nos deux perruches bleues avec les lézards de la muraille ensoleillée et d'unir à notre vieux perroquet la couleuvre qui parfois, aux beaux jours, traversait le jardin.

Le docteur Ausone Lachevrette était toujours vêtu de noir, mais sa cravate était blanche comme

son gilet. Il était vieux garçon ou veuf, je ne l'ai jamais su, et se fût trouvé, comme l'on dit, tout seul dans l'existence, s'il n'eût logé dans sa maison une cuisinière fort gourmande et très habile aux omelettes au rhum, ainsi qu'un jeune garçon, qui donnait l'avoine au cheval et lavait à grands seaux d'eau les deux roues de la voiture légère. Dans la poche de sa redingote qu'il n'enlevait jamais que pour se mettre au lit, le docteur cachait toujours quelque vieux livre. Il savait sur le bout du doigt les poètes anciens et passait à lire les plus belles heures de la nuit. L'une de ses grandes joies était de trouver dans un auteur fameux un mot qui pût étonner et je me rappelle qu'un jour, pour faire compliment à une dame de l'ombrelle qu'elle venait d'ouvrir:

— Je n'ai jamais vu, lui dit-il, plus belle ombrelle scarlatine.

Comme elle se récriait, disant que les médecins ont toujours mille maladies en tête :

— Qui vous parle, reprit-il, Madame, d'aucune maladie? *Scarlatine* ne veut rien dire d'autre qu'*écarlate* et si vous voulez bien relire ou lire les *Natchez*, vous y verrez que Chateaubriand n'a pas craint d'écrire : « *... la lumière scarlatine des tropiques se répand sur les eaux, les bois et les plaines...* » J'entends bien que l'usage a cantonné ce mot au domaine médical, et que vous n'aviez donc point tort de protester qu'on l'employât en parlant de votre ombrelle, qui ne souffre point et qui est charmante, et l'on vous accorde enfin qu'un amoureux serait mal venu si, considérant une fois de plus, que les lèvres de sa belle sont pareilles à quelque fleur, on l'entendait chanter à celle qu'il chérit :

Mon cœur bourdonne et butine
Votre bouche scarlatine.

Vous me répondriez que l'on a pu lire encore *écarlatine* et me réciteriez les vers de Catulle Mendès :

> Quoi! Philis, sommes-nous fâchés?
> Vous jurez, *bouche écarlatine...*

Que dis-je! poursuivait-il; est-ce à mon âge qu'il convient d'improviser ou d'évoquer de petits vers sur le propos de l'amour et fût-ce pour donner à sourire? Mais on entend de reste que si les jouvenceaux se montrent assez fous, et fort agréablement, il faut bien qu'un peu de leur aimable extravagance demeure au cœur des vieillards, car il est vrai que, sous nos blancs cheveux, nous ne sommes que d'anciens jeunes gens.

Je crois que je voulais vous parler du soir de Noël et il me souvient que l'année même où j'avais eu six ans, le docteur Lachevrette se désolait de ne pouvoir s'asseoir à notre table. C'était pourtant la coutume qu'à ce nocturne festin il découpât la dinde, mais il avait eu la sottise d'accepter sans y penser, nous disait-il, une autre invitation à trois lieues de notre petite ville; et comme la lune brillait aux carreaux, tandis qu'on apportait, après minuit, le boudin fumant, nous entendîmes que l'on frappait à la porte. La servante effrayée revint assez vite, disant qu'il y avait au seuil un vieux monsieur vêtu d'une robe couleur de neige et dont la barbe descendait jusqu'aux genoux et qui s'exprimait en une langue qu'elle n'entendait point.

Mon grand-père se leva et nous amena ce personnage qui tremblait de froid. Il le pria de s'asseoir dans un grand fauteuil au coin du feu, mais l'autre ne voulait pas lâcher une corde que

nous n'avions point d'abord vue et qui traînait sur le plancher et dont nous n'apercevions pas l'autre bout. Nous voilà tous sur nos pieds, suivant la corde dans le corridor et jusque dans le jardin où nous vîmes qu'elle était nouée à une vieille malle que mon père allait essayer de soulever, quand elle commença de glisser sous nos yeux. Nous démêlâmes sans trop de peine qu'elle était pourvue de roulettes comme en ont les fauteuils et que le vieillard tirait de loin sur la corde d'une main qui semblait nonchalante, mais qui se révélait encore vigoureuse. La malle que nous accompagnions fut bientôt auprès de l'inconnu qui, après quelques paroles inintelligibles, nous fit entendre qu'il était le Père Noël, qu'à son âge il lui était pénible de descendre par les cheminées comme un jeune ramoneur et qu'il avait donc résolu d'entrer dans les maisons par la porte, selon la coutume des personnes ordinaires.

Nous étions fort interdits, mais mon grand-père le pria de s'asseoir à notre table ce qu'il ne voulut faire qu'après avoir ouvert sa malle qui était pleine de jouets qu'il nous donna. Puis il mangea comme nous du boudin, de la dinde et des fruits. Il avait assez bon appétit. Dès qu'on apporta le café et tandis qu'il nous parlait des constellations qu'il avait traversées pour venir jusqu'à nous, je le vis qui passait, sous sa longue barbe, à l'endroit où sa robe devait s'ouvrir, une main qui reparut bientôt et qui serrait une tabatière.

— Le Père Noël prise, me dis-je, et je ne sais pourquoi je me mis à trembler en voyant sur sa tabatière un serpent d'or à tête de chouette.

Oh! j'imagine bien ce que vous croyez, et c'est ce que je crois aussi maintenant; mais les enfants ne nouent point les idées comme font les grandes personnes. Où vous ne voyez qu'une aimable et banale comédie, ils démêlent une féerie profonde.

Où était le Père Noël tout le long de l'année? C'est ce que je venais de découvrir; et chaque fois que, par la suite, le docteur Lachevrette venait nous voir, je n'osais point lui dire mon secret; mais à ma petite voix frémissante je pense qu'il le devinait. J'avais tout compris, je le pensais du moins, et je goûtais le mystérieux bonheur de voir tous les jours le Père Noël.

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE) LE VINGT JUILLET MIL NEUF CENT TRENTE-SIX.

Durand, 18, rue Séguier, Paris (France).

